

GOVERNMENT OF INDIA
ARCHAEOLOGICAL SURVEY OF INDIA
ARCHAEOLOGICAL
LIBRARY

ACCESSION NO. 31396

CALL No. 913,005/B.I.F.A.O.

D.G.A. 79







BULLETIN *Aug*

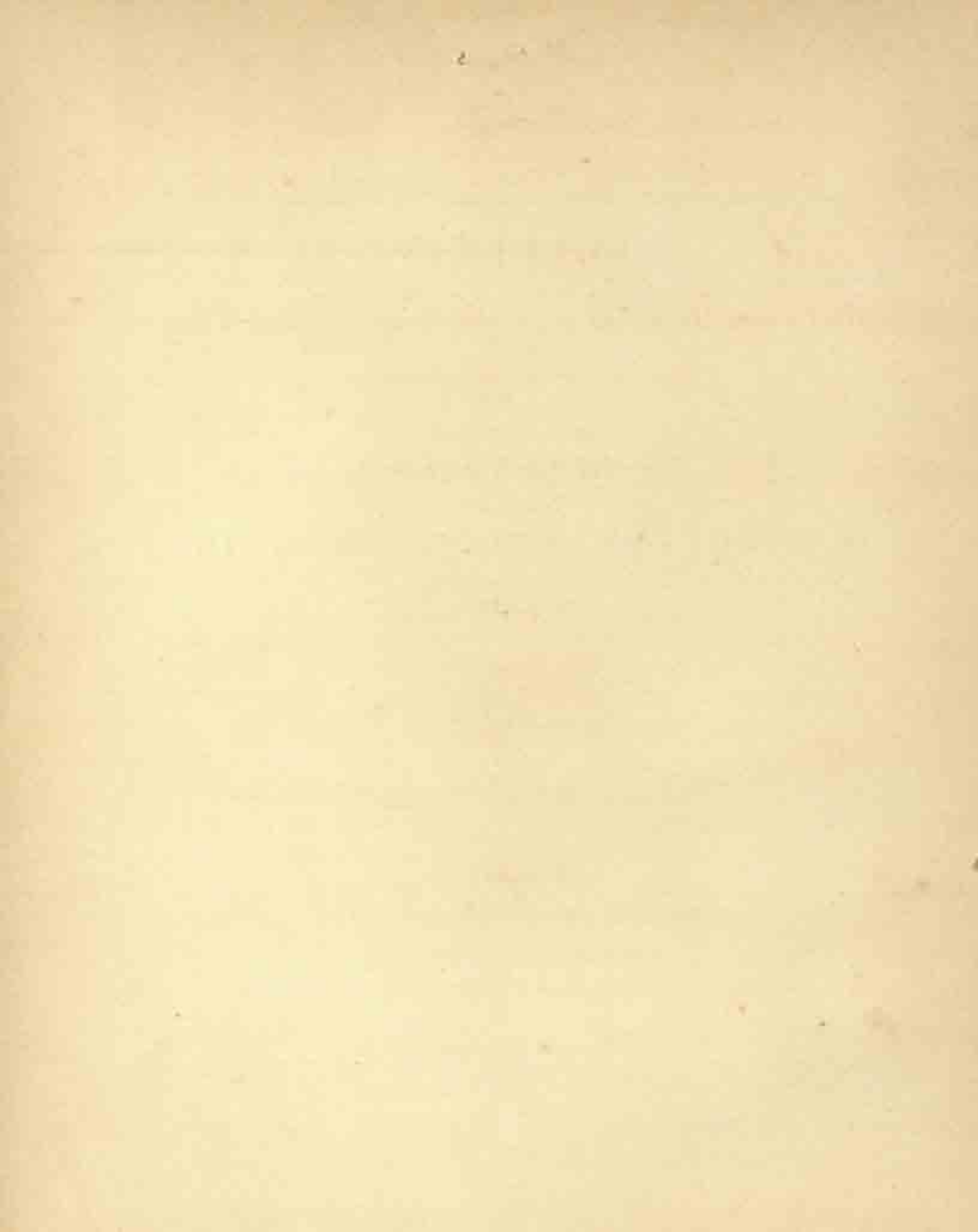
les

DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

DU CAIRE



(107)



MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS

BULLETIN

DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE

M. É. CHASSINAT

DIRECTEUR DE L'INSTITUT FRANÇAIS DU CAIRE

TOME VIII

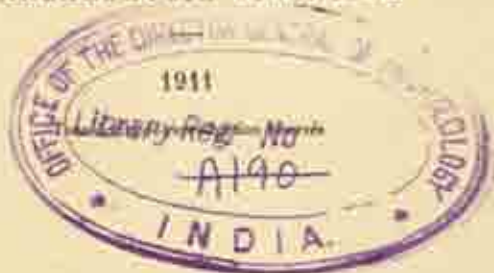
31396



913.005
B.I.F.A.O.

LE CAIRE

IMPRIMERIE DE L'INSTITUT FRANÇAIS
D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE



CENTRAL ANTHROPOLOGICAL
LIBRARY NEW DELHI

Acc. No. 31396

Date. 17.5.57

Call No. 913.005/~~B-67-110~~

B.I.F.A.O.

A PROPOS
D'UN ARTICLE DE M. MORET

SUR
L'ÉGYPTOLOGIE EN FRANCE

PAR
M. GASTON MASPERO.

I

M. Moret a publié, l'an dernier, dans la *Revue de Paris*⁽¹⁾, un article où il se demande si notre école d'Égyptologie garde encore sa place au premier rang, et si les conditions dans lesquelles elle travaille sont faites pour l'y maintenir. Il expose brièvement comment l'Égyptologie est née puis s'est développée en France, il examine ensuite de quelle façon est organisé l'enseignement qu'on en donne, il recherche les débouchés que le Gouvernement offre à nos élèves, et, jugeant que la situation est mauvaise, il indique diverses mesures qui, selon lui, guériraient le mal ou du moins l'empêcheraient d'empirer. C'est, sous une forme modérée d'ordinaire, un réquisitoire où l'administration des Musées, les Universités, le Ministère de l'Instruction publique, et surtout l'Institut archéologique du Caire sont pris à partie avec plus ou moins de vigueur. Il a ému les personnes qui s'intéressent à la bonne renommée scientifique de notre pays, et l'on m'écrivit naguère de Paris qu'il y aurait inconvénient à le laisser sans réponse. Je n'ai point qualité pour m'ériger en champion du Louvre, du Ministère et des Facultés des lettres : je me bornerai à exprimer mon avis sur ce que M. Moret dit de l'Égyptologie française en général et de notre Institut archéologique en particulier.

⁽¹⁾ Voir la *Revue de Paris* du 15 novembre 1909, 16^e année, n° 22, p. 329-343.

II

Je me serais volontiers abstenu de toucher aux pages qu'il consacre aux origines et à l'histoire de notre science, si le ton d'autorité qui y règne n'était pas de nature à en imposer aux personnes pour qui le sujet n'est point familier. Je me suis donc résigné à détacher de l'ensemble, comme spécimens du genre d'erreur qu'on y rencontre, deux passages qui traitent, le premier de Champollion, le second des moyens d'enseignement dont nous disposions en France au moment où l'Institut du Caire fut créé, et de l'influence que sa création exerça sur eux.

Jean-François Champollion, « empruntant aux travaux de Saey, Akerblad et Young, *ses premières notions exactes*, publia un alphabet des hiéroglyphes » en 1822, dans sa *Lettre à M. Dacier*. « La France comprit l'importance de la découverte. En 1821 une chaire au Collège de France fut assignée au fondateur de l'Égyptologie; des collections furent achetées, qui constituèrent le département égyptien du Louvre. Champollion en fut le conservateur. . . Voilà donc l'Égyptologie dotée par la France d'un enseignement et d'un musée qui pourrait servir de laboratoire pratique. Il ne lui manquait plus que les relations directes avec l'Égypte. . . Champollion partit, visita aux bords du Nil les monuments accessibles. . . Épuisé par ces efforts, il mourut à trente-deux ans en 1831. » Après avoir lu ces lignes, comment s'empêcher d'admirer la précision et la rigueur logique avec lesquelles Champollion et ses contemporains procédèrent, la découverte une fois rendue publique? C'est en premier lieu la propagation et l'enseignement de la science nouvelle par le moyen d'une chaire au Collège de France; c'est ensuite la formation d'un musée où les doctrines prêchées aux cours seraient expérimentées sur la matière antique; c'est enfin l'ouverture de rapports directs avec l'Égypte, afin d'alimenter à la source même et la chaire et le laboratoire d'expérience. Pourquoi faut-il que les faits et les dates détruisent ce système si ingénieusement imaginé? Je ne distingue pas trop comment la France put, *dès 1821*, comprendre pleinement l'importance d'une découverte qu'elle ne connut qu'à l'automne de 1822. Même s'il y a une faute d'impression sur le dernier chiffre d'année, le contexte démontre que, dans l'esprit de M. Moret, la nomination au Collège précéda la fondation du Musée qui est de 1826, et que les deux

furent antérieures au voyage qui dura de 1828 à 1829. Or Champollion ne devint professeur qu'à son retour d'Afrique, et l'ordonnance qui établit pour lui une *Chaire d'archéologie* fut signée le 12 mars 1831 par Louis-Philippe. Il prononça son discours d'ouverture le lundi 23 mai suivant, et il mourut non pas en 1831, mais en 1832, le 4 mars. Le coup était rude pour la France, mais on aurait tort de croire avec M. Moret, que « c'est miracle si l'Égyptologie ne sombra pas après la mort de son fondateur », et que « pendant vingt ans, elle ne dut ses progrès qu'aux travaux du Prussien Lepsius... et à l'Anglais Birch ». Sans parler des élèves italiens de Champollion, Rosellini et Ungarelli, ni du Hollandais Leemans, ni de l'Irlandais Hincks, en France même, Nestor Lhôte, Charles Lenormant, J.-J. Ampère continuèrent, avec quelque éclat, l'œuvre commencée : lorsque, en 1846, après quatorze ans, Rougé se révéla, l'Égyptologie n'était pas tant s'en faut, aussi négligée chez nous que M. Moret se plaît à le supposer.

Franchissons, sans nous y arrêter, les trente-quatre années qui suivirent. — Jusqu'en 1880, l'Égyptologie continuait à n'avoir qu'un centre d'enseignement : Paris, avec les cours du Collège de France et des Hautes Études confiés à M. Maspero. En décembre 1880, ... M. Xavier Charmes, ... chargea M. Maspero de fonder au Caire une école d'archéologie : elle devait rendre aux études orientales les mêmes services que la culture classique reçoit des écoles d'Athènes et de Rome. M. Maspero partit pour le Caire avec ses meilleurs élèves : MM. Bouriant, Loret, Lefébure. Ainsi s'improvisa, puis s'établit définitivement la Mission archéologique du Caire qui prit, en 1898, le nom d'Institut français d'Archéologie orientale... Cependant, leur temps fini, — il fallut caser ces premiers pensionnaires. Tandis que M. Bouriant restait au Caire comme directeur de l'École, on créait pour M. Loret une maîtrise de conférence à Lyon et pour M. Lefébure une autre à l'École supérieure des Lettres d'Alger. Plus tard, en 1892, la Sorbonne reçut une conférence d'histoire des peuples de l'Orient; d'autres conférences furent créées à l'École des hautes études. On faisait preuve d'esprit de suite en ouvrant comme débouchés à l'École du Caire cinq postes nouveaux d'enseignement. — On le voit, ce serait depuis l'établissement de l'École du Caire, et comme conséquence de sa fondation, que toutes les chaires d'Égyptologie, aux deux près que j'occupais en 1880, auraient été créées successivement. Cette fois encore,

pourquoi faut-il que les faits et les dates me commandent de bouleverser cet arrangement? Et d'abord je n'ai emmené Lefébure au Caire ni comme mon élève, ni comme pensionnaire de la Mission. Lefébure était plus âgé de huit ans que moi, il s'était instruit dans les livres de Chabas et de Rougé, et si mes débuts remontent à l'automne de 1867, les siens eurent lieu peu après, à l'été de 1868 : les liens qui se nouèrent entre nous furent donc non pas de disciple à maître, mais de confrère à confrère. C'est en cette qualité que, vers la fin de 1878, je le présentai à M. Bréal; celui-ci, l'ayant désigné au choix du Ministère de l'Instruction publique, une conférence d'archéologie égyptienne fut instituée à Lyon en sa faveur, et il l'inaugura solennellement le 26 avril 1879. Nous possédions donc, en 1880, deux centres d'enseignement au lieu d'un, et, à Paris même, un cours fonctionnait dont M. Moret a négligé de noter l'existence, celui que Grébaut faisait auprès de moi à l'École des hautes études depuis 1877. Lefébure professa pendant près de deux ans, puis il fut appelé, en février 1881, à me succéder comme Directeur de la Mission au Caire; rentré en France pendant l'été de 1883, il rejoignit son poste de Lyon. Après avoir passé successivement par une suppléance au Collège de France (1884-1885) puis par une conférence de *Religion égyptienne*, à l'École des hautes études, section des sciences religieuses, qui fut instituée pour lui dans les premiers jours de 1886, il apprit que l'on projetait d'introduire l'Égyptologie dans l'École supérieure d'Alger, et il sollicita la place. Ce n'est donc pas afin de caser des pensionnaires de la Mission du Caire que le Ministère créa les deux maîtrises de Lyon et d'Alger ni celle de la religion égyptienne à l'École des hautes études, et la chaire d'histoire ancienne de Paris servit en 1892 à indemniser Grébaut qui s'était démis de ses fonctions de Directeur des Antiquités de l'Égypte en faveur de M. de Morgan. Dans la réalité, aucun des cinq postes que M. Moret se figure avoir été créés pour nos pensionnaires omérîtes ne l'a été vraiment à leur intention, mais deux leur sont arrivés après coup, celui de Lyon et celui de l'École des hautes études, où Loret et Amélineau prirent la suite de Lefébure.

III

Si M. Moret, égyptologue de métier et ancien élève des cours de Loret à Lyon, n'a qu'une connaissance incomplète des histoires de la science qu'il

professe et de l'Université où il commença ses études, ne devons-nous pas craindre de rencontrer des erreurs dans la critique qu'il adresse à notre Institut et dans l'exposition des faits sur lesquels il appuie cette critique?

Son erreur grave, celle qui vicie irrémédiablement son argumentation, c'est d'avoir considéré l'Institut comme une simple école d'égyptologie. Il le définit quelque part accidentellement «une école d'Archéologie», destinée à rendre «aux études orientales les mêmes services que la culture classique reçoit des Écoles d'Athènes et de Rome», mais c'est pour n'y plus revenir, et presque partout ailleurs il le considère comme appartenant aux seuls égyptologues. «L'Institut français d'Archéologie orientale semble dans une situation «très prospère... Aussi le nombre des pensionnaires qui, à l'origine, était «de trois, souvent de deux, rarement de quatre, fut-il porté... à cinq. On «peut espérer qu'il sera bientôt de six et même de sept.» Malheureusement «on a négligé d'instituer, comme dans les Écoles d'Athènes et de Rome, une «commission d'examen ou un comité consultatif. Aussi plus d'une fois le choix «des candidats est-il préjudiciable aux égyptologues. Les statuts leur réservaient trois «places : il y eut des années où le nombre des candidats fut insuffisant, voire «nul. L'administration voulut combler la place vide et l'attribuer à d'autres «spécialistes; mais, où la faute commence, c'est d'en avoir disposé pour une «durée de deux ou trois ans. Au cours de cette période, l'égyptologue le plus «qualifié, mais tard venu, n'avait plus qu'à se retirer devant le premier «occupant... Depuis deux ans, il n'y a plus aucun égyptologue pensionnaire. «En revanche, il y a des arabisants, papyrologues, byzantinistes, peintres, «sculpteurs, joailliers, architectes, même un géologue... Une école d'égyptologie dépourvue d'élèves égyptologues vire, sur des tâches étrangères, des fonds «réservés par ses statuts à l'Égyptologie.» J'étonnerai beaucoup de mes lecteurs, en leur apprenant que notre Institut n'a jamais possédé ces statuts qui réservaient trois places aux égyptologues. M. Moret, lisant, dans une brochure publiée l'an dernier par M. Chassinat, des extraits d'un rapport du 20 septembre 1881 où je proposais la création pour l'école naissante de deux sections, l'une d'Égyptologie pure, l'autre d'Archéologie orientale, avec trois membres pour chaque section, a dû s'imaginer qu'il avait sous les yeux des fragments de notre charte de fondation. Mes propositions furent repoussées en partie, faute d'argent, et les divers décrets qui ont peu à peu constitué l'Institut n'en

tinrent pas compte sur le point spécial des sections. Ni celui du 28 décembre 1880 n'en dit un mot, ni celui du 17 mai 1898, qui se borne à décider que le nombre des membres permanents ne dépassera pas quatre; celui du 20 avril 1910, publié depuis l'impression de l'article de M. Moret, ordonne qu'il y aura cinq membres et des attachés libres, mais sans fixer le rapport des égyptologues aux autres orientalistes. Avant d'invoquer ces statuts impérieux et de regretter qu'ils ne fussent pas appliqués, M. Moret aurait bien fait de s'assurer qu'ils existaient.

L'Institut est donc libre de choisir son personnel dans la proportion qui lui paraît être le plus utile aux intérêts présents de la science, non seulement parmi les égyptologues, mais parmi les orientalistes en général. Ainsi que je l'ai rappelé dans mon rapport de 1881, «*dès le début, il a été bien entendu que le Gouvernement français ne cherchait pas uniquement à fonder une école d'archéologie égyptienne, mais qu'il songeait à entretenir une sorte de mission permanente dont pourraient faire partie tous les orientalistes indifféremment*». Il va de soi que la Direction et le Ministère se sont toujours efforcés d'assurer à l'Égypte une représentation adéquate, et que les égyptologues, loin d'être sacrifiés comme M. Moret incline à le soupçonner, ont eu la part la plus large à son recrutement. Sur quarante-trois pensionnaires et directeurs qui ont séjourné au Caire de 1881 à 1910, vingt ont été des égyptologues, huit des arabisants, six des hellénistes ou byzantinistes, un seul géologue, huit des artistes auxiliaires, et deux de ces derniers sont morts à la peine, l'un, Raymond, de maladie, l'autre, Gombert, en tombant du rocher de Tounah au cours d'une fouille. Et pendant ce temps, bien qu'il y ait eu à plusieurs reprises faute d'hellénistes, d'arabisants ou d'artistes, une fois seulement, pendant les deux années 1908 et 1909, les égyptologues nous ont manqué. Si donc M. Moret avait mieux connu l'organisation et l'histoire de l'Institut, il n'aurait pas attribué cette sorte d'inter règne sans précédent à un encombrement illégal de spécialistes étrangers à l'Égyptologie; le cas qu'il expose pathétiquement, de l'égyptologue se retirant découragé devant des intrus qui usurpaient sa place, ne s'est présenté à ma connaissance en aucun moment. Mais alors qu'est-ce que cette bande d'arabisants, papyrologues, byzantinistes, peintres, sculpteurs, joailliers, architectes, sans compter le géologue, qui, pendant ces deux années, aurait tenu indûment garnison à l'Institut? Elle

se compose de cinq personnes sans plus, qui toutes avaient le droit d'être là : Couyat le géologue, les arabisants Wiet et Massignon, Jean Maspero pour les papyrologues et les byzantinistes, enfin le dessinateur Daumas qui est à lui seul les peintres-sculpteurs-joyailliers-architectes. J'ajouterai, par acquit de conscience, qu'il y avait à côté d'eux, comme attachés libres, un Suisse arabisant et assyriologue, Combe, puis deux Français égyptologues, Gauthier et Lacau; les gens du métier, qui estiment ceux-ci à leur valeur, seront unanimes à confesser, grâce à eux, que l'Égyptologie faisait bonne figure chez nous, même à cette époque.

Le vide a été comblé, en janvier dernier, par un élève de Loret, M. Montet : nous aurons de la place pour un autre, à l'occasion, s'il s'offre à nous, mais s'offrirait-il ? M. Moret est dans le vrai, quand il déplore la rareté des recrues : où il a tort, c'est de croire qu'elle est particulière à la France. On se plaint d'elle en Angleterre, en Italie, même en Allemagne, et nous avons lieu de redouter qu'après une période d'activité intense, notre science n'entre dans une saison de relâchement et de langueur. Il serait long d'en approfondir les causes pour le reste de l'Europe : pour la France, l'une d'elles serait-elle, comme M. Moret l'affirme, que les postes réservés à nos anciens pensionnaires ne sont pas assez nombreux ? Je ne jurerais pas qu'il n'en soit pas ainsi, au moins chez quelques jeunes gens pour qui une carrière hiéroglyphique serait un moyen d'échapper aux corvées du professorat secondaire. Pourtant, de 1869 à 1880, quand les postes étaient plus clairsemés encore qu'ils ne sont aujourd'hui, nous avions suffisance d'auditeurs sérieux : outre plusieurs qui se placèrent avantageusement par la suite, Grébaut, Bouriant, Loret, Amélineau, d'autres, tels qu'Annessi, Rochemonteix, Berend, n'eurent pas de places et n'en travaillèrent pas moins bien pour cela. Il n'en a pas été autrement de 1880 à 1900, et ni Virey, ni Jules Baillet, ni Scheil, ni Mallet, ne vécurent de l'Égyptien. C'est qu'en effet nos études ne sont pas ordinairement de celles qu'on aborde par simple calcul d'intérêt, afin d'en tirer subsistance : on n'escompte pas qu'elles nourriront nécessairement leur homme, mais on se livre à elles par passion, sans se laisser rebuter à l'incertitude de l'avenir. Du temps que j'enseignais à l'École des hautes études, je n'oubliais jamais d'attirer sur ce point l'attention de mes auditeurs, et je les priais de bien s'assurer qu'ils ne cédaient pas à l'entraînement d'une vocation éphémère en venant vers

moi : au cas où, persévérant, ils révéleraient des aptitudes incontestables, j'essaierais de leur fournir une situation quelque part dans l'Égyptologie, mais ils ne devraient rien espérer de précis, et ils agiraient avec sagesse en se prémunissant d'un métier. Ces conseils, répétés discrètement, ne découragèrent ni Chassinat, ni Legrain, ni Lacau, ni M. Moret lui-même, ni aucun de ceux qui se groupaient alors à Paris, autour de Guioysse et de moi, à Lyon, autour de Loret. Paris et Lyon étaient en effet les deux nourrices de l'Égyptologie. Lyon élève encore des égyptologues qui viennent à notre Institut. Gauthier en 1905, Montet en 1910. Pourquoi l'École des hautes études, naguère si féconde, est-elle devenue stérile depuis que je l'ai quittée en 1899? M. Moret qui m'y succéda est mieux que moi en mesure de répondre à cette question.

IV

J'aurais beau jeu continuer à fond la critique de ses critiques, mais c'en est assez, je crois, pour prouver que lorsqu'il écrivit son article, il n'était pas aussi familier qu'on l'eût souhaité avec la constitution et l'histoire de notre Institut. J'ai d'ailleurs à parler encore des mesures qu'il voudrait qu'on prit pour remédier à l'état de choses fâcheux qu'il assure exister.

La première consisterait à exiger des candidats le titre d'agrégé. « La carrière des Égyptologues est barrée, assure-t-il, parce qu'on n'a pas su prévoir qu'en n'exigeant pas des candidats à l'École du Caire *les mêmes grades qu'aux écoles de Rome et d'Athènes*, on leur fermait, sauf par faveur spéciale, tout autre débouché que celui des quatre postes du Louvre. » Il faut donc les recruter « *parmi les agrégés* ; au moins recevraient-ils au sortir du Caire un poste d'attente dans les Lycées, sinon dans les Facultés ». M. Moret sait-il exactement quelles sont les conditions d'admission aux écoles d'Athènes et de Rome qu'il offre en exemple à notre Institut? D'après le décret du 20 novembre 1875, l'École de Rome devrait se composer, en plus des membres de première année de l'École d'Athènes, de membres à elle propres, au nombre de six, qui sont présentés par l'École normale supérieure, par l'École des chartes et par la Section d'histoire et de philologie de l'École pratique des hautes études; y sont admis également les « *docteurs reçus avec distinction* » ou les « *jeunes gens signalés par leurs travaux* ». Elle ne commande pas l'agrégation, et, quant à l'École

d'Athènes, si M. Moret s'était référé au beau livre de Radet, il y aurait vu qu'elle a renoncé à faire du titre d'agrégé la condition indispensable de l'admission. Au début, il est vrai, l'ordonnance du 11 septembre 1846 voulait que ses élèves fussent choisis exclusivement parmi les agrégés sortis de l'École normale. Le décret du 7 août 1850 adjoignit bientôt aux normaliens les agrégés qui n'étaient pas d'origine normalienne, et celui du 15 décembre 1852 les licenciés de toute provenance; avec celui du 9 février 1859, les docteurs ès lettres pénétrèrent dans la place, qu'ils fussent agrégés ou non. Enfin le décret du 18 juillet 1899 autorise le recrutement, « soit parmi les agrégés de l'Enseignement secondaire, qui ont fait dans les grands établissements scientifiques de France une année au moins d'études spéciales pour se préparer à leurs futurs travaux, soit parmi les candidats que recommandent leurs titres scientifiques⁽¹⁾ ». C'est, dans son ensemble, le système que j'avais préconisé pour l'Institut du Caire dans mon rapport de 1881, et qui, appliqué officieusement chez celui-ci pendant trente années, a reçu la sanction officielle par l'article 4 du décret du 20 avril 1910 : « Les membres sont choisis parmi les jeunes gens pourvus soit de la licence ès lettres, soit de certificats d'études supérieures ou de diplômes délivrés par les Facultés ou Écoles des lettres des diverses universités, par l'École pratique des Hautes Études, par l'École des Langues orientales vivantes ou par l'École du Louvre. — Ils peuvent, en outre, être choisis parmi les savants s'occupant d'archéologie assyrienne, égyptienne ou grecque, ou encore parmi les personnes connues pour leurs travaux sur l'histoire, la géographie, l'archéologie et la littérature musulmanes. » L'Institut du Caire en agit donc à l'égard de sa clientèle exactement de la même manière que l'École d'Athènes ou celle de Rome à l'égard de la sienne. Il réclame de ses membres la preuve qu'ils sont en état de profiter de leur séjour en Égypte, soit comme égyptologues, soit comme orientalistes, soit comme hellénisants, et, s'ils lui présentent un diplôme d'agrégation ou de licence — il a compté neuf agrégés et onze licenciés sur quarante-trois directeurs et pensionnaires — il leur en est reconnaissant; quand ils n'en ont pas, il aurait mauvaise grâce

(1) Par un décret en date du 3 février 1910, « ceux des candidats, agrégés de l'enseignement secondaire, qui, pour obtenir le diplôme d'études supérieures, ont fait agréer un mé-

moire portant sur une question d'archéologie ou d'épigraphie grecque, peuvent être dispensés de l'année préparatoire d'études spéciales ».

à se montrer plus sévère pour les siens qu'Athènes et Rome ne le sont pour les leurs. Si M. Moret s'était mieux informé, il n'aurait pas proposé, comme une réforme salubre, l'introduction d'un régime que les écoles voisines, instruites par une plus longue expérience, ont banni de chez elles comme inutile et gênant.

Du moins son institution d'une commission d'examen ou d'un comité consultatif produirait-elle de bons résultats? Dans un rapport adressé au Ministère de l'Instruction publique à la date du 2 janvier 1882, M. Xavier Charmes, à qui l'Institut archéologique du Caire doit sa première législation, indiquait à ce sujet, au nom de la Commission des Missions, « une manière de procéder » qui semble répondre à toutes les préoccupations qu'elle avait conçues. Les « personnes désireuses d'être reçues à la mission française du Caire seraient » soumises à un examen. Parmi les candidats sortis avec succès de cette épreuve, « la Commission des Missions désignerait ceux qui lui paraîtraient les plus » dignes, et elle proposerait leur nomination au Ministre. . . Une fois agréés « par le Ministre, les candidats envoyés au Caire seraient tenus, comme les » élèves d'Athènes et de Rome, de présenter tous les ans à l'Académie des » Inscriptions et Belles-Lettres le résultat de leurs travaux. » Ainsi que beaucoup d'avis émis alors, celui-ci ne fut pas pris en considération : jamais concours ne fut ouvert pour l'admission, et le décret du 20 avril 1910 ne veut pas plus d'examen que les décrets précédents. C'est peut-être fâcheux dans l'abstrait : dans la pratique on ne saurait s'en affliger. Tous nos élèves, à l'exception des dessinateurs, sortent d'un des grands établissements scientifiques de France : ils en possèdent les diplômes ou certificats, École des hautes études, École des langues orientales, École du Louvre, École normale, Facultés des lettres ou des sciences, et nous connaissons par les rapports de leurs maîtres s'ils sont en état de bien remplir la place qu'ils sollicitent chez nous. S'ils étaient si nombreux que nous fussions contraints de choisir parmi eux, un examen serait indispensable, mais nous n'avons jamais eu jusqu'à présent surabondance de candidatures : le plus souvent il ne s'est présenté qu'un postulant pour une vacance, et lorsque, par hasard, il s'en présenta deux, celui-là fut admis à qui ses maîtres avaient rendu le meilleur témoignage. En fait, le système de l'examen, qui est recommandable lorsqu'il s'agit d'un établissement tel que l'École d'Athènes où le personnel des membres est à peu près

homogène, n'irait pas sans inconvénients dans un Institut où les spécialités les plus diverses de l'orientalisme viennent aboutir. On peut, sans trop de peine, peser les mérites relatifs de jeunes gens qui tous ont appris le grec, qu'ils soient épigraphistes, philologues classiques, archéologues, byzantinistes, mais quelle commune mesure établir entre des arabisants, des égyptologues, des assyriologues, des hellénistes, et comment composer un jury qui soit compétent pour juger entre eux? Nous nous en remettons de la décision aux professeurs sous lesquels ils ont travaillé, et une fois seulement depuis 1899 nous avons eu à le regretter. L'École française d'Extrême Orient qui, entre le chinois, le japonais, le cambodgien, le siamois, et les idiomes indo-chinois se trouve dans une position analogue à la nôtre, n'en agit pas autrement que nous : ses pensionnaires lui sont adjoints, sans examen préalable, sur la recommandation des gens du métier, pourvu qu'ils paraissent offrir des garanties sérieuses de préparation scientifique, ou que leurs recherches déjà notoires leur rendent désirable un séjour en Orient.

Du moins, dira-t-on, ils sont désignés par l'Académie des Inscriptions, de même que les élèves de l'École d'Athènes, et ils relèvent d'elle plus ou moins directement : elle tient lien pour eux de cette commission consultative dont M. Moret réclame la création pour notre Institut du Caire. Dès le début, il avait été question de conférer un droit de tutelle sur celui-ci, soit à la Commission des Missions du Ministère de l'Instruction publique, soit à l'Académie, mais aucune suite ne fut donnée à cette motion, et jusqu'à ce jour, il est resté sans autres attaches que celles qui le lient à la Direction de l'Enseignement supérieur. Ce n'est pas sans lutte que l'Académie assit solidement son droit de surveillance sur l'École d'Athènes, et il n'est pas dit qu'elle ne patronnera pas un jour notre Institut : ce n'est pas à elle pourtant que M. Moret songe d'abord lorsqu'il définit son comité consultatif. « Demandons, dit-il, au Directeur de l'Enseignement supérieur de réunir chaque année, en comité consultatif, le Directeur des Antiquités d'Égypte, le Directeur de notre École du Caire, les professeurs d'égyptologie et les conservateurs du Louvre. L'autorité de ce comité serait accrue si quelques orientalistes de l'Institut étaient invités à prendre part aux délibérations et à étendre à l'École du Caire le contrôle discret — nous le voudrions plus efficace — que l'Académie des Inscriptions exerce sur les Écoles d'Athènes et de Rome... Nul doute que cette

« commission, si elle eût existé, n'eût assuré le recrutement des élèves égyptologues et surveillé dans toutes les directions les intérêts de l'égyptologie. » M. Moret oublie, cette fois encore, que notre Institut est une école d'archéologie orientale, et il ne songe qu'à l'avantage de sa petite église égyptologique. Pour répondre à la réalité des choses, son comité devrait renfermer les professeurs et les conservateurs d'assyriologie, les professeurs d'arabe de l'École des hautes études, de l'École des langues orientales, du Collège de France, des hellénistes, et d'autres encore : j'ai calculé que, pour le bien équilibrer, il faudrait y introduire, outre les huit ou dix égyptologues de M. Moret, de vingt à vingt-cinq autres personnes représentant les sciences diverses qui ont accès au Caire. Ce serait mobiliser beaucoup de monde pour un résultat assez mince, et il vaudrait mieux en revenir à la conception d'une commission académique, formée, avec les membres composant le Bureau, d'autres membres élus, huit comme pour les Écoles d'Athènes et de Rome, ou six comme pour l'École française d'Extrême Orient. Avec huit de nos confrères qu'il me serait facile de nommer, les intérêts non plus de l'Égypte seule, mais de l'Orient musulman entier, ne courraient jamais risque de périliter. J'ai toujours incliné vers une solution de ce genre, sans me dissimuler qu'elle soulève des objections, mais je répugnerais à entrer dans un comité consultatif conçu selon la formule de M. Moret : les querelles de personnes y seraient vives, et il n'y aurait pas à attendre de lui l'impartialité qui préside aux discussions dans les commissions académiques.

V

Est-ce tout ce que j'aurais à reprendre dans l'article ? La critique a l'avantage de pouvoir accumuler dans quelques lignes des accusations dont des pages entières suffisent rarement à montrer les inexactitudes ou les erreurs : au bout de très peu de temps, le lecteur se rebute ou se dégoûte, et la réfutation risque de se trouver délaissée. Je m'arrête donc, croyant en avoir assez fait pour démontrer que M. Moret a écrit son article d'une plume rapide, avant d'avoir étudié suffisamment son sujet. Certes, je suis loin de prétendre que tout marche au mieux dans notre Institut : j'ai signalé plus d'une fois, à qui cela regarde, les défauts dont je crois qu'il souffre, et j'ai essayé d'en indiquer des remèdes, mais discrètement et sans donner à mes observations une publicité qui les

rendit dangereuses. A coup sûr, M. Moret n'a eu que de bonnes intentions à notre égard; pourquoi les a-t-il exprimées de manière à soulever les méfiances du budget et de son rapporteur? Celui-ci, prenant au sérieux des affirmations dont il n'avait ni le temps ni les moyens de contrôler la valeur⁽¹⁾, avait réclamé pour 1910 des réductions de crédit: le Parlement ne les a pas acceptées, et le péril est écarté pour le moment, mais qui nous promet qu'il ne reviendra pas à brève échéance? Si nous sommes moins bien défendus alors que nous ne l'avons été aujourd'hui, M. Moret aura atteint ce résultat, voulant réformer l'Institut, de l'avoir mutilé, et d'avoir desservi cruellement la science qu'il avait le ferme propos de servir.

G. MASPERO.

Caire, le 10 juin 1910.

⁽¹⁾ Voici un extrait de son rapport: «Les rapports que nous avons demandés — à qui? — sur l'activité de l'Institut français, pendant les dernières années, montrent que, si quelques savants de valeur ont pu se servir des ressources

que cet établissement met à leur disposition, il ne paraît cependant pas organisé de manière à assurer une production scientifique en rapport avec sa dotation financière».

NOTE

SUR LES BOUCLES D'OREILLES ÉGYPTIENNES

PAR

M. ÉMILE VERNIER.

Dans mon mémoire sur *La bijouterie et la joaillerie égyptiennes*⁽¹⁾, je n'ai pas consacré un paragraphe spécial aux boucles d'oreilles. Chaque objet de parure (bagues, bracelets, etc.) ayant été décrit séparément dans le chapitre n de mon travail, on a pu conclure que cette omission était le résultat d'un oubli. Il n'en est rien. La raison de ma réserve est la suivante : n'ayant fait, au point de vue professionnel, aucune remarque particulière, et résolu à demeurer strictement dans le domaine des techniques, je n'avais pas cru nécessaire d'aborder un sujet dépourvu d'intérêt dans cet ordre d'idées.

L'étude approfondie à laquelle je me suis livré depuis pour la rédaction du catalogue des bijoux du Musée du Caire a, sur ce point spécial, de même que pour les bagues, modifié ma manière de voir, et les raisons auxquelles je m'étais arrêté n'ont pas tenu devant l'examen très attentif des objets que j'avais à inventorier. Ce n'est pas que la technique des boucles d'oreilles présente des caractéristiques inédites ou très spéciales; mais les « à côté » de la question sont vraiment trop intéressants pour être négligés.

ANCIENNETÉ.

La première question qui se pose à nous est celle de l'ancienneté. Bien qu'elle m'entraîne un peu au dehors des limites de la mission que je me suis tracée, il est bon que je résume brièvement les résultats de mon enquête. J'effleurai seulement la partie historique de la question, me bornant à un classement méthodique, avant d'entrer dans l'analyse de chacune des séries que j'ai eues sous les yeux.

J'observerai tout d'abord que je n'ai trouvé, dans la riche collection du Musée

⁽¹⁾ *Mémoires publiés par les membres de l'Institut français d'archéologie orientale du Caire*, t. II.

du Caire, aucune boucle d'oreille antérieure à la fin de la XVIII^e dynastie. Il n'en existe ni dans le trésor, cependant très complet, de Dahchour, trésor inviolé où les bijoux de plusieurs princes et princesses sont réunis, ni dans celui d'Aah-hotpou. Il est vrai que celui-ci a passé par des mains féminines qui n'en ont pas respecté l'intégrité, et qu'il est par conséquent impossible de tirer un argument décisif des lacunes actuelles.

Ayant fait part de cette anomalie à mes collègues égyptologues⁽¹⁾, nous nous livrâmes de concert à un examen minutieux des monuments de toute nature de l'ancien et du moyen empire. Statues, bas-reliefs, inscriptions, papyrus, tout fut passé en revue, et, nulle part, nous ne trouvâmes trace de boucles d'oreilles. Au contraire, lorsque notre attention se porta sur les monuments du nouvel empire, l'abondance des documents devint extrême.

Les momies nous montrèrent leurs oreilles trouées, les sarcophages nous représentèrent les boucles et les cupules venant encadrer les visages, les unes accrochées visiblement aux oreilles, les autres fixées peut-être aux perruques, lesquelles sont gigantesques. Ceux de ces sarcophages qui ne possèdent pas une représentation complète de l'ornement portent pour la plupart, quand les oreilles sont visibles, l'indication du trou peinte sur le lobe; ce trou est généralement entouré d'une série de points semblables aux tatouages qui ornent souvent les bords des seins.

Enfin les statues sont également parées de ces bijoux, ou au moins, elles portent aux oreilles la trace du trou qui servait à la suspension. Cette trace est souvent ronde, elle est aussi souvent en forme de *coup d'ongle horizontal*; nous reviendrons sur ce point un peu plus loin.

(1) On comprendra avec quelle prudence j'ai abordé cette recherche. Mais dans ce milieu d'études, je peux compter sur les avis éclairés des savants du Service des Antiquités, M. Maspero, d'abord, envers qui je ne saurais être trop reconnaissant, puis les conservateurs du Musée, MM. É. Brugsch pacha et G. Darassy. De plus, mes anciens collègues de l'Institut français d'archéologie sont toujours empressés à m'aider, et le directeur, M. É. Chassinat, ainsi que MM. Lacan et H. Gauthier, m'ont guidé de la plus aimable façon. Je me

suis mis également en rapport avec plusieurs savants, sollicitant leurs conseils et leur demandant de me renseigner sur la question. J'ai été vraiment touché de l'empressement avec lequel ils ont répondu à mon appel, et je tiens à remercier ici MM. G. Bénédite, Boeser, Budge, de Bissang, Capart, Jéquier, Schiaparelli, qui m'ont aidé et encouragé, enfin M. Schäfer, que la même question a préoccupé, qui publiait une note dans le moment même et m'a aimablement fait part de ses idées et de ses travaux sur ce sujet.

La peinture s'ajoute ici encore à la sculpture dans certains cas, et le trou creusé dans la pierre, l'albâtre ou le granit est quelquefois souligné par une couleur très accentuée, c'est le cas de la tête représentée à la planche IV.

Les statuettes elles-mêmes, et jusqu'à de petites figurines de bois, portent fréquemment la trace, ronde ou en coup d'ongle, qui se voit sur les œuvres plus considérables de la statuaire.

Si je décris les circonstances qui m'ont amené à faire ces constatations, ce n'est pas certainement pour donner l'impression que j'aurais fait une découverte. Dès que je pris connaissance de la bibliographie de la question, je rencontrai l'observation faite par M. Erman⁽¹⁾ que les femmes égyptiennes portaient des boucles d'oreilles à partir de la XVIII^e dynastie, ajoutant que c'est probablement une importation étrangère. M. Capart a également signalé le même fait⁽²⁾. Pendant que j'écrivais ces lignes, M. Schäfer publiait à Berlin⁽³⁾ une étude des plus intéressantes sur le même sujet. Aussi mon espoir est modeste. Je désire que mon enquête consciencieuse dans la plus belle et la plus considérable collection qui soit au monde, suivie de la consultation auprès des savants les plus qualifiés, donne une sorte de mise au point de la question au moment où ces observations paraîtront. Si cet article a pour résultat, en attirant l'attention des savants sur ce sujet, de provoquer la production de nouveaux documents, même contradictoires, il n'aura pas été inutile.

En résumé, pour le moment, il résulte des observations faites sur l'ensemble des monuments examinés, que les ornements d'oreilles n'apparaissent dans la parure des Égyptiens *des deux sexes* qu'au cours de la XVIII^e dynastie, et que l'usage en paraît extrêmement répandu vers le règne d'Aménophis III; il semble également que cette mode était d'importation asiatique et qu'elle fut adoptée avec une rapidité très grande, car nous en voyons l'usage généralisé avec une étonnante brusquerie. Ajoutons que les principaux monuments du début, ceux du moins que nous connaissons, sont masculins.

Parmi les documents qui viennent nous renseigner il faut citer en première ligne les momies dont les oreilles trouées nous donnent leur témoignage.

⁽¹⁾ *Ägypten und ägyptische Leben*, p. 313.

⁽²⁾ *Capart, Débuts de l'art*, p. 35.

⁽³⁾ *Ägyptische Berichte aus dem königlichen Kunst-*

sammlungen, 11 August, 1909. *Ägyptischer Goldschmuck aus dem Ende des II. Jahrtausends vor Chr.*

Le Musée du Caire possède la momie de Ma-her-pa, flabellifère royal, trouvée à Biban el-Molouk (Thèbes), dont nous reparlerons plus loin.

On y voit également la momie de Ramsès V, et enfin celle de Thuin, mère de la reine Taïa, trouvée en 1906 par M. Davis, trouvaille dont M. Quibell a fait la publication⁽¹⁾. Les oreilles de cette momie sont percées chacune de deux trous (fig. 1 et 2).



Fig. 1.

Les sarcophages dont les figures possèdent ces bijoux, sont légion; les planches I et II en reproduisent deux.

L'un nous montre le bijou à cupules que nous étudions un peu plus loin; l'autre est particulièrement intéressant, car il complète l'indication donnée par les oreilles de la momie de Thuin. A côté d'une cupule, dont



Fig. 2.

l'importance est celle d'un bouton d'uniforme, nous voyons un anneau posé de champ. Cette parure serait incompréhensible pour nous si la momie ne nous en donnait pas l'explication (voir pl. II).

Enfin, la statuaire vient compléter, en le confirmant, l'ensemble de ces documents: le buste représenté à la planche III a les oreilles ornées de cupules.

La tête que nous montre la planche IV ne possède que les trous destinés à recevoir les ornements, indiqués seulement et peints, car les artistes égyptiens ne perforaient les oreilles que lorsqu'ils mettaient réellement des bijoux.

FABRICATION — MODE DE SUSPENSION — DÉCOR — BOUCLES D'OREILLES DE SÉTI II ET DE TA-USERT.

Ainsi que j'en ai prévenu le lecteur, la fabrication de ces bijoux ne nous révèle pas de particularités techniques bien remarquables. Les bijoux les plus anciens, ceux qui portent le cartouche de Sétî II, trouvés à Biban el-Molouk en 1908 par M. Davis et que nous montre la planche V, de face, de

⁽¹⁾ QUIBELL, *Catalogue général des Antiquités égyptiennes du Musée du Caire*, n° 51001-51191, *Tomb of Yuna and Thuin*.

profil et par l'arrière, sont en or mince. La fleur à cinq pétales qui se présente de face est faite à l'embouti; la petite coupe qui lui est opposée est également exécutée par ce procédé; les cylindres qui réunissent ces deux parties sont simplement composés de feuilles d'or roulées. La plaque en forme de trapèze, échancrée entre deux anneaux à la partie supérieure, porte les pendeloques de la façon la plus simple, à l'aide d'une goupille qui passe entre les anneaux appartenant à la plaque et ceux qui terminent le haut des tiges des pendeloques (fig. 3). Ces tiges sont faites à leur tour d'une feuille d'or roulée et non soudée, et des stries transversales les rayent du haut en bas. Les pièces qui terminent les pendeloques, des sortes de pavots, sont composées d'une partie sphérique et d'un pavillon; la partie sphérique est faite de deux demi-perles embouties et soudées ensemble, des traits au planoir imitent de petites côtes.



Fig. 3.

Le décor, qui se compose des cartouches de Sêti II et de Ta-usert, de quelques perles et de fils striés, ne nous permet pas d'observations nouvelles. Nous avons vu dans le mémoire la description des procédés employés pour orner ces bijoux (*Embouti, tréfilage, ciselure au tracé*). Il n'y aurait donc

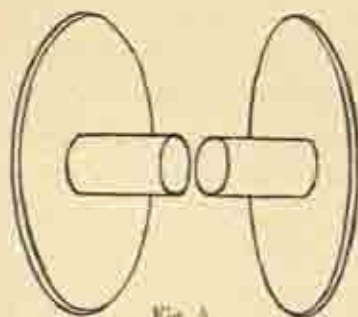


Fig. 4.

pas lieu d'insister, si nous ne nous trouvions devant un mode de suspension véritablement troublant. La fleur et la petite coupe qui composent le bijou sont réunies par deux cylindres, dont l'un pénètre dans l'autre (fig. 4). Des stries faites au traçoir, transversalement, rendent cette pénétration un peu

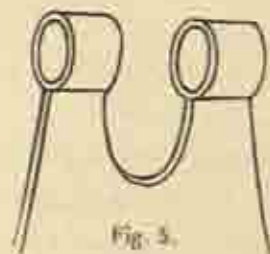


Fig. 5.

difficile, et par suite le retrait offre la même difficulté (pl. VII, n° 4). On peut donc compter sur une certaine permanence dans le rapprochement des deux parties quand un tube a pénétré dans l'autre. La plaque qui porte les pendeloques est échancrée d'une façon caractéristique (fig. 5), et quand elle est en place sur le cylindre de raccordement, l'appareil

devient très lisible : les cylindres passaient au travers de l'oreille, et l'échan-
crure avait pour but de laisser la place convenable pour le lobe; tout cela
est parlant, c'est l'évidence même. Mais les dimensions, il faut l'avouer, sont
bien surprenantes, le tube a 0 m. 014 mill. de diamètre! Le poids total du
bijou, près de 80 grammes, ne laisse pas, lui aussi, de donner à réfléchir.
Aussi, malgré l'aspect simple et naturel de l'objet, beaucoup ne pouvaient
accepter que des gens de cette race et de cette époque aient pu subir une telle
perversion du goût, perversion à l'abri de laquelle auraient dû la mettre les
siècles d'art qui avaient précédé.

Ces raisons étaient médiocres. Il n'y a pas d'état de civilisation qui protège
contre les écarts du bon sens, ni même contre de véritables extravagances
quand celles-ci sont ordonnées par la mode. Nous n'avons pas besoin de faire
appel à notre imagination pour nous représenter nos contemporains des deux
sexes se soumettant à de véritables tortures pour être distingués entre tous,
ou simplement pour ne pas être remarqués. On pourrait ajouter que la civi-
lisation égyptienne à la fin de la XVIII^e dynastie laissait peut-être plus à désirer
au point de vue du bon goût que dans bien des périodes précédentes, et même
que dans la première partie de cette même dynastie. Un artiste n'hésitera pas
à l'affirmer au seul examen des œuvres de ces époques. La comparaison entre
les bijoux du trésor de Dabchour par exemple, à la XII^e dynastie, ou même
du trésor de la reine Aah-hotpou, à la XVIII^e dynastie, plus voisin des parures
portant le cartouche de Sêti II, indiquent pour ces derniers une décadence
marquée qui doit être symptomatique d'un recul dans le goût général. Nous
verrons même plus loin (p. 40) que ce recul s'étendait aux métiers. Si donc
il est nécessaire de supposer les gens moins affinés pour admettre qu'ils aient
pu porter de tels ornements et par de pareils procédés, l'examen des bijoux
corroborerait cette conception.

La discussion d'ailleurs allait être close par les faits. Dans les *Annales du
Service des Antiquités*, t. IV, p. 74, M. Daréssy faisait paraître l'étude de la momie
de Ma-her-pa, flabellifère royal de la XVIII^e dynastie, trouvée également à
Biban el-Molouk (Thèbes), et parmi les particularités signalées, nous voyons :
« Oreilles normales, bien séparées de la tête, percées en bas d'un trou pour
porter un anneau de 0 m. 013 mill. de diamètre ». L'hésitation n'était plus
possible et les arguments de sentiments n'étaient plus à leur place.

Il n'est donc pas douteux que des ornements extrêmement volumineux ont été portés suspendus aux oreilles par des appareils énormes.

Des procédés d'usage courant permettent de préparer les oreilles à recevoir de tels fardeaux. Le plus simple est celui qui consiste à introduire dans un trou modeste, fait préalablement au travers du lobe, un corps étranger que l'on renouvelle de temps en temps en augmentant à chaque fois son volume. C'est ainsi que les peuples qui ont gardé le goût de ces parures monstrueuses arrivent à posséder des oreilles dont les lobes descendent jusqu'aux épaules et portent des objets dont le poids dépasse un demi-kilo!

Nous ne sommes pas en présence de faits aussi graves, et ce que nous voyons n'aurait provoqué aucune hésitation dans l'interprétation s'il ne s'était agi d'un peuple tel que les Égyptiens.

Ces ornements d'oreilles de Sêti II ne sont pas isolés. Le Musée du Caire en possède toute une catégorie de même construction; seulement la forme habituelle, au lieu d'une fleur épanouie et creuse d'un côté du bijou, nous montre deux cupules dont les convexités sont à l'extérieur (fig. 6). C'est à propos de l'un de ces bijoux que nous aurons à faire quelques observa-

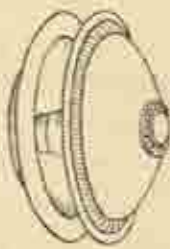


Fig. 6.

tions plus loin (p. 40), car ici elles alourdiraient notre marche.

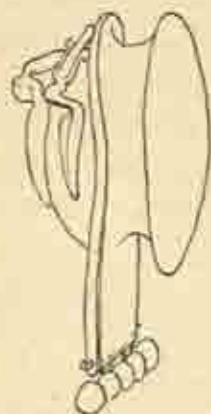


Fig. 7.

LES ORNEMENTS D'OREILLES DE RAMSÈS XII.

Les ornements d'oreilles de Ramsès XII viennent poser le même problème de la suspension, mais cette fois d'une façon formidable. Voyons d'abord la construction de ce bijou dont l'aspect nous est donné par la planche VI, sous trois faces différentes.

Cet ornement fut trouvé à Abydos, par Mariette, en 1859.

Il se compose d'une partie supérieure lenticulaire à laquelle sont suspendues des pendeloques.

Cette partie supérieure est formée par deux calottes sphériques dont les convexités sont à l'extérieur et entre lesquelles on voit une cavité circulaire qui donne l'impression d'une poulie (fig. 7). Le côté qui fait la face est agrandi à la partie inférieure par une plaque échancrée en haut, pour s'adapter à la cupule

et qui se termine carrément à la partie inférieure. Les pendeloques sont composées d'un rang d'uraeus rigides retenu par une goupille qui passe dans la plaque d'allongement de la partie supérieure (fig. 10), puis à ce rang d'uraeus viennent se greffer sept chaînes qui pénètrent dans un tube, et dont le maillon supérieur est traversé par une goupille (fig. 8). Au bas de ces chaînes se balancent des uræus retenus par une bride dans laquelle passe la chaîne, dont deux fils sont tordus à l'extérieur et arrêtent la breloque (fig. 9).

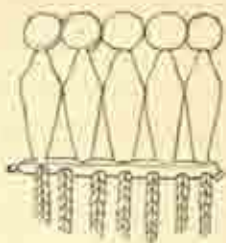


Fig. 8.

La face de la partie supérieure est décorée d'uraeus en haut-relief; la plaque d'allongement est occupée par un soleil ailé et accoté de deux uræus, le tout construit en cloisons minces. Nous



Fig. 9.

retrouvons ces cloisons sur les uræus des diverses parties du bijou.

Un autre mode de décor est le grènetis. Ce procédé se retrouve à des époques plus anciennes, puisque le trésor de Dahchour en possède. Or il s'agit là d'objets de la XII^e dynastie alors que Ramsès XII est de la XX^e dynastie; mais c'est sur les boucles d'oreilles de Ramsès XII que l'on avait vu du grènetis pour la première fois, car elles furent trouvées en 1859 et le trésor de Dahchour ne le fut qu'en 1894.



Fig. 10.

Nous avons étudié le grènetis dans le mémoire, nous n'y reviendrons donc pas; les cupules, les uræus, sont faits à l'embouti.

Les cloisons sont de la même nature que celles déjà vues.

Les chaînes du type « colonne » ont été également l'objet d'une étude détaillée; il ne nous reste donc à considérer que le mode de suspension.

Rappelons d'abord que la dimension maximum de ces bijoux est de 0 m. 160 mill. et le poids de chacun d'eux de 108 gr. 50!

Mariette dit dans le catalogue de 1864, p. 228, n^o 37 : « Ces ornements pesants n'ont pu servir qu'attachés par un fil, soit à l'oreille elle-même, autour de laquelle ce fil se serait enroulé, soit à la coiffure symbolique dont

était décoré le personnage auquel ces pendants d'oreilles furent destinés.

Pendant longtemps cette opinion, d'apparence si raisonnable, ne souleva aucune observation. Mais aujourd'hui où l'attention a été appelée d'une façon toute particulière sur ce sujet, en présence des faits indéniables qu'il a fallu constater, des savants, sous l'influence d'exemples nombreux qu'ils ont remarqués chez différents peuples, sont portés à croire que ces bijoux pouvaient trouver place dans des lobes agrandis monstrueusement et que la cavité circulaire qui entoure la partie supérieure, malgré son diamètre énorme (près de 0 m. 050 mill.) pouvait être le logement du lobe (fig. 10). M. Maspero est nettement de cet avis.

Je dois me borner à présenter ces versions, laissant au lecteur le soin de se faire une opinion et souhaitant que des objets ou des représentations, qui ne sont pas encore à notre disposition, viennent au jour et résolvent la question.

LES TORES.

Les oreilles percées de ces trous ronds recevaient encore une autre catégorie de bijoux. Ce sont les tores. Ceux-ci paraissent avoir été en quantité abondante. Ils sont faits de tubes composés d'une feuille d'or roulée et passée dans une filière pour en régulariser la forme. La ligne de rencontre des deux côtés de la feuille est soudée; enfin, le tube est contourné en

cercle, mais on réserve un écartement entre les deux

extrémités (voir pl. VII, n° 1).

Ces extrémités sont fermées par

de petites plaques. On remarquera

que ces plaques sont percées d'un

trou. Cette ouverture a pour but

de permettre à l'air chaud de

trouver une issue quand on passe le bijou au feu, car,

sans cela, la dilatation de l'air surchauffé est telle que

le bijou éclaterait en faisant pétard.

Le mode de suspension est simple, l'ornement est présenté au lobe de façon à ce que celui-ci trouve son passage dans la solution



Fig. 12.

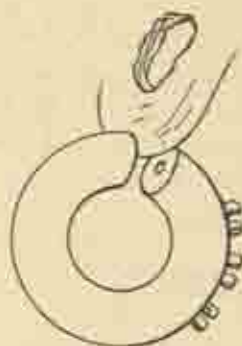


Fig. 11.

de continuité du tore; puis, quand il est en face du trou, on lui fait décrire un quart de cercle et l'anneau se trouve logé dans l'oreille (fig. 11 et 12).

Ce qui nous permet de ne pas nous égarer, c'est la place occupée dans les tores à pendeloques par les anneaux d'attache appartenant au bijou. La figure 1 de la planche VII nous montre en effet un cylindre formant anneau et garni de pendeloques. Il n'y a pas d'interprétation à formuler. Les pendeloques de ce bijou ont été reconstituées après coup à l'aide de fragments trouvés à côté de lui. Ce dispositif est probablement le même que l'original; cela n'est pas absolument certain; mais ce qui est incontestable, c'est l'emplacement des anneaux auxquels ces pendeloques viennent s'attacher. Cette figure nous montre donc le bijou dans la position qu'il occupait réellement lorsqu'il était porté.

LES TORES À SECTION TRIANGULAIRE.

Nous n'en avons pas fini avec les monstruosité. A côté de ces ornements, nous en voyons d'autres, de même nature, mais dont la forme paraît bien peu favorable à l'usage. Il s'agit de bijoux de même aspect que les tores cités plus haut, mais dont la section, au lieu de donner un cercle, donne un triangle plus ou moins curviligne (fig. 13 et 14). Et c'est ici que j'attire l'attention sur ce que j'ai dit page 16, à propos des traces remarquées sur les oreilles : un très grand nombre de ces organes nous



Fig. 13.



Fig. 15.



Fig. 14.

montrent des cavités en forme, non pas de trous ronds, mais de coups d'ongle horizontaux (fig. 15). Ces traces semblent bien s'accorder avec la section des bijoux qui nous occupent, et ce n'est pas trop imprudent de croire qu'elles indiquent un usage fréquent des objets de cette forme.

Toutefois, certains de ces ornements, par leur largeur démesurée qui les fait ressembler à de petits tonneaux, et par la médiocrité du trou central qui devrait être le logement de la partie inférieure du lobe, ne permettent guère de

supposer que l'oreille pouvait y trouver asile. Les figures 2 et 3 de la planche VII nous montrent des bijoux des plus volumineux de la collection du Caire. Leurs dimensions sont : grand diamètre = 0 m. 045 mill.; largeur, vue de champ = 0 m. 027 mill.; épaisseur = 0 m. 008 mill. $\frac{1}{2}$; le diamètre du trou central est insuffisant. Ajoutons que la solution de continuité destinée à donner passage au lobe n'a qu'une largeur presque nulle. Les dimensions extraordinaires, les unes par leur énormité, les autres par leur modicité, font penser que les bijoutiers construisaient des objets dont la forme était copiée sur celle des bijoux usuels, mais de grandeur impraticable, et que

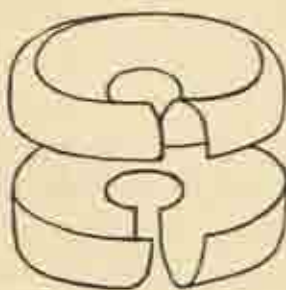


Fig. 16.



Fig. 17.

ces ornements se portaient attachés à la perruque. La construction de ces bijoux est généralement celle-ci : deux parties sont embouties séparément (fig. 16), puis elles sont rapprochées et soudées ensemble. Dans un grand nombre de cas, la ligne extérieure de soudure est masquée par un ornement tel qu'une tresse, des rangs de perles, etc. (fig. 17); les deux ouvertures, à l'intérieur de la solution de continuité, sont masquées par des petites plaques, toujours percées d'un trou, pour la cause expliquée plus haut.

Maintenant, nous allons étudier des objets dont le dispositif nous donnera moins de surprise, bien qu'étant d'un aspect très voisin de celui des précédents, mais dont le motif de suspension se rapporte plutôt aux cylindres se pénétrant que nous avons vus en étudiant les ornements d'oreilles de Sétî II.

Ici, le tore n'est pas ouvert. Il n'y a aucune solution de continuité, seule une échancrure permet de loger le lobe de l'oreille. De chaque côté de cette échancrure, un anneau sert de guide à un cylindre terminé par une tête en demi-perle, et c'est en petit, l'appareil vu en grand, page 19, fig. 5. La partie échancrée est fermée par une plaque percée de un ou deux trous (fig. 18).

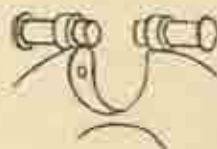


Fig. 18.

La construction est le plus souvent faite de la manière suivante : deux parties sont embouties, leurs bords sont faits de façon à ce que ces deux moitiés se présentent comme le corps et le couvercle d'une

boîte, les bords de la partie un peu plus grande étant repliés sur les bords de la plus petite la serrure est complète et le bijou construit (fig. 19 et 20).



Fig. 19.

Cette manière de procéder donne un léger renflement à la partie médiane, quelquefois ce renflement est masqué par une bande rapportée, décorée de tresses ou de perles (fig. 21).



Fig. 21.

Nous voyons aussi un autre bijou qui doit être classé, à ce qu'il semble, dans la même série, mais qui a, avec les précédents, des différences assez grandes. Sa section est un rectangle dont un des côtés, celui de l'intérieur, manque. Le bijou est ouvert suivant la forme d'une entrée de serrure et les motifs d'attache sont deux anneaux posés de chaque côté de l'ouverture (fig. 22). Ces anneaux sont en face l'un de l'autre, mais leur direction ne permet pas de faire passer dedans des tubes qui se pénétreraient, puisque ces tubes ne se rencontreraient que selon un angle marqué. Il est donc probable que, là encore, nous voyons un bijou dont le mode de suspension devait être un cordon.



Fig. 20.

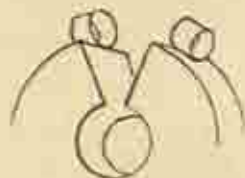


Fig. 22.

LES TORES DE PIERRE.

Les collections montrent un certain nombre de bijoux de cette forme, exécutés en pierre dure. L'époque de la confection de ces bijoux n'est pas déterminée, mais une observation permet de croire que ces objets ont été fabriqués après ceux de métal et qu'ils en sont inspirés. On connaît la tendance à l'imitation chez tous les peuples, et particulièrement chez les peuples un peu primitifs. Ces objets sont trouvés surtout au Soudan; la spirale de fil réunissant les chatons aux bagues nous a déjà donné l'occasion de signaler le fait d'une combinaison simulée après que son usage a été abandonné⁽¹⁾. Nous retrouvons ici quelque chose du même esprit. Le lapidaire, malgré l'accroissement de travail que cela lui causait, n'a pas hésité à imiter dans la pierre dure (fig. 23), le renflement médian que l'assemblage



Fig. 23.

⁽¹⁾ Voir sur les bagues égyptiennes, dans le *Bulletin de l'Institut français d'archéologie orientale du Caire*, t. VI, p. 181-199.

provoque dans les objets de métal. Certes cela peut être considéré comme une forme plus décorative que celle d'un boudin banal, mais il est bien croyable que nous ne sommes qu'en présence d'une imitation très naïve.

Le mode de suspension n'est plus le même. Les anneaux qui servent de guide dans les bijoux de métal sont remplacés ici par deux parties pleines et robustes, percées d'un trou très petit. Le motif suspenseur était sans doute un fil (fig. 24).



Fig. 24.

LES BIJOUX FAITS D'ANNEAUX JUXTAPOSÉS.

Nous allons maintenant examiner une série très différente. Ce sont des bijoux ouverts, des bandes composées de tube ou de côtes anguleuses de section triangulaire. Tubes ou côtes sont juxtaposés.



Fig. 25.

Les uns et les autres ont une ouverture assez grande pour laisser passer, en forçant un peu, le lobe de l'oreille dans laquelle le bijou est maintenu par la pénétration de deux des anneaux qui, seuls, poursuivent leur course et viennent se rapprocher de la partie opposée (fig. 25 et 26).

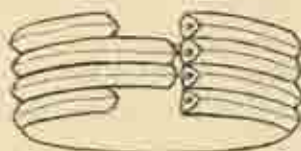


Fig. 26.

Les bijoux faits de petits tubes ne nous arrêteront pas beaucoup. Leur fabri-

cation est très lisible et ne motive pas de remarques spéciales. Les tubes sont faits de feuilles roulées; ils sont ensuite passés dans une filière. Nous avons vu ce genre de travail. Quand ils ont été sondés à côté les uns des autres, après avoir été coupés à la longueur utile, il ne reste qu'à les mettre en forme en les tournant sur un mandrin de la grandeur choisie (fig. 27).

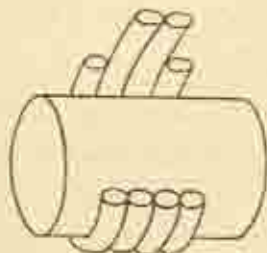


Fig. 27.

Les autres objets, ceux qui sont composés de côtes anguleuses, appellent notre attention d'une façon toute particulière.

LES FILIÈRES.

En étudiant l'étirage du fil, dans l'article *Tréfilage* du mémoire sur *La bijouterie et la joaillerie égyptiennes*⁽¹⁾, j'ai émis l'hypothèse que des tubes et des bandes de métal avaient pu, avaient dû, être obtenus à l'aide de filières ayant des formes appropriées. Les bijoux que nous voyons ici viennent affirmer, je pourrais dire *prouver*, pour l'œil d'un praticien, que mon hypothèse n'était pas hasardeuse. Il n'y a pas moyen, en effet, de donner une explication rationnelle de cette fabrication sans admettre l'emploi d'outils préparés pour le résultat désiré. Peut-être ces outils n'affectaient-ils pas absolument la même forme que ceux que nous employons aujourd'hui; toutefois ceux-ci sont tellement simples qu'il est difficile de supposer un procédé plus simple encore. Cependant

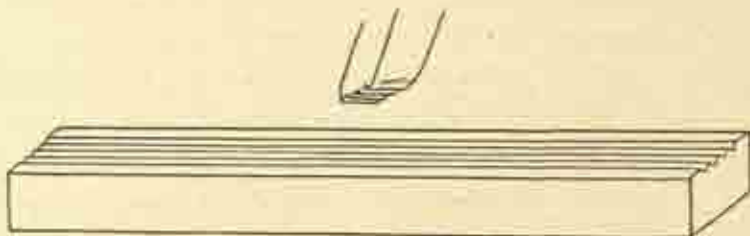


Fig. 28.

nous devons songer aux moyens les plus élémentaires. Cherchons donc ce qui pourrait nous donner satisfaction.

Nous pouvons supposer que dans un bloc de métal ou de pierre un peu résistante, on aurait pratiqué des stries qui auraient donné, en creux, l'aspect que les côtes anguleuses devraient avoir en relief. Sur ce bloc, une feuille d'or mince est assujettie par un procédé quelconque, rivée si le bloc est de métal, liée s'il est de pierre, etc.; puis, à l'aide d'un outil qui porterait *en relief* des côtes ayant l'aspect définitif, lesquelles seraient parfaitement correspondantes aux stries creusées dans le bloc, on imprimerait la feuille d'or dans ces cavités (fig. 28), on aurait ainsi une bande que l'on pourrait utiliser (fig. 29). Tout homme ayant manié du métal hésitera à



Fig. 29.

⁽¹⁾ *Mémoires publiés par les membres de l'Institut français d'archéologie orientale du Caire*, t. II, p. 58 et seq.

admettre le choix de ce procédé. Le mouvement considérable qui s'opère dans une plaque, quand on lui inflige un pareil traitement, rend le résultat très douteux et presque sûrement imparfait. Si donc nous abandonnons cette manière de faire, nous passons de suite à la filière de forme.

Nous avons beaucoup de raisons pour nous rallier à cette idée. Les artisans, depuis les temps très anciens, tiraient des fils; nous trouvons également des tubes; nous voyons enfin quelque chose de plus : l'étirage de fils de grosse section, puis l'étirage de ces mêmes fils revêtus de feuilles d'or. Ce dernier travail est très fréquent, les exemples en sont nombreux. Il s'agit bien d'une feuille d'or rapportée et tirée sur du fil ou du tube de cuivre, la preuve est fournie par l'aspect du travail. En effet, quand les fils de *doublé* ainsi préparés sont mis en forme pour faire des anneaux, voici ce qui se passe : la partie externe de l'anneau subit une extension qui dépasse quelquefois la malléabilité de l'or et celui-ci se déchire; la même enveloppe

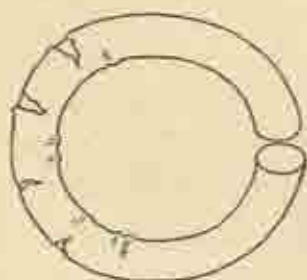


Fig. 30.

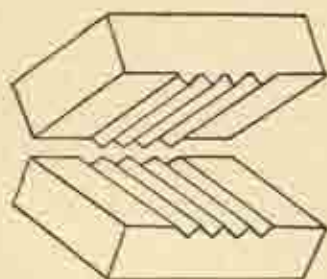


Fig. 31.

subit à la partie interne un effort opposé, le mouvement circulaire provoque une contraction et l'on voit l'or se rider, car le métal en excédant ne trouve pas sa place (fig. 30).

De tels travaux rendaient les artisans expérimentés dans le travail de l'étirage, aussi devaient-ils, naturellement, songer à employer le procédé pour des moulurations régulières.

L'opération n'est du reste pas bien compliquée. Voici ce qu'on a dû faire : deux outils reçoivent l'empreinte que doit reproduire le métal; chez l'un de ces outils la mouluration est en creux, chez l'autre elle est en relief (fig. 31). Ces moulures se superposent exactement à cela près qu'il reste entre elles un petit espace correspondant à l'épaisseur du métal que l'on désire mettre en œuvre (fig. 32). Les deux outils sont maintenus en présence par des

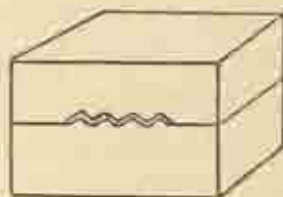


Fig. 32.

procédés qui peuvent varier, soit qu'ils aient été liés solidement, maintenus dans un cadre métallique, serrés dans des pinces puissantes, etc. Il est très simple alors de passer au travers de cette filière les bandes de métal auxquelles on désire donner la forme indiquée. Il suffit, comme dans tout

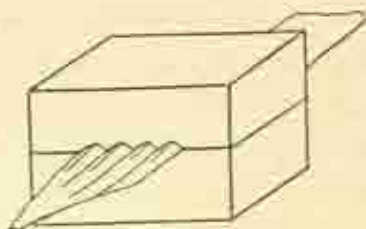


Fig. 33.

étirage, de sacrifier un bout peu important qui, aminci et taillé en sifflet, passera sans résistance appréciable; cette extrémité est saisie ensuite par une pince forte, et la bande sera amenée au travers de la filière en prenant la forme de celle-ci (fig. 33). Il suffira de la découper puis de la doubler d'une plaque plate qui deviendra l'intérieur du bijou, puis

de fermer à l'aide de petites plaques les ouvertures latérales (fig. 26). On remarquera que pour celles-ci, l'artisan doit percer un trou pour chaque côte, car il y a danger que la plaque intérieure, s'appliquant sur le fond des stries, isole chacune d'elles et en fasse un pétard au contact avec le feu.



Fig. 34.

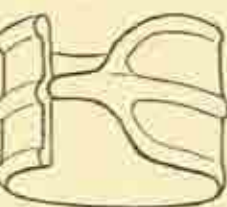


Fig. 35.

La netteté de ce travail, sa perfection, ne permettent pas de douter de l'emploi du procédé dont nous venons de nous entretenir, et l'on doit considérer comme acquis l'emploi des filières spéciales par les artisans égyptiens.

Avant de passer à l'examen de bijoux d'un autre ordre, voyons-en un dont l'aspect n'est pas très différent de celui des boucles ci-dessus, mais dont la construction n'a rien de commun avec elles.

Ici, la pièce a été exécutée au *champlevé*, c'est-à-dire que dans une bande d'or d'épaisseur convenable, on a taillé, creusé, de façon à mettre en valeur des godrons qui limitent le motif. Il semble qu'il s'agisse d'une plume dont la côte médiane se prolonge au delà de la silhouette générale; c'est cette côte prolongée qui vient passer au travers de l'oreille.

Les godrons réservés tout autour donnent une impression d'épaisseur, de solidité, alors que l'évidement, au contraire, rend le bijou plus léger (fig. 34 et 35).

LES CROISSANTS.

Nous devons examiner maintenant une famille de bijoux qui est extrêmement nombreuse; je veux parler des croissants de toutes formes et de toutes grosseurs, dont l'inventaire fut rendu si fastidieux par le nombre. Ce n'est pas pourtant que les types ne soient variés au point de vue de la construction et du mode de suspension; nous allons passer en revue les exemplaires les plus caractérisés.

La forme des croissants varie peu. Cependant toute une catégorie est composée de bijoux ventrus et d'aspect robuste alors qu'une autre série est simplement fuselée et que les pointes se prolongent, filiformes, jusqu'à devenir étrangères en réalité à la forme même du croissant.

LES CROISSANTS VENTRUS ET À APPENDICES.

Les bijoux volumineux donnent une impression de robustesse qui ne se vérifie pas quand on les examine. Cette impression est causée par l'aspect ventru, trapu, l'émoussement des pointes; mais si on pèse le bijou, si l'on s'assure de l'épaisseur du métal, on voit que, malgré son apparence, il est léger et en somme plus logique qu'il ne le paraît, puisqu'il doit être porté aux oreilles. Ces croissants sont construits en deux ou trois parties, soit comme le dessus et le dessous d'une boîte, soit de la même façon, mais avec une plaque-rapportée en plus pour fermer l'intérieur (fig. 36). Leur légèreté est telle qu'ils sont généralement bossués d'une façon lamentable. L'artisan, par mesure de précaution, les a remplis avec une composition où l'agent agglutinatif ne se reconnaît plus et où il ne reste qu'une poudre inerte noirâtre qui s'échappe par la moindre fissure. Enfin, on voit dans certains une précaution qui nous amène à examiner le mode de suspension.

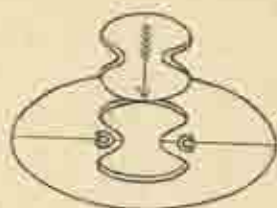


Fig. 36.

Ces croissants étaient portés à l'aide de fils. Sans doute ces fils étaient

végétaux, car je n'en ai pas trouvé un seul, sur des centaines, qui possédât un fil métallique, et il est invraisemblable qu'il n'en soit pas resté du tout. Étant donné la



Fig. 37.

minceur du métal, ces fils avaient une tendance à le déchirer, car ils passaient par deux trous (fig. 37).

et l'effort s'exerçait dans la direction de l'oreille; aussi des croissants exécutés avec soin étaient-ils munis,

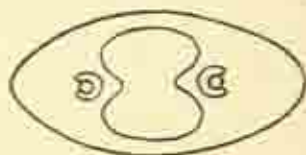


Fig. 39.

autour du trou de sortie,

d'un fer à cheval en fil

ronde qui venait renforcer le métal à l'endroit où il fatiguait (fig. 38 et 39).

C'est dans cette catégorie que

l'on voit des boucles d'oreilles

munies d'un appendice cylindrique orné de perles et terminé à sa partie inférieure par une pièce lenticulaire. Les bijoux de ce type sont très nombreux (fig. 40).

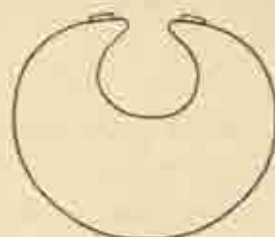


Fig. 38.

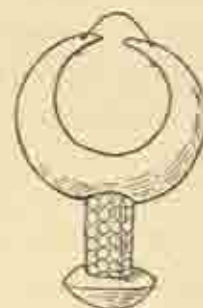


Fig. 40.

LES CROISSANTS À POINTES PROLONGÉES.

Les croissants de l'autre catégorie sont très différents.

Ainsi qu'il est dit plus haut, c'est à peine s'ils doivent être nommés ainsi. Les pointes deviennent des branches qui servent à les fixer aux oreilles. Ces branches tantôt sont égales et se rejoignent dans l'axe du bijou, tantôt sont très dissimilables et l'une, après avoir formé la boucle, vient rejoindre l'autre et se croiser plus ou moins avec elle (fig. 41 et 42).



Fig. 41.

La fabrication de ces boucles se fait ainsi : la forme étant creusée dans un bloc

d'une matière ferme, on place sur le bloc une feuille d'or découpée comme on la voit figure 43 puis, à l'aide d'un outil étroit et arrondi, on frappe sur la plaque de façon à lui faire prendre la forme qui a été creusée (fig. 44 et 45). Quelquefois, le travail en reste là,

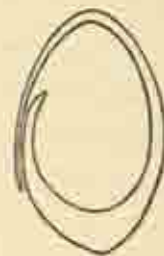


Fig. 42.

et le résultat, tel qu'on le voit figure 46, donne assez l'impression d'une lampe antique. Mais si l'on veut que les bords du fuseau résultant de ce premier travail se rapprochent plus, il vaut mieux placer à ce moment le métal sur une substance malléable (telle que de la cire à modeler) et continuer de marteler à l'intérieur avec un outil très émoussé; les bords se rapproche-



Fig. 43.

ront, et ce sera très peu de chose de les faire toucher, pour terminer, en les soudant l'un à l'autre.



Fig. 45.

Il y a encore quelques croissants dont le mode de suspension est étrange. En voici un exemple : les extrémités de ce croissant sont aplaties et les pointes malléables; c'est simplement en les relevant pour les passer dans le lobe et en les abaissant ensuite que l'on ferme le cercle (fig. 47).

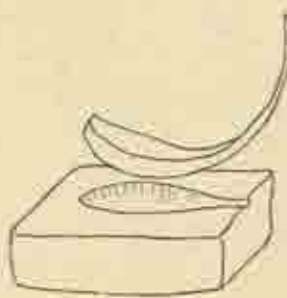


Fig. 44.

Il ne faut pas oublier, quand on est en présence de dispositifs aussi bizarres, que ces bijoux sont trouvés dans des tombeaux et qu'il peut fort bien se faire qu'ils ne soient pas très usagés. Quand on voit la malléabilité du métal mise à contribution d'une façon exagérée et même excessive, on est en droit de douter que le procédé soit habituel; les bijoux de ce genre sont d'ailleurs peu fréquents.



Fig. 46.

Le décor de ces boucles d'oreilles ou croissants, est très modeste. La figure 48 nous en montre un petit orné d'entrelacs de fil rond. La figure 49, comme je l'ai indiqué en passant, reproduit un bijou qui possède un appendice décoré de graines faites au repoussé avant que la feuille d'or ne fût roulée.



Fig. 47.

ORNEMENTS EN FORME DE MELONS.



Fig. 48.

Il y a des ornements d'oreilles, très spéciaux, d'une forme et d'une fabrication curieuses. Ce sont des objets qui font songer à des portions de melons. La

comparaison s'impose d'autant plus que leur forme ventrue est côtelée. Il y en a de deux sortes : 1° ceux qui sont d'or mince et décorés au tracé et au repoussé; 2° ceux qui, tout en étant également d'or mince, sont décorés à l'aide de fils rapportés et ont acquis de cette façon une rigidité que les autres ne peuvent avoir.

Voyons d'abord les premiers. La forme est celle d'une nacelle ventrue dont deux parties sur le même axe sont légèrement rapprochées; c'est sur ces parties



Fig. 49.

que l'on voit les trous qui donnaient passage aux fils de suspension (fig. 49). Ces bijoux, ainsi qu'il est dit plus haut, sont côtelés, ce qui leur a donné un peu de tenue, fort peu toutefois, car le métal est exagérément mince, et l'artisan dut laisser à l'intérieur des bijoux une substance plastique, . . . ou qui le fut. C'est généralement cette terre inerte et noirâtre, qui dut être certainement agglutinée à l'aide d'une matière liante et élas-

tique, mais qui aujourd'hui est desséchée, cassante et même pulvérulente, dont nous avons constaté la présence dans un grand nombre de croissants. Dans beaucoup d'objets, cette matière a disparu, la forme des bijoux ne se prêtant guère à la retenir; il faut apporter beaucoup d'attention pour examiner les documents sans faire tomber ce qui reste.

Le décor de ces bijoux est très simple. Les uns sont



Fig. 51.

ornés, au tracé, de perles, de listels ou de simples traits (fig. 49 et 50); les autres ont été décorés au repoussé sans que les reliefs provoqués par des coups frappés à l'intérieur de l'objet soient repris et terminés à l'endroit (fig. 51).

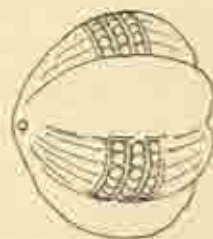


Fig. 50.

Les bijoux de la deuxième portion sont beaucoup plus riches, leur forme est plus fuselée, les côtes sont indiquées dans l'ornement et ne font pas partie de la forme; si ces objets étaient seuls, la comparaison avec le melon ne se serait pas imposée de la même façon. Le décor est fait de fils ronds; les grandes divisions rigides sont en fils plus gros que celui des entrelaes. Dans la partie élargie de chaque

boucle, prend place une perle ronde, ainsi que l'indique le petit échantillon grandi (fig. 52); aux extrémités, trois doubles rangs de perles



Fig. 53.

rondes terminent le décor. On comprend aisément qu'un pareil réseau, venant s'ajouter à la forme, lui donne une solidité très grande, aussi ces objets pouvaient-ils se passer de la matière de soutien indispensable pour les premiers que nous avons examinés. Ces bijoux, en

même temps qu'ils sont plus résistants, sont également d'un aspect beaucoup plus riche, et l'effet obtenu par les fils et les perles est des plus plaisant pour l'œil (fig. 53 et 54).



Fig. 52.



Fig. 54.

BIJOUX DE FORMES DIVERSES.

Nous revenons maintenant à des bijoux dont l'aspect général et la construction nous surprendront moins. Chacun de ceux que nous allons décrire représente une série.

Pour quelques-uns, les têtes d'animaux qui ornent l'une de leurs extrémités reçoivent, soit dans la bouche, soit dans un anneau placé au-dessous, l'extrémité opposée (fig. 55). Une observation assez bizarre doit être faite à propos de ce bijou. La tête de l'animal, plus volumineuse que le corps de la boucle, est aussi plus pesante; elle devait donc avoir une propension à se diriger vers le sol une fois le bijou passé dans l'oreille; de plus, on voit entre les cornes un anneau qui devait recevoir une petite pende-loque, il apparaît donc que la tête de l'animal devait prendre la place que montre la figure ci-jointe.



Fig. 55.

La construction du bijou n'a rien pour nous surprendre. Le corps est fait de fils de grosseur décroissante, tordus en une spirale, laquelle est continuée par un fil rond, le collet est un bout de tube découpé et orné de fils, enfin la tête est fondue et ciselée.

Le bijou que nous montre la figure 56 est muni d'un système de fermoir que nous avons vu souvent dans les bracelets : une boucle porte à chacune de ses extrémités un anneau sur champ, le bijou est muni sur ses bords de deux paires d'anneaux entre lesquels viennent se loger les anneaux de la boucle. Du côté où se produit l'oscillation, une goupille fixe retient l'anneau de la boucle entre les anneaux du bijou; de l'autre côté, la goupille est libre et permet la séparation; l'emploi est donc très simple.



Fig. 56.

La construction de cet objet est très rationnelle. Elle est robuste, le métal employé est épais, les plaques rondes rapportées sur la panse de cette espèce de vase, et qui sont reliées par une grosse perle d'or, sont, elles aussi, de métal résistant.

Le décor est très différent de celui des autres objets. Le tracé n'aurait pas été pratique, le repoussé non plus, on a mis en œuvre une autre ressource : l'ensemble, la panse et les plaques rapportées ont été percées de trous carrés qui sont faits suivant des lignes croisées, et cela donne un effet très heureux. Ce bijou est plus luxueux que ceux que nous allons voir.

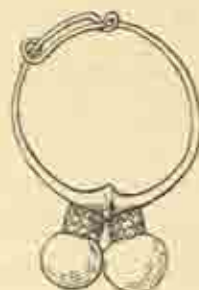


Fig. 57.

Les boucles d'oreilles suivantes nous montrent des systèmes de fermeture qui ne prêtent guère à de longues explications quant au mode de suspension. De simples crochets terminent les fils qui passent au travers de l'oreille. La construction et le décor ne nous retiendront pas beaucoup non plus.



Fig. 58.

Le premier (fig. 57) a ses crochets disposés comme ils le sont dans bien des bagues pour obtenir une grandeur variable; le dispositif a l'avantage que les crochets peuvent être rentrants et évitent ainsi les accidents pour la personne qui en est parée.

Les appendices terminés par des boules ont leurs parties cylindriques ornées de perles au repoussé de la même façon que le bijou représenté figure 40.

Le bijou représenté figure 58 a des crochets bien inhumains; je me plais à

croire qu'au moment d'en faire usage on tordait les fils avec beaucoup de soin pour les rendre inoffensifs. Cette boucle porte des breloques suspendues par des chaînes du type « colonne » longuement étudié dans le mémoire (p. 94). Même observation pour les crochets du bijou représenté figure 59. Celui-ci est décoré assez richement par des rangs de graines,



Fig. 60.

de fils et de tresses; les rayons en triangles sont recouverts de graines soudées à même le fond; c'est le grènetis que nous connaissons depuis longtemps.



Fig. 59.

Nous arrivons enfin à la dernière série, celle qui semble d'hier, tellement les procédés de construction et de suspension qui sont mis en œuvre ont persévéré à travers les âges. Ils sont encore en usage parmi nous dans la bijouterie bon marché.

Le corps du bijou, composé d'arabesques reliant des bossages, et la coquille qui est au-dessus, sont exécutés à l'embouti; la feuille de métal a été enfoncée dans une matrice représentant en creux l'ornement que le dessin représente en relief (fig. 60). La plaque obtenue de cette façon a été doublée d'une autre plaque, plate celle-là, et le contour découpé, puis l'on a soudé derrière, sur la plaque unie, le crochet que nous montre la figure 61, le mode de suspension définitif était trouvé, et il faut en arriver à la bijouterie de luxe actuelle, avec ses brisures à ressort pour voir une modification à ce système qui a déjà vingt siècles à son actif.



Fig. 61.

REMARQUES SUR LA FABRICATION.

Au cours de cette étude, j'ai été amené à faire quelques observations sur certains points de technique. J'ai déjà parlé, pages 28 à 30, des filières; j'ai pu recueillir d'autres éléments de convictions qu'il est de mon devoir de signaler, et cela sur des sujets différents qui sont : *le plaqué ou doublé, l'émail, la spécialisation.*

DU PLAQUÉ OU DOUBLÉ.

Parmi les plus volumineux des ornements d'oreilles, il en est deux qui m'ont causé une grande joie en me montrant la vérification d'une hypothèse que j'ai formulée dans le mémoire sur *La bijouterie*⁽¹⁾. Me référant à diverses indications, j'ai pensé que peut-être les Égyptiens ont pu faire usage d'un système de placage, de bi-métal, consistant en deux feuilles de métal forgées ensemble et dont l'une, celle dont le métal est le plus précieux, serait plus mince et ne servirait que de revêtement à l'autre, ce qui se fait enfin dans les époques modernes sous le nom de *plaqué* ou de *doublé*.

Cette hypothèse m'était venue à l'esprit en regardant l'artisan qui se trouve au bas à droite dans la représentation relevée sur les murs d'un tombeau de Thèbes, et que j'ai reproduite⁽²⁾. J'avais déjà reproduit le forgeron seul⁽³⁾.

Quelques dorures, exceptionnellement solides, m'ont également incité à penser de la sorte, et j'ai consacré un paragraphe à ce genre de travail dans le but de prévenir les archéologues et d'attirer leur attention sur ce point.

Il m'était réservé de trouver au cours de l'inventaire un échantillon de ce procédé. Ce sont les bijoux que l'on voit planche VII, n^{os} 2 et 3; à cause de leurs dimensions énormes pour l'usage auquel ils sont destinés, ils font partie de ceux sur lesquels je n'ose pas me prononcer quant à la manière dont ils étaient portés.

Rien n'indique à première vue qu'ils soient composés de métaux superposés, car, chose curieuse, et dont je ne peux donner l'explication, le métal extérieur est presque semblable au métal intérieur; tous deux semblent être de l'électrum. J'ai cru tout d'abord, et tout homme de métier aurait pensé comme moi, à un accident de forge, à une doublure produite sous le marteau; mais à chaque endroit où j'ai pu éprouver l'épaisseur du métal, dans les parties médianes où la réunion des deux portions de tores n'est plus protégée par la bande décorée destinée à masquer cette réunion, j'ai pu soulever avec l'aide d'une pointe de canif, la feuille superficielle et la séparer de l'autre. Quelle a été l'intention de l'artisan? Nous ne pourrions peut-être la comprendre qu'en détruisant l'un de ces bijoux et en nous assurant que la feuille intérieure,

⁽¹⁾ E. VERNIER, *La bijouterie et la joaillerie égyptiennes*, p. 78, *Le plaqué*.

⁽²⁾ E. VERNIER, *op. cit.*, p. 79, fig. 52.

⁽³⁾ E. VERNIER, *op. cit.*, p. 57, fig. 9.

malgré l'apparence actuelle, est moins riche que la feuille superficielle, ou toute autre raison. C'est là un écueil trop fréquent en archéologie, bien souvent on doit rester dans le doute en attendant qu'un nouvel échantillon, plus lisible, nous donne l'explication attendue, ou encore que des objets de même nature soient trouvés dans un état assez lamentable pour que le sacrifice de l'un d'eux, léger au cœur de l'archéologue, réjouisse celui du technologue.

Ce ne sera pas la dernière fois que nous trouverons des travaux de ce genre. J'ai le sentiment que ce procédé a dû être, à certaines périodes, assez familier aux artisans égyptiens. En somme, qu'est-ce que ces fils de cuivre reconverts d'or que nous rencontrons si fréquemment et que nous avons vus en parlant des filières, si ce n'est pas du plaqué? Comment croire que des ouvriers habiles et curieux n'ont pas essayé de faire pour des plaques ce qu'ils réalisaient couramment pour des fils et pour des tubes? Certes, la difficulté est plus grande, mais l'effort ne dépasse pas ce que peuvent faire des artisans expérimentés.

Nous aurons donc à revenir sur cette question, et ce sera bientôt si les archéologues veulent bien examiner à ce point de vue les objets qui feront le sujet de leurs études.

DE L'ÉMAIL.

Les quelques lignes qui suivent ont pour but d'attirer l'attention sur une question intéressante, mais sans aucune prétention à la traiter, les éléments ne sont pas encore suffisants.

Tous les bijoux égyptiens polychromes que nous connaissons sont faits de pierres calibrées, et nulle part, semble-t-il, on ne rencontre l'émail cloisonné, c'est-à-dire l'émail mis en poudre dans des cloisonnages et vitrifié ensuite.

Nous savons que les Égyptiens faisaient du verre coloré aux époques les plus anciennes; mais ce verre, préparé en blocs, le plus souvent, par et pour des céramistes, était traité comme de la pierre dure, taillé et lapidé de la même façon, quand il était employé à la décoration des bijoux, et c'est sous cette forme qu'il venait prendre place dans le cloisonnage où il était fixé *à froid*.

Cependant les trouvailles de M. Davis à Biban el-Molouk nous montrent plusieurs objets où il est difficile de reconnaître l'aspect habituel; les cloisonnages sont encore remplis par une substance bleue outremer ou blanche. Ces

substances, actuellement très pulvérulentes et qui paraissent avoir gonflé en rochant, parurent d'abord être le lut qui aurait servi à fixer des pierres parties depuis. Mais la quantité de ces matières est trop considérable pour que l'hypothèse puisse être soutenue.

Sommes-nous en présence d'un minéral décomposé? Peut-être pourrons-nous trouver un échantillon important où il sera possible de faire un prélèvement pour l'analyse; jusque-là nous ne pouvons que rester dans l'expectative.

Il serait vraiment curieux de voir, pour la première fois, une œuvre d'émail cloisonné. Il n'y aurait là rien de glorieux pour la bijouterie égyptienne, au contraire, mais ce serait une date importante pour la technologie de cet art.

Je le répète, les éléments sont insuffisants quant à présent pour *traiter* la question, mais il s'agit d'un problème trop intéressant pour ne pas le signaler au passage. D'autant plus que ce ne sera pas trop de toutes les curiosités éveillées pour trouver l'échantillon qui permettra le prélèvement et l'analyse.

DE LA SPÉCIALISATION.

Quelques-uns des bijoux font surgir une question tout à fait imprévue pour l'époque. S'il y a une croyance banale et d'ailleurs justifiée, c'est que la spécialisation dans les professions correspond à des périodes relativement récentes. Il reste à peu près certain qu'il en a été ainsi, et il n'en est que plus curieux de voir un cas de spécialisation, ou, pour être plus exact, une lacune importante dans l'art du décor à la XIX^e dynastie.



Fig. 62.

Dans la trouvaille de Tell Basta (Bubastis) nous voyons les ornements d'oreilles composés de deux hémisphères réunis par deux tubes dont l'un pénètre dans l'autre. La décoration de ces bijoux est faite de perles rondes et de perles en larmes, l'aspect est très nettement celui d'un travail exécuté au repoussé sur la feuille d'or qui constitue le bijou; mais en examinant le décor et surtout l'intérieur de la cupule, on constate que les perles ont été rapportées et soudées sur le bijou après avoir été découpées et légèrement embouties en gouttes de suif (fig. 62, 63 et 64).



Fig. 64.



Fig. 63.

Ce travail est assez surprenant, sa perfection est remarquable. Il constitue

un petit tour de force professionnel; mais il est inutile, puisqu'il se borne à imiter un travail de ciselure comparativement moins difficile. Nous serions donc devant un des points d'interrogation qu'une étude de cette nature laisse après elle. Mais heureusement, dans la même trouvaille, nous voyons un autre bijou exactement de même nature, que l'on a tenté de décorer rationnellement au repoussé, et le travail en est si puéril, si naïvement maladroit, qu'il en est touchant. Il est inconcevable que dans le même moment, dans un atelier où l'on fabriquait des bijoux royaux, il puisse y avoir eu à ce point pénurie d'artisans au courant des procédés de la ciselure. Les figures 5 et 6 de la planche VII permettront au lecteur de comparer la perfection d'un travail avec la nullité de l'autre.

Sans vouloir insister, ni généraliser plus qu'il ne convient, il reste cependant le fait qu'à cette époque, qui succédait à des périodes brillantes de la bijouterie égyptienne, dans un atelier qui avait la clientèle royale, on voit les artisans exécuter des tours de force de *bijouterie* pour éviter de modestes travaux de *ciselure*.

La conséquence est donc que, dès ce moment, l'art de la ciselure était, au moins à certaines périodes, l'apanage de quelques artisans, et que ces artisans étaient assez peu nombreux pour qu'un atelier important n'en comptât pas nécessairement dans son personnel; et c'est là, ainsi qu'il est dit au début de ce paragraphe, une constatation bien imprévue. Il serait curieux de trouver d'autres cas de même nature.

RÉSUMÉ.

En résumé, cette question de la boucle d'oreille, à laquelle je n'avais pas cru devoir consacrer un paragraphe, bien que n'ayant pas intrinsèquement un grand intérêt au point de vue technique, donne lieu à une foule de remarques et d'observations. Elle a permis de recueillir quelques précisions à propos de certaines hypothèses, elle en a étayé d'autres de telle façon qu'elles sont devenues des vérités.

Je me félicite que le catalogue des bijoux, en me donnant la possibilité d'un examen aussi sérieux, me fournisse l'occasion d'apporter ma modeste contribution à l'œuvre poursuivie par tant de savants éminents.

É. VERNIER.

TEXTES COPTES

EN DIALECTES AKHMIMIQUE ET SAHIDIQUE

RÉÉDITÉS PAR

M. PIERRE LACAU.

Exode : I 1 — II 19; IV 2 — 25; V 22 — VII 4 (akhmimique).

Sirach : XXII 17 — XXIII 6 (akhmimique).

II Maccabées : V 27 — VI 21 (akhmimique).

Luc : I 29 — 68 (sahidique).

Ces textes sont connus depuis longtemps. Ils font partie d'un lot de papyrus acquis par M. Maspero à Akhmim et publié par Bouriant dans le tome I des *Mémoires de la Mission française au Caire* (p. 243-304)⁽¹⁾. Ce lot comprenait les débris de six manuscrits différents :

A. *Exode*, 3 feuillets (akhmimique).

B. *Sirach*, 1 feuillet (akhmimique).

C. *II Maccabées*, 1 feuillet (akhmimique).

D. *Luc*, 1 feuillet (sahidique).

E. *Apocalypse d'Elie et Apocalypse anonyme*, 14 feuillets (akhmimique).

F. *Apocalypse d'Elie et Apocalypse de Sophonie*, 7 feuillets (sahidique).

Le texte donné par les quatorze feuillets du manuscrit E a été revu et publié à nouveau par M. Steindorff avec huit autres feuillets du même manuscrit conservés à Berlin⁽²⁾. Il y a joint le manuscrit F qui contient une partie du même ouvrage en sahidique.

⁽¹⁾ Ces manuscrits sont maintenant conservés à la Bibliothèque nationale de Paris sous la cote : Copte 135.

⁽²⁾ G. STEINDORFF, *Die Apokalypse des Elias* (Leipzig, 1899). Description des deux manu-

scrits, p. 5-9. Voir les deux planches pour la paléographie. — Stern avait également donné une traduction très améliorée, mais qui ne reposait pas sur une nouvelle collation (*Aeg. Zeits.*, 1886, p. 130 et seq.).

L'examen des fragments akhminiques A, B, C, qui proviennent de la même trouvaille, n'a jamais été repris⁽¹⁾. En étudiant la phonétique du dialecte akhminique j'ai dû naturellement dresser l'index de ces textes, ce qui m'a obligé à revoir l'édition de Bouriant sur les originaux. C'est cette copie nouvelle et cet index que je donne ici, pensant qu'ils pourront être utiles à d'autres.

On verra facilement qu'une collation des manuscrits était nécessaire : elle a supprimé une quantité de formes bizarres, dues à des fautes de lecture ou d'impression, qui semblaient autant d'exceptions inexplicables⁽²⁾. On voudra bien se rappeler d'ailleurs que ce dialecte absolument nouveau devait dérouter facilement un premier éditeur.

Je laisse de côté pour le moment toutes les remarques relatives à la langue. J'ai voulu seulement rééditer le texte lui-même avec un index de tous les mots qu'il comprend. Mais j'ai donné les détails nécessaires sur les manuscrits : disposition matérielle, paléographie et orthographe.

J'ai republié également le texte revu et complété du fragment de *Luc* en sahidique (manuscrit D). Le passage est connu par ailleurs, mais on verra que ce manuscrit très ancien présente plusieurs particularités intéressantes.

Dans cette édition, j'ai conservé partout la disposition des lignes de l'original; tous les signes annexes (le trait, les points, le tréma) ont été respectés; les fautes anciennes sont relevées en note mais non corrigées dans le texte; j'ai laissé à leur place toutes les lettres qui ont été ajoutées après coup au-dessus de la ligne. Les lettres dont la lecture est matériellement douteuse sont marquées d'un point en dessous, même quand le sens ne permet pas d'hésiter. Celles qui ont été corrigées par le scribe ancien (barrées ou surchargées) sont marquées d'un astérisque et j'indique la correction en note. Les restitutions sont placées entre crochets []. Dans tous les passages, assez nombreux, qui sont devenus illisibles depuis la copie de Bouriant, je donne toujours la

⁽¹⁾ Stern a proposé plusieurs corrections excellentes au texte de l'*Exode*, de *Sinach* et des *Maccabées* (*Ägyptische Zeitschrift*, 1886, p. 130). Il a signalé des formes suspectes. M. Röscher, qui cite pourtant l'article de Stern, n'a pas utilisé ces corrections. F. Röscher, *Vorbemerkungen zu*

einer Grammatik der achminischen Mundart, (1909).

⁽²⁾ M. Röscher dans sa thèse s'est servi de l'édition de Bouriant sans la revoir (voir la note précédente). Il s'est exposé à citer et à discuter plusieurs mots qui en réalité n'existent pas.

lecture de ce dernier mais entre parenthèses () pour indiquer que la vérification est maintenant impossible.

J'ai séparé les mots pour faciliter la lecture. Il était inutile de relever toutes les corrections apportées au texte de Bouriart; je l'ai fait seulement quand une explication était nécessaire. Dans tous les autres cas, on se rappellera que j'ai toujours eu son édition sous les yeux et que toutes les différences entre son texte et le mien ont été contrôlées sur l'original.

MANUSCRIT A.

Exode : I 1 — II 19; IV 2 — 25; V 22 — VII 4.

Trois feuillets d'un codex en papyrus.

Les feuillets de ce manuscrit ont été fabriqués de la façon suivante. On découpait dans de vieux rouleaux de papyrus déjà utilisés au recto et mis au rebut, des morceaux d'égale grandeur et assez longs pour former un feuillet double quand on les pliait par le milieu. On collait ensuite deux de ces morceaux l'un contre l'autre du côté portant l'écriture, de façon que l'autre côté resté en blanc fût à l'extérieur et formât les deux faces de la nouvelle feuille ainsi obtenue. En pliant par le milieu on obtenait une feuille double. C'était du papyrus à bon marché.

Il ne nous reste que trois feuillets simples : les feuillets primitifs ont été coupés à la pliure et l'autre moitié est perdue. Ils ne portent pas de pagination, mais d'après l'étendue du texte disparu on voit qu'il manque seulement un feuillet simple entre le premier et le second et un autre feuillet entre le second et le troisième. Les pages conservées correspondraient donc à la pagination suivante :

1 ^{er} feuillet	{ recto p. 1. verso p. 2.	2 ^e feuillet	{ recto p. 5. verso p. 6.	3 ^e feuillet	{ recto p. 9. verso p. 10.
--------------------------	------------------------------	-------------------------	------------------------------	-------------------------	-------------------------------

On voit de suite que nous ne pouvons savoir comment les cahiers étaient réunis pour composer le volume puisque nous n'avons pas deux feuillets se raccordant pour former un feuillet double.

Depuis que ces trois feuillets sont entrés à la Bibliothèque nationale, on a décollé les deux feuilles qui constituaient chacun d'eux, de sorte qu'ils se trouvent maintenant dédoublés en six feuilles que je citerai de la façon suivante : I recto, I verso, II recto, II verso, etc.

Les textes grecs écrits au verso (ancien recto) peuvent-ils nous donner une indication sur l'âge de nos textes coptes? La feuille III recto (= *Exode V* 22 — *VI* 14) porte au dos un acte grec daté d'une manière précise de l'an 5 de Septime Sévère (196-197). La feuille qui représente à elle seule le manuscrit B (Sir. XXII 17 — XXIII 6) a été découpée dans le même rouleau; elle porte également au dos un acte de la même main que le précédent⁽¹⁾. Les autres feuillets proviennent d'un rouleau d'une toute autre écriture, mais de la même époque⁽²⁾. En réalité cette date ne nous apprend rien sur l'âge réel du texte copte, sinon qu'il a été écrit après l'année 196-197. Or on ne pouvait songer à le placer plus tôt, et rien d'autre part n'indique si ces actes grecs ont été découpés et remployés plus ou moins longtemps après leur rédaction.

Voici la description du manuscrit copte :

Hauteur 0 m. 25 cent., largeur 0 m. 18 cent.⁽³⁾, pas de pagination. Le texte est écrit sur une seule colonne; il est tout entier de la même main, mais dans le second feuillet (II recto et II verso) l'écriture est beaucoup plus large que dans les deux autres et moins soignée, de sorte que le nombre des lignes à la page est plus petit : 39 au recto et 33 au verso au lieu de 43 et 40 dans les feuillets I et III. On jugera de cette écriture par la planche 1; je ne cherche

⁽¹⁾ A la partie inférieure de ces deux feuilles les fibres du papyrus et deux traits d'encre qui se raccorcent exactement nous montrent clairement que les deux morceaux n'en faisaient qu'un et qu'ils ont été découpés dans le même rouleau.

⁽²⁾ Ces textes grecs ont été signalés d'abord par WILCKES, *Sitzungsberichte der kön. preussischen Akademie*, 1887, p. 807-808 et *Archiv für Papyrusforschung*, I, p. 12. — Ils ont été publiés en partie ou utilisés par WILCKES, *Hermes*, 23, p. 593; HIRSCHFELD, *Sitzungsberichte der kön.*

preussischen Akademie, 1892, p. 817 et seq.; HOUTWEGH, *Musée belge*, IX, octobre 1905. — Je dois ces renseignements à l'obligeance de mon ami M. Jouguet qui a bien voulu examiner à nouveau ces textes et qui en prépare une édition complète.

⁽³⁾ En réalité les bords ne sont peut-être pas intacts; il est possible que ce manuscrit ait eu les mêmes dimensions que le suivant B, c'est-à-dire un centimètre de plus en hauteur et en largeur.

pas à dater ce texte d'après la paléographie, nos éléments de comparaison sont trop incertains.

La conservation est très mauvaise : les trois feuillets ont été pliés par le milieu dans le sens de la longueur et se sont séparés en deux morceaux; des lettres ont disparu le long de la cassure.

Le texte est en général soigné et correct, le scribe a corrigé lui-même un certain nombre de fantes. Je les ai signalées ainsi que les corrections qu'il avait oublié de faire.

Les versets ne sont pas séparés; on remarquera seulement le signe \times qui commence et finit l'histoire de Moïse sauvé des eaux (*Exode*, II 1-16).

La ponctuation est extrêmement rare et comprend seulement :

1° Deux points :, il y en a 7 exemples (*Exode*, I 12; 22, 22; II 7, 16, 19; VI 2);

2° Un point ., un seul exemple (*Exode*, VI 18).

Les mots ne sont pas séparés, on remarquera seulement une sorte d'accent grave courbé à droite qui se trouve placé sur la lettre finale des mots suivants : $\epsilon\kappa\omicron\delta$, *Exode*, IV 11; $\iota\omicron\theta\theta\omicron\rho$, *Exode*, II 16; $\omega\epsilon$, *Exode*, VI 16, 18, 20⁽¹⁾.

Le tréma sur $\tilde{\gamma}$ se rencontre deux fois seulement dans le nom étranger $\mu\omega\tilde{\gamma}c\eta c$, *Exode*, IV 20, VI 2. Ce nom est écrit habituellement sans accent (25 fois).

Le tréma sur $\tilde{\iota}$ est employé d'une façon très régulière et très précise :

1° $\tilde{\iota}$ voyelle est écrit indifféremment $\epsilon\iota$ ou $\tilde{\iota}$, ex. : $\mu\epsilon\iota c\epsilon$, $\mu\tilde{\iota} c\epsilon$.

2° $\tilde{\iota}$ consonne est écrit $\epsilon\iota$ ou $\tilde{\iota}$, ex. : $\mu\epsilon\tilde{\iota}$, $\mu\epsilon\epsilon\iota$; $\tilde{\iota}\omega\tau$, $\epsilon\tilde{\iota}\omega\tau$.

Donc $\tilde{\iota}$ représente toujours une consonne qu'il soit dans une diphtongue ou au commencement du mot et jamais une voyelle⁽²⁾. Les seuls exemples où $\tilde{\iota}$

⁽¹⁾ Toutes les remarques qui suivent concernant l'orthographe s'appliquent également au manuscrit B (*Sirach*) qui a été écrit par le même scribe. Je citerai donc côte à côte les formes prises dans ces deux textes.

⁽²⁾ Noter cependant $\tau\epsilon\rho\omicron$ dans lequel ι n'a

jamais le tréma. Or d'après l'étymologie ce ι est couronne, mais placé devant un ϵ non accentué, il devient voyelle après l'article. Cf. $\omicron\gamma\tilde{\iota}\epsilon\iota c$ en face de $\mu\epsilon\iota c\epsilon$. Dans ce cas c'est l'inverse, le ι voyelle est devenu consonne après $\omicron\gamma$. Voir l'index. Les noms hébreux font aussi exception.

2° σ pour ω dans : $\tau\sigma\kappa\epsilon$, $\eta\epsilon\sigma\alpha$, $\eta\lambda\omega\sigma\sigma\upsilon$, etc.

Le trait placé au-dessus d'une lettre pour remplacer un ϵ est employé d'une manière tout à fait précise :

1° Il remplace ϵ accentué devant κ , $[\lambda]$, μ , η , $[\tau]$ ⁽¹⁾, par exemple : $\bar{\epsilon}\bar{\kappa}\bar{\epsilon}\bar{\kappa}$, $\bar{\omega}\bar{\mu}\bar{\omega}\bar{\epsilon}$, $\bar{\epsilon}\bar{\eta}\bar{\tau}\bar{\epsilon}$ etc.

2° Il remplace ϵ non accentué devant κ , λ , μ , η , τ ⁽²⁾, par exemple : $\bar{\omega}\bar{\kappa}\bar{\epsilon}\bar{\iota}\bar{\omega}$, $\bar{\kappa}\bar{\lambda}\bar{\lambda}\bar{\epsilon}$, $\bar{\tau}\bar{\mu}\bar{\tau}$, $\bar{\mu}\bar{\eta}\bar{\tau}$, $\bar{\tau}\bar{\rho}\bar{\omega}$.

3° Il remplace ϵ non accentué dans quelques groupes spéciaux de consonnes comprenant une des lettres κ , λ , μ , η , τ , par exemple : $\lambda\bar{\kappa}\bar{\lambda}\bar{\omega}$, $\eta\bar{\lambda}\bar{\omega}\bar{\eta}\bar{\omega}$, $\eta\bar{\lambda}\bar{\tau}\bar{\eta}\bar{\omega}$, $\kappa\bar{\omega}\bar{\eta}\bar{\tau}$, $\kappa\bar{\omega}\bar{\eta}\bar{\tau}$ (aussi $\kappa\bar{\omega}\bar{\eta}\bar{\epsilon}\bar{\kappa}$).

Partout ailleurs le trait n'existe pas : son emploi est donc beaucoup plus net et plus limité que dans les autres dialectes ou même que dans les autres manuscrits akhimimiques⁽³⁾.

Le η dans les mots $\lambda\bar{\chi}\bar{\eta}\bar{\tau}$, $\eta\bar{\lambda}\bar{\tau}\bar{\eta}\bar{\tau}$ passe ordinairement à $\bar{\eta}$ devant μ , η , ϕ , mais quelquefois aussi l'assimilation n'est pas marquée dans l'écriture⁽⁴⁾.

⁽¹⁾ Dans les manuscrits A et B il n'y a pas d'exemple devant λ et τ . Il y en a un dans le manuscrit C (*Maccabées*, VI A) — $\chi\bar{\tau}\chi\bar{\tau}\epsilon$. Voici tous les exemples dans A et B : $\bar{\epsilon}\bar{\kappa}\bar{\epsilon}\bar{\kappa}$, $\bar{\epsilon}\bar{\eta}\bar{\tau}\bar{\epsilon}$, $\bar{\omega}\bar{\mu}\bar{\omega}\bar{\epsilon}$, $\bar{\epsilon}\bar{\eta}\bar{\tau}\bar{\epsilon}$, $\bar{\epsilon}\bar{\eta}\bar{\tau}\bar{\epsilon}$, $\bar{\epsilon}\bar{\eta}\bar{\tau}\bar{\epsilon}$, $\bar{\eta}\bar{\tau}\bar{\tau}$.

⁽²⁾ Voici tous les exemples qu'on rencontre dans les manuscrits A et B :

κ — $\bar{\omega}\bar{\kappa}\bar{\epsilon}\bar{\iota}\bar{\omega}$, $\bar{\tau}\bar{\lambda}\bar{\omega}\bar{\epsilon}\bar{\kappa}\bar{\eta}\bar{\epsilon}\bar{\iota}$.

λ — $\bar{\kappa}\bar{\lambda}\bar{\lambda}\bar{\epsilon}$, $\bar{\epsilon}\bar{\lambda}\bar{\lambda}\bar{\omega}$, $\bar{\lambda}\bar{\tau}\bar{\omega}\bar{\kappa}$.

μ — $\bar{\eta}\bar{\mu}\bar{\omega}$ ($\bar{\epsilon}\bar{\tau}\bar{\eta}\bar{\mu}\bar{\omega}$), $\bar{\eta}\bar{\mu}\bar{\lambda}$ — $\bar{\epsilon}\bar{\eta}\bar{\mu}\bar{\epsilon}\bar{\lambda}$, $\bar{\tau}\bar{\mu}\bar{\tau}$, $\bar{\kappa}\bar{\mu}\bar{\tau}$, — $\bar{\eta}$ -article (pour $\bar{\eta}$), $\bar{\eta}$ -préposition (pour $\bar{\eta}$) — $\bar{\epsilon}\bar{\eta}\bar{\epsilon}$, $\bar{\eta}\bar{\mu}\bar{\lambda}\bar{\tau}\bar{\epsilon}$ (trait oublié), $\bar{\eta}\bar{\mu}\bar{\omega}\bar{\lambda}$, $\bar{\eta}\bar{\tau}\bar{\omega}$ — $\bar{\tau}\bar{\eta}\bar{\tau}$ (négarion), $\bar{\tau}\bar{\eta}\bar{\tau}$ (pour $\bar{\tau}\bar{\eta}\bar{\tau}$) — $\bar{\omega}\bar{\eta}\bar{\kappa}\bar{\omega}$.

η — $\bar{\eta}$ -article pluriel même devant voyelle (jamais dans $\eta\bar{\epsilon}\bar{\tau}$ qui représente $\eta\bar{\eta}\bar{\epsilon}\bar{\tau}$ - boh.), $\bar{\eta}$ -préposition ($\bar{\eta}\bar{\mu}\bar{\lambda}$), $\bar{\eta}$ -préposition ($\eta\bar{\epsilon}$) — $\bar{\epsilon}\bar{\eta}$ (de $\bar{\epsilon}\bar{\eta}\bar{\omega}$), $\bar{\eta}$ (de $\bar{\epsilon}\bar{\eta}\bar{\omega}$) — $\bar{\omega}\bar{\eta}\bar{\tau}$ ($\bar{\epsilon}\bar{\eta}\bar{\tau}$), $\eta\bar{\epsilon}\bar{\eta}\bar{\tau}$, $\eta\bar{\epsilon}\bar{\eta}\bar{\tau}\bar{\epsilon}$, $\bar{\eta}\bar{\mu}$, $\bar{\eta}\bar{\mu}$, $\bar{\tau}\bar{\eta}\bar{\mu}$, $\bar{\mu}\bar{\eta}\bar{\tau}$ — $\bar{\tau}\bar{\eta}\bar{\tau}$ (jeune personne du pluriel), $\bar{\tau}\bar{\epsilon}\bar{\tau}\bar{\eta}\bar{\tau}$.

Bulletin, t. VIII.

$\lambda\bar{\tau}\bar{\epsilon}\bar{\tau}\bar{\eta}\bar{\tau}$ (deuxième personne du pluriel), $\eta\bar{\epsilon}\bar{\tau}\bar{\eta}\bar{\tau}$, $\bar{\tau}\bar{\epsilon}\bar{\tau}\bar{\eta}\bar{\tau}$, $\bar{\mu}\bar{\eta}\bar{\tau}$ — $\bar{\tau}\bar{\eta}\bar{\mu}\bar{\omega}$, $\bar{\epsilon}\bar{\eta}\bar{\tau}\bar{\epsilon}$ — $\bar{\eta}\bar{\tau}\bar{\lambda}\bar{\kappa}$, $\bar{\eta}\bar{\tau}\bar{\lambda}\bar{\upsilon}$, $\bar{\eta}\bar{\tau}\bar{\lambda}\bar{\rho}$, $\bar{\eta}\bar{\tau}\bar{\lambda}\bar{\tau}$, $\bar{\eta}\bar{\tau}\bar{\omega}$ — $\bar{\epsilon}\bar{\eta}$ ($\bar{\epsilon}\bar{\eta}$), $\bar{\lambda}\bar{\tau}\bar{\eta}$, $\bar{\lambda}\bar{\chi}\bar{\eta}$ ($\bar{\lambda}\bar{\chi}\bar{\eta}$), $\bar{\eta}\bar{\mu}$, $\bar{\eta}\bar{\lambda}\bar{\tau}\bar{\eta}\bar{\tau}$ ($\bar{\eta}\bar{\lambda}\bar{\tau}\bar{\eta}\bar{\tau}$).

τ — $\bar{\tau}$ (de $\bar{\tau}\bar{\rho}\bar{\omega}$), $\bar{\tau}$ (article pluriel assimilé à $\bar{\tau}$), $\bar{\tau}\bar{\rho}\bar{\omega}$, $\bar{\epsilon}\bar{\tau}\bar{\eta}\bar{\tau}$.

⁽³⁾ Le trait remplaçant ϵ non accentué devant κ , λ , μ , η , τ en finale est de règle en sabidique; $\bar{\omega}\bar{\tau}\bar{\eta}$: $\bar{\omega}\bar{\tau}\bar{\eta}\bar{\epsilon}$. En akhimimique au contraire, quand les lettres κ , λ , μ , η , τ , sont finales dans une syllabe non accentuée elles développent un ϵ de soutien après elles et l'on a régulièrement $\bar{\omega}\bar{\tau}\bar{\eta}\bar{\epsilon}$, $\bar{\omega}\bar{\tau}\bar{\eta}\bar{\epsilon}$, etc., en face de $\bar{\omega}\bar{\tau}\bar{\eta}$ (sab.) : $\bar{\omega}\bar{\tau}\bar{\eta}\bar{\epsilon}$ (boh.).

⁽⁴⁾ Cette orthographe n'est pas rare dans les textes akhimimiques. Dans le manuscrit appartenant à l'Institut français du Caire elle est presque la règle : *Carl Schmidt, Eine Epistola Apostolorum*, dans les *Sitzungsberichte der kön. Preuss. Akademie*, 1908, p. 1047.

Par exemple : $\alpha\bar{\chi}\eta$ - devant η , *Exode*, IV 9; *Sirach*, XXII 22, XXIII 2. — $\eta\alpha\bar{\alpha}\bar{\eta}\eta$ - devant η , *Exode*, IV 16, 16.

Nous rencontrons seulement les deux abréviations habituelles $\alpha\bar{\chi}$ pour $\chi\alpha\gamma\iota\varsigma$ et $\eta\bar{\alpha}$ pour $\iota\varsigma\rho\alpha\eta\lambda$. Un seul exemple de η en fin de ligne figuré par un trait allongé placé au-dessus de la lettre qui le précède : $\zeta\eta\gamma\lambda\bar{\omega}$ *Exode*, I 3.

Ces fragments de l'*Exode* nous sont déjà connus en copte :

1^{re} En bohéirique. Le texte complet de l'*Exode* nous est donné dans l'édition du Pentateuque bohéirique de P. de Lagarde : « *Der Pentateuch koptisch* », Leipzig, 1867.

2^{re} En sahidique. Nous n'avons pas le texte complet de l'*Exode* dans ce dialecte. Parmi les fragments publiés deux seulement, à ma connaissance, se retrouvent dans nos textes akhmimiques. Ce sont :

Exode II 13-23, publié par G. MASPERO : *Fragments de manuscrits coptes-thébains*, dans *Mémoires de la Mission du Caire*, VI, p. 31 ;

Exode IV 10-18, publié par C. WESSELY, *Studien zur Palaeographie und Papyruskunde*, IX. « *Griechische und Koptische Texte* », p. 67.

Je n'examine pas en ce moment les rapports de ces versions entre elles, ni leurs rapports avec les versions grecques.

MANUSCRIT A.

I recto : *Exode*, I 1 — II 2.

- 1 , $\eta\bar{\epsilon}\bar{\iota}$ $\eta\bar{\epsilon}$ ($\eta\bar{\rho}\bar{\epsilon}\eta$) $\eta\bar{\eta}\bar{\omega}\eta\bar{\eta}$ ($\bar{\epsilon}$ $\bar{\eta}\bar{\eta}$) $\eta\bar{\eta}\bar{\alpha}$ $\epsilon\tau\lambda\gamma\omega\kappa$ $\lambda\bar{\epsilon}\rho\eta\bar{\iota}$ $\lambda\kappa\eta\bar{\eta}\bar{\epsilon}$
 $\bar{\eta}\bar{\eta}\bar{\iota}\bar{\alpha}\kappa\omega\bar{\epsilon}$ $\rho\omega\gamma\bar{\iota}\omega\bar{\tau}$ $\rho\omega\gamma\bar{\epsilon}$ $\rho\omega\gamma\bar{\epsilon}$ $\lambda\chi\kappa\omega\kappa$ $\lambda\bar{\zeta}\omega\gamma\eta$ $\bar{\eta}\bar{\eta}\bar{\eta}\bar{\chi}\eta\bar{\eta}$
 23 $\tau\eta\bar{\rho}$ $\bar{\rho}\omega\gamma\bar{\epsilon}\eta\bar{\eta}$ $\varsigma\bar{\eta}\bar{\eta}\bar{\omega}\bar{\eta}$ $\lambda\bar{\epsilon}\gamma$ ($\bar{\epsilon}$) $\bar{\iota}\omega\gamma\bar{\alpha}\lambda\varsigma$ $\bar{\iota}\varsigma\varsigma\alpha\chi\alpha\bar{\rho}$ $\zeta\eta\gamma\lambda\bar{\omega}$
 4 $\bar{\eta}\bar{\eta}\bar{\epsilon}\bar{\eta}\bar{\iota}\bar{\alpha}\bar{\eta}\bar{\eta}$ $\bar{\lambda}\bar{\alpha}\bar{\eta}$ $\bar{\eta}\bar{\eta}\bar{\eta}\bar{\epsilon}\bar{\phi}\bar{\alpha}\bar{\lambda}\bar{\lambda}\bar{\epsilon}\bar{\iota}\bar{\eta}$ $\bar{\gamma}\bar{\alpha}\bar{\lambda}$ $\bar{\eta}\bar{\eta}\bar{\alpha}\bar{\iota}\bar{\eta}\bar{\rho}$

Ligne 1. $\eta\bar{\epsilon}\bar{\iota}$, on ne voit pas si le tréma a été écrit ou non; Bouriant ne le donne pas, il le faut.
 Ligne 4. $\lambda\bar{\iota}\bar{\eta}\bar{\rho}$ plutôt $\bar{\iota}$ que $\bar{\epsilon}$. Bouriant a vu un $\bar{\epsilon}$.

- 5 6 ἰωσνφ δε περηνκινε ψυχη δε ημ σταυει ακαλ εη
 6 ἰακωβ ηαυμαςσεε† ἡλμου δε ηιωσνφ μινεε
 7 σινοϋ τιροϋ μντγενεα τηρε ετμνο ἡωηρε δε η
 8 ηηα αλαϊευ λοϋ αλαφεϊ αϋπωρε ακα αϋεηεαμ
 9 αρηι αχηκινε πεϊ σταυσαϋνε ει ηιωσνφ ηαχεε
 10 δε ηπγενοε εε εστε φεονοε ηωηρε ηηηα
 10 οϋηλε ημειωε πε λοϋ (αϋ)εηεαμ ηροϋο αρη 10 αμηι
 ηε τη[η]εεϋε αϋεωε αροϋη αρϋ ηηποτε σεαφεϊ
 εεωπε εοϋπολεμοε τωνε αχωη σεεη ηηηηααε
 15 11 σεμζε ηεμεη σεεωκ (α)καλ εηηκαλ 11 αϋταρο αρηι
 αχωϋ ηεεεαλ ηηεκηϋε εεκαλε αϋηαμακροϋ

Ligne 5. περηνκινε : on attendrait l'imparfait ηαε, comme à la ligne 6 ηαυμαςσεε†. Ce doit être une faute car ηε paraît n'entrer en composition qu'avec les temps passés (Steindorff, *Kopt. Gramm.*, § 319).

Ligne 6. ἰακωβ. On ne voit plus s'il y a eu un tréma. Bouriant le donne.

Ligne 6. σεε, cf. εϋε (sah.). Pour le chiffre 7 on a eu égyptien *sh* qui devient : εαϋϋ (sah.) : εαϋϋ (boh.) : εαϋϋ (akh.) avec métathèse. Or soixante-dix est le pluriel de sept; c'est une forme construite *sh*. En sahidique le ε et le εϋ entrant en contact, il y a assimilation de ε à εϋ = εϋε (sah.). La forme bohéirique nous est inconnue, mais dans ce dialecte le ε initial étant devenu εϋ au singulier sous l'influence du εϋ suivant, il devait naturellement s'assimiler à ce εϋ au pluriel. En akhmimique au contraire, le *h* ne devenant pas εϋ mais restant ε il n'y avait plus d'assimilation possible. Le ε a donc subsisté et on a eu *εεε-, *εεε-. Peut-être le ε ainsi placé entre ε et ε ϋ pouvait-il tomber, d'où σεε, mais il est impossible de rien affirmer sur un seul exemple. Il semble bien plutôt qu'il s'agisse d'une faute de copie pour σεεε. Dans *Zacharie VII 5* on a εεε, forme également fautive qui plaide pour l'existence de *εεεε.

Ligne 6. † représente la forme τη (sah.) du chiffre 5.

Ligne 6. ηιωσνφ. Plus de traces du tréma que donne Bouriant, un ι a été oublié.

Ligne 6. ηεε- : le ε est dû au η, on a à côté τϋ-, ηϋ-; cf. ηη-, L. 16.

Ligne 9. ηκαλ δε αϋταϋαϋ traduit littéralement le grec *επιλαβουε δε η γη ατορεε*. Le boh. paraphrase: *απηκαλ μοε εεολ ηηωϋϋ*, ou bien le traducteur avait un autre texte sous les yeux.

Ligne 10. εαϋνε. Le α avait été sauté, il a été rajouté en plus petit à gauche du ϋ, mais comme il n'était pas très visible on l'a écrit à nouveau au-dessus de la ligne.

Ligne 10. ιωσνφ. On ne voit pas s'il y a le tréma que donne Bouriant.

Ligne 11. γενοε et εεονοε sont intervertis.

Ligne 12. ηειωε. On ne voit pas s'il y a ou non un tréma sur le premier ι, il n'en eut pas. Il n'y en a jamais sur le premier ι dans ce mot. Au contraire, dans οϋεακε il y a toujours un tréma sur le premier ι; après οϋ le ι devenait consonne.

Ligne 13. αμηι, on ne voit pas s'il y a un tréma.

- 2PHI ZHIZKHUŁ LUKOT HZEHPOHIC HΦAŁAW EYTA
 XPABIT PEIOFM PAMECCN MHWH ETE TEI TE HOHIC
 12 MHPI : 12 KATATZG ΔE ETOYOBKIO TEI AN TE TZG ETOYAWOI
 20 HZOYO EYEHAM HPOA HPMKHME ΔE HAYXIK[Λ]TE
 14 ANOHPH MHNA 14 ΛΟΥ HAYMOYKZ HPOYONZ 2PHI ZHI
 ZKHUE ET(H)AZT ZHPAME MHTMHTPAPEOWE MHN
 ZKHUE TH(P)OY ETZHTKAIC KATA ZWB ETOYEPE HMAU
 15 (H)HIZMZA HZHTOY ZHOYX(I)HCHNC 15 HAXE XE HBI HPO
 25 HPMKHME HMECCIOY HZEBPAIOS PPH HTOYEIE
 16 HMAU [HE] CEΦOPA ΛΟΥ HPH HTHAZCHTE HE ΦΟΥA 16 EOXOY
 HMAZ [XE] ΦATEHGE ETETHATMACCIO HZEBPAIA CEEI EY
 HAM[CE] EZWPE MCH OYZ[Λ]YT HE ATETHAMAYTH EZWPE
 17 ΔE OY[CZIM]E ΔE(sic) ATETHATHZAC 17 HMECCIOY ΔE HPHOZG

Ligne 19. OXKIO. On ne voit plus le trait que donne Bouriant.

Ligne 21. Le verset 13 manque.

Ligne 22. ZHPAME : on ne voit pas de trait sur ZH-.

Ligne 22. HAPETOWE et non HATCETOWE que donne Bouriant. Le second jambage du n est très souvent courbé à droite dans ce manuscrit, ce qui donne assez bien l'illusion d'un c lié à un t précédent. Le texte boheirique HAPETOWAI suffisait à indiquer la correction. Cette correction avait été faite par Stern (*Aeg. Zeits.*, 1886, p. 130). Modifier en conséquence ce que dit Röschi (*Vorbemerkungen zu einer Gram. der akhm. Mundart*, p. 169 et note 2). Sur le verbe HATIE voir SCHWABER, *Rec. de trav.*, XXVI, p. 47.

Ligne 23. KATATZG. On ne voit plus s'il y a un tréma sur l'i; il en faut un. Bouriant le donne correctement.

Ligne 23. KATATZG, il manque HHT, cf. le pronom HZHTOY.

Ligne 24. (H)HIZMZA. HHT donné par Bouriant ne convient pas pour le sens. Le H n'a laissé aucune trace et l'on ne peut vérifier si le scribe s'était trompé. Il faut HHT; cf. *Exode*, VI 5.

Ligne 24. XE pour ΔE.

Ligne 24. HAXE XE HBI à corriger en HAXCH ΔE HBI.

Ligne 25. HPMKHME pour HPMKHME. Sans doute assimilation de H au P qui suit comme dans les plus vieux textes sahidiques (*Pistis Sophia*, *Sapientia Salomonis*). Cette assimilation de date récente, se faisait sans doute sentir dans la prononciation, mais n'était pas traduite normalement dans l'écriture. Remarquons que cet exemple est unique en akhmimique, on doit donc se garder de conclure trop vite.

Ligne 25. OYEIE. On ne voit pas traces de tréma.

Ligne 29. ΔE pour TE.

Ligne 29. ATETHATHZAC trace sûre du A qu'exige d'ailleurs le vocalisme de l'akhmimique dans cette forme.

Ligne 29. HMECCIOY. On ne voit pas s'il y a u ou H; cf. ligne 32.

Ligne 29. HPHOZG. H est à supprimer. Le P est récrit sur un z fautif. Un seul ω.

30 2HT4 [MH]OYTE MHOUYEP(E) KATA T2E ETACH2ON ATOOTOY
 HBI PHPO] HKHME AYTH2[O] HN2AYT ¹⁸ APMOYTE ΔE CI(sic) PHPO
 35 HKHME AMEC2IOY PA2E4 H(E)Y XE ET2E O ATETH2EP E MH
 2O2 ATETH2O HN2AYT ¹⁹ PA(X)EY ΔE HBI MECEIOY MHAP2O
 19 XE AP2 HN2EPAIA BE EN HT[2]E HN2IAME HKHME 2APOY
 35 MEIC(E GAP) EMTATE HMEC(BI)OY KOK A2OYH HEY AOY HAY
 HEI(C)E ²⁰ P(H)OYTE ΔE APEPET(H)ANOY4 HMECEIOY AOY APAAOC
 40 APEI A9(2)HBAM HPOA ²¹ AKA[X] ΔE XE HMECEIOY PH2H2E
 21 2HT4 H(P)HOYTE AYTAHO HE(Y) H2ENHEI ²² AFAPO ΔE 2OH
 22 ATOO(T)4 MPHAAOC : EYXO(Y) (M)MAC XE 2AYT HM ET2OY
 40 HAT2HAY HN2EPAIOC : TEKTOY (X)PMAY C2IME ΔE HM MA
 II 1 TH2AY >— ¹ HEYHOY2OME Δ(E) (X)BA2 HHTFYAH HAEI2E
 HEI A9XI HE4 HOYC2IME (X)BA2 2HH2EPE HAEYEI
 2 ² AC2OHE HE4 ACOYOY ΔE AC(T)2HO HOY2HPE AYHO ΔE AP2

I verso : *Exode*, II 2—19.

3 XE HECO4 AY2AH4 H2[AM]T HEB(A)T ³ ABAA ΔE XE MHOUY26H
 6AM AH A2AH4 AT4MO XI HE4 HOYT2E2E ACXA2C H

Ligne 31. TH2[O], il y a la place de o dans la lacune.

Ligne 31. CI pour HBI.

Ligne 35. ATETH2O à corriger en ATETH2HO.

Ligne 35. HBI MECEIOY, il faut HMECEIOY.

Ligne 40. T2HAY, traces sûres de X.

Ligne 41. La séparation est ainsi faite >— Cf. plus loin chapitre II, verset 10. Ici elle est assez effacée du côté droit. C'est ce qui explique la forme que lui a donnée Bouriant.

Ligne 53. AC(T)2HO. Il y a la place du T dans une petite lacune.

I Verso ligne 1. HECO4 pour HECO4; le o est souvent employé pour ω en akhmimique. Le 4 et le Y sont très faciles à confondre, et la lettre est ici très effacée, mais il me semble bien que nous avons un 4, HECOY que donne Bouriant serait une forme absolument anormale. Si le scribe a réellement écrit un Y il faut sûrement corriger en 4.

Ligne 1. 2[AM]T; la lacune n'offre certainement pas assez de place pour 2[AMH]T. En akhmimique en effet la forme normale est bien 2AMT; les plus anciens textes sahidiques ont également 2OMT et non pas 2OMHT qui dans ce dialecte est une forme récente.

Ligne 1. HEBAT. On ne voit plus le trait.

Ligne 2. XA2C. On ne voit pas s'il y a 2 ou 2. Bouriant donne 2, mais il faut certainement 2 d'après la forme du mot dans les autres dialectes, XW2 (sah.) : 2O2 (boh.).

- 4 ΑΜΗΝΣΕ ΑΣΤΩΚΕ ΠΠΩΗΡΕ ΣΗΜ ΑΜΟ ΑΡΑΣ ΑΣΚΟΥ ΝΜΑΣ
 5 5. ΣΜΦΕΛΟΣ ΣΑΣΤΕΠΙΕΡΟ 6 ΑΤΥΣΩΝΕ ΣΩΠΕ ΕΣΣΩΝΤ
 6 6. ΑΠΟΥΕΙΕ ΑΜΜΕ ΑΠΕΤΗΛΣΩΠΕ ΝΜΛΥ 7 ΑΤΩΕΕΡΕ ΔΕ ΝΦΛ
 ΡΑΩ ΕΙ ΑΣΡΗΙ ΑΧΗΠΠΕΡΟ ΑΧΩΚΗΕ ΛΟΥ ΝΕΣΣΗΣΕΛ ΠΛΥΜΑ
 7 7. ΣΕΛ ΑΣΗΤΣ 8 ΑΣΟΥΕΝ ΔΕ ΑΡΑΣ ΑΣΗ(Ο) ΑΡΑΣ ΑΠΩΗΡΕ ΣΗΜ ΕΥΡΙ
 ΜΕ ΣΗΤ[Τ]ΕΕΚΕ ΑΣΤΣΟ ΑΡΛΥ ΗΟΙ ΤΩΕΕΡΕ ΝΦΑΡΛΩ ΕΣΧΟΥ Ν
 10 7. ΜΑΣ ΧΕ ΟΥΕ ΑΒΛΛ ΣΗΠΩΗΡΕ ΠΗΣΕΚΡΑΙΟΣ ΠΕ ΠΕΙ 7 ΠΛΧΕ
 ΤΥΣΩΝΕ ΔΕ ΠΤΩΕΕΡΕ ΝΦΑΡΛΩ ΧΕ ΤΕΟΥΩΣΕ ΑΤΑΜΟΥΤΕ ΝΕ
 ΛΥΣΣΙΜΕ ΝΜΑΛΝΕ ΑΒΛΛ ΣΗΠΣΕΚΡΑΙΟΣ : ΣΤΕ ΝΕΥ ΚΕΙΒΕ
 8 8. ΠΠΩΗΡΕ ΣΗΜ 9 ΠΛΧΕΣ ΝΕΣ ΗΟΙ ΤΩΕΕΡΕ ΝΦΑΡΛΩ ΧΕ ΚΩΚ
 ΧΕ ΚΩΚ ΑΤΛΕΙΛΟΥ ΔΕ ΚΩΚ ΑΣΜΟΥΤΕ ΑΤΜΩ ΠΠΩΗΡΕ ΣΗΜ
 15 9. 9. ΠΛΧΕΣ ΔΕ ΝΕΣ ΗΟΙ ΤΩΕΕΡΕ ΝΦΑΡΛΩ ΧΕ ΑΡΗΣ ΑΠΕΩΗΡΕ
 ΣΗΜ ΤΕΤΕ ΝΕΥ ΚΕΙΒΕ ΝΕΙ ΑΝΑΚ ΔΕ ΤΗΑΤΕ ΝΕ ΠΠΕΒΕΚΕ ΑΤ
 10 (Σ)ΙΜΕ ΔΕ ΧΙ ΠΠΩΗΡΕ ΣΗΜ ΑΣΤΕ ΝΕΥ ΚΕΙΒΕ 10 ΤΑΡΕΥΑΙΕΥΕ ΔΕ
 ΗΟΙ ΠΑΙΛΟΥ ΣΗΜ ΑΣΧ[Ι] ΝΜΛΥ ΑΣΟΥΗ ΨΑΤΩΕΕΡΕ ΝΦΑΡΛΩ
 (Λ)ΥΣΩΠΕ ΝΕΣ ΛΥΩΗΡΕ (Λ)ΣΜΟΥΤΕ ΑΠΡΕΝ ΧΕ ΜΩΥΣΗΣ ΕΣ
 20 11 ΧΟΥ ΝΜΑΣ ΧΕ ΠΛΕΙ[Π]ΤΗ ΣΗΠΜΛΥ 11 ΑΣΩΠΕ ΔΕ (Σ)ΠΗΣΟ
 ΟΥΕ ΕΤΗΛΩΩΟΥ ΕΤΗΜΟ ΤΑΡΕΥΑΙΕΥ ΗΟΙ ΜΩΥΣΗΣ ΑΥΕΙ ΑΒΛΛ
 ΨΑΝΕΥΣΗΝΥ ΠΩΗΡΕ (Μ)ΠΗΛ ΤΛΥΤΣΤΗΥ ΔΕ ΑΠΟΥΣΙΕ ΛΥ

Ligne 5. ΣΠΟΥΕΙΕ. Un η écrit au-dessus de λ et le corrigeant.

Ligne 6. ει. Le ι ne porte pas de tréma et il n'en faut pas en effet, car ει dans le verbe n'est pas la diphthongue mais un ι voyelle.

Ligne 7. ΠΤΣΣΗΣΕΛ. Le c d'abord oublié a été rajouté entre τ et σ.

Ligne 8. ευΡΙΜΕ. ρι est sûr.

Ligne 14. ΧΕ ΚΩΚ. Répétition fautive.

Ligne 14. ΛΕΙΛΟΥ. Le λ est presque sûr. ΛΕΙΛΟΥ que donne Bouriant est une forme impossible à côté de ΛΛΟΥ (sah.) et de ΧΙΛΟΥ (sah.).

Ligne 15. ΑΡΗΣ, au lieu de ΕΡΗΣ; cf. *Sirach*, XXIII 30.

Ligne 15. ΠΠΩΗΡΕ. Le ε a été rajouté entre π et ω. Pas de tréma sur l'ι, c'est la forme non accentuée.

Ligne 20. ΠΛΕΙ[Π]ΤΗ. Forme pronominale régulière; le τ est presque sûr. Bouriant donne ΠΛΕΙ[ΕΝ]ΤΗ qui est impossible.

Ligne 20. ΣΗΠΜΛΥ, il manque ΑΒΛΛ devant ΣΗ.

Ligne 20. > séparation de chapitre. Voir plus haut, *Exode*, II 1. L'histoire de Moïse sauvé des eaux forme donc un chapitre distinct dans notre texte.

Ligne 21. ΛΥΕΙ, pas de tréma.

- ΗΘ ΛΥΡΩΜΕ ΠΡΜΗΚΗΜΕ ΕΨ† ΠΟΥΣΕΒΡΑΙΟΣ ΑΒΛΛ ΖΗΗΕΨ
 19 ΨΗΡΕ ΨΣΗΨΥ ΠΨΗΡΕ ΜΠΗΛ ¹²ΛΥΣΩΗΤ ΔΕ ΑΠΙΣΑ ΜΗΠΕΙ
 ΜΠΗΗΘ ΑΣΛΕΙ ΛΥΣΩΤΗΣ ΜΠΡΜΗΚΗΜΕ ΛΥΣΛΠΨ ΖΗΠ
 23 ΨΟΥΟΥ ¹³ΛΗΕΙ ΔΕ ΑΒΛΛ ΜΠΡΕΣΤΕ ΛΥΗΘ ΛΥΩΜΕ ΣΝΘ ΠΣΕΒΡΑΙΟΣ
 ΕΥΗΙΣΕ ΜΗΠΟΥΕΡΗΥ Π(Λ)ΧΕΨ ΜΠΕΤΧΙΝΣΑΗΣ ΧΕ ΕΤΗΣ Ο Κ† Μ
 27 ΠΕΤΖΙΤΟΥΩΚ ¹⁴ΗΤΛΨ ΔΕ ΠΛΧΕΨ ΧΕ ΝΙΜ ΠΕΤΛΣΡΚΛΘΙΣΤΑ ΜΜΑΚ
 ΠΑΡΧΩΗ ΟΥΛΗ ΠΡΕΨ†(Ε)Π ΛΣΡΗΙ ΛΧΩΗ ΜΗ ΑΚΟΥΩΣΕ ΠΤΑΛ
 30 ΛΣΑΤΗΣΕΤ ΗΤΣΕ ΕΤΑΚ(Σ)ΩΤΗΣ ΜΠΡΜΗΚΗΜΕ ΠΣ(Ε)Η ΛΥΣΖΗΩΣΕ
 35 ΗΕΙ ΜΩΥΣ(Η)Σ ΕΙΛΣΕ (Π)ΩΕΧΕ ΟΥΩΗΣ ΑΒΛΛ Π†ΣΕ ¹⁵ΑΦΛΑΨ
 (Λ)Ε ΣΩΤΗΣ ΑΠΕΙΩΕΧΕ ΛΥΩΗΕ ΣΕΣΩΤΗΣ ΜΜΩΥΣΗΣ ΑΨΩΤ
 (Λ)Ε ΗΕΙ ΜΩΥΣΗΣ ΗΛΣΡΜΦΩ ΜΦΑΡΑΨ ΛΥΟΥΩΣ ΣΡΗΙ ΖΗΠ
 40 ΚΑΣ ΜΜΑ(Χ)ΙΑΝ ΛΥΣΜ[Ε]Σ ΛΣΡΗΙ ΛΧΗΤΨ†Ε ¹⁶ΜΠΟΥΕΙΣΕ ΔΕ

Ligne 23. ΖΗΗΕΨ, pas de trait au-dessus de ΖΗ.

Ligne 24. ΨΗΡΕ Ψ, ces cinq lettres sont barrées d'un trait.

Ligne 24. ΜΠΗΕΙ. Pas de trait sur ΗΠ, e a été rajouté entre η et ι, pas de tréma. Après ηει il semble qu'on pourrait voir des traces d'un ε auquel cas il faudrait compléter ΜΠΗΕΙ[ε], mais cela est très douteux. Dans les autres dialectes la formule est ΕΠΙΣΑ ΜΠΗΙ (sah.); ΕΠΙΣΑ ΠΕΜΦΛΙ (boh.). Il faudrait donc un tréma dans ηει, car c'est la forme accentuée.

Ligne 25. ΖΛΕΙ clairement. Supprimer le mot ΖΛΕΕ et la note dans Rösch, p. 94.

Ligne 27. ΜΠΟΥΕΡΗΥ. On ne voit pas de trait sur ΜΠ.

Ligne 28. Le verset 24 est cité dans I. Clément, IV 19; C. Schmidt, *Der erste Clemensbrief*, p. 37.

Ligne 29. ΟΥΛΗ. Pour cette forme voir l'Épître de Clément, Index.

Ligne 29. Σ(Ε)Η. Bouriant donne ΖΑΠ. Cette forme est impossible en akhmimique. Bouriant a dû combler ici une lacune sans mettre de crochets.

Ligne 29. ΛΣΡΗΙ. Faute pour ΛΣΡΗΙ.

Ligne 30. ΗΤΣΕ. On ne voit pas de trait sur Η.

Ligne 31. ΕΙΛΣΕ. Le sahidique donne ΧΕΝΕ ΑΠΩΛΧΕ ΕΙ ΕΣΟΛ.

Ligne 34. ΜΛΧΙΑΝ. Les traces semblent indiquer Χ plutôt que Λ; faute du scribe.

Ligne 34. Une phrase sautée : ἐλθὲν δὲ εἰς γῆν Μαδίαν. L'œil du scribe a passé du premier au second ΜΑΔΙΑΝ.

Ligne 34. ΜΠΟΥΕΙΣΕ. Le π répond au datif du grec. On ne voit pas de trait sur π.

Ligne 34. ΛΧΗΤΨ†Ε. On avait d'abord écrit ΛΧΗΧΩΤΕ. On a corrigé ensuite de la façon suivante : le τ a été réécrit sur le χ, on a ajouté une queue au ω pour en faire un ψ et on a placé un nouvel ω au-dessus de la ligne. — La même faute χωτε pour τωτε se retrouve dans le texte sahidique du même passage, Maspero, *Mémoires de la Mission du Caire*, VI, p. 32. Y a-t-il là simplement une faute d'audition commise deux fois et d'une façon tout à fait indépendante; ou bien l'une des deux versions dérive-t-elle de l'autre. Dans lequel des deux dialectes la confusion τω = χ est-elle la plus probable? Les exemplaires de ces deux versions ne sont pas du tout contemporains; la faute se serait donc maintenue longtemps sans correction.

35 $\bar{\eta}\bar{\eta}\lambda\lambda\lambda\bar{\alpha}\bar{\mu}$ $\bar{\eta}\epsilon\upsilon\bar{\eta}\tau\epsilon\chi$ $\bar{\mu}\bar{\eta}\bar{\nu}\bar{o}$ $\bar{\eta}\varsigma\alpha\tau\eta$ ^c $\bar{\eta}\psi\epsilon\rho\epsilon$: $\epsilon\upsilon\bar{\mu}\alpha\lambda\eta\epsilon$ $\epsilon\upsilon\bar{\mu}\alpha\lambda$
 $\bar{\eta}\epsilon$ $\bar{\eta}\bar{\eta}\epsilon\varsigma\alpha\upsilon$ $\bar{\eta}\bar{\nu}\bar{o}\upsilon\epsilon$ (i)ωτ $\lambda\upsilon\epsilon\iota$ $\Delta\epsilon$ $\lambda\upsilon\varsigma\omega\kappa$ $\psi\alpha\tau\omicron\upsilon\bar{\mu}\bar{o}\upsilon\tau$ $\bar{\eta}\bar{\eta}\epsilon\omega$ [τ]
17 $\varsigma\epsilon\tau\varsigma\omicron$ $\bar{\eta}\bar{\eta}\epsilon\varsigma\alpha\upsilon$ $\bar{\eta}\bar{\nu}\bar{o}\upsilon\epsilon\iota\omega\tau$ $\bar{\iota}\bar{o}\theta\omicron\rho$ ^r $\Delta\eta\psi\omicron\omicron\varsigma$ $\Delta\epsilon$ $\epsilon\iota$ $\lambda\upsilon\tau\epsilon$
 $\kappa\omicron\upsilon$ $\lambda\beta\alpha\lambda$ $\lambda\eta\tau\omega\bar{\eta}\epsilon$ $\Delta\epsilon$ $\bar{\eta}\epsilon\iota$ $\bar{\mu}\omega\upsilon\varsigma\eta\varsigma$ $\lambda\eta\eta\lambda\varsigma\bar{\mu}\bar{o}\upsilon$ $\bar{\mu}\bar{\eta}\bar{\nu}\bar{o}\upsilon\epsilon\varsigma\alpha\upsilon$
 $\lambda\beta\alpha\lambda$ $\varsigma\iota\tau\omicron\omicron\omicron\tau\omicron\upsilon$ $\bar{\eta}\bar{\eta}\psi\omicron\omicron\varsigma$ $\lambda\eta\varsigma\omega\kappa$ $\bar{\mu}\alpha\upsilon$ $\bar{\eta}\epsilon\upsilon$ $\lambda\eta\tau$ ($\varsigma\omicron$) $\bar{\eta}\bar{\nu}\bar{o}\upsilon\epsilon\varsigma\alpha\upsilon$
30 18 $\tau\lambda\rho\omicron\upsilon\epsilon\iota$ $\Delta\epsilon$ $\psi\alpha\bar{\iota}\theta\theta$ (o)ρ $\rho\omicron\upsilon\bar{\iota}\omega\tau$ $\bar{\mu}\alpha\chi\epsilon\chi$ $\bar{\eta}\epsilon\upsilon$ $\chi\epsilon$ $\epsilon\tau\bar{\kappa}\epsilon$ \omicron $\lambda\tau\epsilon$
19 $\tau\bar{\eta}\epsilon\iota$ $\bar{\eta}\beta\alpha\lambda\bar{\mu}$ $\bar{\mu}\bar{\nu}\bar{o}$ [$\omicron\upsilon$]ε : $\bar{\eta}\tau\alpha\upsilon$ $\Delta\epsilon$ $\bar{\mu}\alpha\chi\epsilon\upsilon$ $\chi\epsilon$ $\omicron\upsilon\bar{\rho}\omega\bar{\eta}\epsilon$ $\bar{\eta}\bar{\rho}\bar{\mu}$
 $\bar{\eta}\kappa\eta\bar{\mu}\epsilon$ $\bar{\eta}\epsilon\tau\lambda\eta\eta$ [$\lambda\varsigma$]($\bar{\mu}$) $\bar{\eta}\epsilon$ $\lambda\beta\alpha\lambda$ $\varsigma\iota\tau\omicron\omicron\omicron\tau\omicron\upsilon$ $\bar{\eta}\bar{\eta}\psi\alpha\varsigma$ $\lambda\eta\varsigma\omega\kappa$

Il recto : *Exode*, IV 2—15.

1 $\tau\bar{\eta}\epsilon$ $\bar{\eta}\epsilon\iota$ $\epsilon\tau\bar{\tau}\bar{\eta}\tau\bar{\kappa}\epsilon\bar{\iota}\chi$ ($\bar{\eta}$) $\tau\lambda\chi$ $\Delta\epsilon$ $\bar{\mu}\alpha\chi\epsilon\chi$ $\chi\epsilon$ $\omicron\upsilon\bar{\psi}\epsilon\rho\omega\bar{\kappa}$ $\bar{\eta}\epsilon$
2 $\bar{\mu}\alpha\chi\epsilon\chi$ $\bar{\eta}\epsilon\chi$ $\chi\epsilon$ $\tau\omicron\kappa$ (ε) $\bar{\mu}\bar{\mu}\alpha\chi$ $\lambda\varsigma\rho\eta\bar{\iota}$ $\lambda\chi\bar{\mu}\bar{\eta}\kappa\lambda\varsigma$ $\lambda\eta\tau\omicron$
 $\kappa\epsilon$ $\bar{\mu}\bar{\mu}\alpha\chi$ $\lambda\varsigma\rho\eta\bar{\iota}$ $\lambda\chi$ ($\bar{\mu}$) $\bar{\eta}\kappa\lambda\varsigma$ $\lambda\eta\tau\omega\bar{\eta}\epsilon$ $\bar{\eta}\bar{o}\upsilon\varsigma\lambda\chi$ $\lambda\bar{\mu}\omega$
3 $\upsilon\varsigma\eta\varsigma$ $\bar{\eta}\omega\tau$ $\lambda\beta\alpha\lambda$ $\bar{\mu}\bar{\mu}\alpha\chi$ $\bar{\mu}\alpha\chi\epsilon$ $\bar{\mu}\alpha\lambda\epsilon\bar{\iota}\varsigma$ $\bar{\eta}\epsilon\chi$ $\varsigma\alpha\upsilon\tau\bar{\eta}\epsilon$
4 $\lambda\beta\alpha\lambda$ $\bar{\eta}\tau\bar{\kappa}\epsilon\bar{\iota}\chi$ $\kappa\epsilon\bar{\mu}\lambda\varsigma\tau\epsilon$ $\bar{\mu}\bar{\nu}\bar{o}\varsigma\epsilon\tau$ $\lambda\eta\varsigma\alpha\upsilon\tau\bar{\eta}\epsilon$ $\bar{\eta}\tau\bar{\kappa}\epsilon\bar{\iota}\chi$
5 $\lambda\beta\alpha\lambda$ $\lambda\eta\epsilon\bar{\mu}\lambda\varsigma\tau\epsilon$ $\bar{\mu}\bar{\nu}\bar{o}\varsigma\epsilon\tau$ $\lambda\eta\tau\omega\bar{\eta}\epsilon$ $\bar{\eta}\bar{\nu}\bar{o}\upsilon\bar{\psi}\epsilon\rho\omega\bar{\kappa}$ $\bar{\epsilon}\bar{\eta}$
6 $\tau\bar{\kappa}\epsilon\bar{\iota}\chi$ $\chi\epsilon\kappa\lambda\alpha\varsigma$ $\lambda\upsilon\eta$ (λ) $\bar{\eta}\tau\omicron\upsilon\tau\kappa$ $\chi\epsilon$ $\bar{\mu}\alpha\lambda\epsilon\bar{\iota}\varsigma$ $\bar{\mu}\bar{\nu}\bar{o}\upsilon\tau\epsilon$
7 $\bar{\eta}\bar{\nu}\bar{o}\upsilon\epsilon\bar{\iota}\alpha\tau\epsilon$ $\omicron\upsilon\omega\bar{\eta}\varsigma$ $\bar{\eta}$ (ε) κ $\lambda\beta\alpha\lambda$ $\bar{\mu}\bar{\nu}\bar{o}\upsilon\tau\epsilon$ $\bar{\eta}\lambda\beta\rho\alpha\lambda\bar{\mu}$ $\bar{\mu}\bar{\nu}\bar{o}\upsilon$
8 $\tau\epsilon$ $\bar{\eta}\bar{\iota}\varsigma\alpha\lambda\kappa$ $\bar{\mu}\bar{\nu}\bar{o}\upsilon\tau\epsilon$ $\bar{\eta}\bar{\iota}\lambda\kappa\omega\bar{\kappa}$ $\bar{\mu}\alpha\chi\epsilon$ $\bar{\mu}\alpha\lambda\epsilon\bar{\iota}\varsigma$ $\bar{\eta}\epsilon\chi$ $\chi\epsilon$
10 $\tau\omicron\kappa\epsilon$ $\lambda\eta$ $\bar{\eta}\tau\bar{\kappa}\epsilon\bar{\iota}\chi$ $\lambda\tau\omicron\upsilon\bar{\eta}$ $\varsigma\alpha\kappa\omicron\bar{\eta}\kappa$ $\lambda\eta\tau\omicron\kappa\epsilon$ $\bar{\eta}\tau\bar{\kappa}\epsilon\bar{\iota}\chi$

Lignes 35-36. $\epsilon\upsilon\bar{\mu}\alpha\lambda\eta\epsilon$. Ces sept lettres qui formaient une répétition inutile sont barrées de plusieurs traits; la lecture est probable mais pas absolument sûre.

Ligne 36. $\varsigma\omega\kappa$. Il faut $\varsigma\omega\kappa$ $\bar{\eta}\bar{\mu}\alpha\upsilon$ comme plus bas, ligne 39; le mot $\bar{\eta}\bar{\mu}\alpha\upsilon$ est tombé.

Ligne 36. $\bar{\eta}\epsilon\omega$ [τ]. Cf. en syriaque $\epsilon\omega\tau$ «*receptaculum aquae lapidibus exstructum*» cité par Petros, *Lexicon*, d'après Cod. Par., 44, fol. 96.

Ligne 37. $\lambda\eta\psi\omicron\omicron\varsigma$. On ne voit pas de trait au-dessus de η .

Lignes 37-38. $\tau\epsilon\kappa\omicron\upsilon$, forme pronominale de $\tau\kappa\epsilon$. On a aussi la forme avec le τ : $\tau\epsilon\kappa\tau$ [$\omicron\upsilon$], plus haut, *Exode*, I 22. On pourrait avoir $\tau\lambda\kappa\omicron\upsilon$ de $\tau\omega\kappa\epsilon$. Mais cf. *Exode*, VI 1 = $\tau\epsilon\kappa\omicron\upsilon$.

Ligne 38. $\bar{\mu}\bar{\eta}\bar{\nu}\bar{o}\upsilon\epsilon\varsigma\alpha\upsilon$. On ne voit pas de trait au-dessus de $\mu\eta$.

Ligne 39. $\bar{\eta}\alpha\upsilon$ pour $\bar{\eta}\bar{\mu}\alpha\upsilon$.

Ligne 42. $\lambda\eta\varsigma\omega\kappa$. Pas de place pour τ que donne Bouriant et cf. plus haut, verset 17, $\lambda\eta\varsigma\omega\bar{\kappa}$.

Il Recto ligne 4. Devant $\varsigma\alpha\upsilon\tau\bar{\eta}\epsilon$ il manque $\chi\epsilon$.

Ligne 6. $\bar{\eta}\bar{\nu}\bar{o}\upsilon\bar{\psi}\epsilon\rho\omega\bar{\kappa}$, il y a un η de trop.

Ligne 10. $\kappa\omicron\bar{\eta}\kappa$. Plus loin, ligne 13, on a $\kappa\omicron\bar{\eta}\bar{\tau}$; il y a hésitation dans la façon de suffixer le pronom κ après η .

12ΟΥΗ ΖΑΚΟΗΛ ΛΟΥ ΑΓΕΙΝΕ ΗΤΥΕΙΧ ΑΒΑΛ ΖΑΚΟΗΛ
 7 ΑΣΩΠΕ ΗΒΙ ΤΥΕΙ(Χ) ΗΤΥΕ ΗΟΥΧΙΩΗ ΠΑΧΕΗ ΝΕΥ ΑΗ
 ΧΕ ΗΤΟΚΕ ΗΤΚΕΙ(Χ) 12ΟΥΗ ΖΑΚΟΗΛ ΑΥΤΟΚΕ ΗΤΥΕΙΧ
 15 12ΟΥΗ ΖΑΚΟΗΛ ΑΥ(Ε)ΙΝΕ ΗΥΕΙΧ ΑΒΑΛ ΖΗΚΟΗΛ
 8 ΑΣΩΠΕ^{ΑΗ} ΗΤΥΕ Η(Π)ΕΟΥΕΗ ΗΤΥΣΑΡΞ⁸ ΕΣΩΠΕ ΔΕ
 ΑΥΤΗΝΗΖΟΥΤΚ ΛΟ(Υ) [Ε]ΕΤΗΣΩΤΜΕ ΑΠΣΡΑΥ ΜΠ
 ΜΕΕΙΝΕ ΗΣΑΡΗ (ΣΕ)ΗΑΗΖΟΥΤΚ ΣΜΠΜΕΕΙΝΕ Η
 9 ΖΑΕ⁹ ΑΣΩΠΕ ΔΕ ΕΥΦΑΤΗΝΗΖΟΥΤΚ ΣΜΠΜΕΙΜΕΙ[ΝΕ]
 ΣΗΟ ΛΟΥ ΣΕΤΗΣΩΤΜΕ ΗΤΚΣΜΕΙ ΑΚΑΧΙ ΑΒΑΛ ΣΗ
 20 ΠΜΑΥ ΜΠΠΕΡΟ ΚΠΩΣΤ ΜΜΑΥ ΑΧΗΠΕΤΦΟΥΦΟΥ
 92ΩΠΕ ΗΒΙ ΠΜΑΥ ΠΕΙ ΕΤΚΗΑΧΙΤΗ ΑΒΑΛ ΣΗ(ΠΠΕΡΟ)
 10 ΗΣΗΛΥ ΣΗΗΙ ΖΙΧΜΠΕΤΦΟΥΦΟΥ¹⁰ ΠΑΧΕ ΜΟΥΣΗ(Σ ΔΕ)
 Η[Λ]ΣΗΠΠΟΥΤΕ ΧΕ ΤΣΑΠΣΗ ΜΜΑΚ ΠΧΣ ΑΗΑΚ [ΟΥΡΕΥ]
 ΦΕΧΕ ΕΗ ΖΑΘ(ΕΙ) ΗΣΕΥ ΟΥΤΕ ΣΑΤΣΕΙ ΗΣΗΤΕ ΠΟΟ(ΥΕ Η)
 25 ΖΟΟΥΕ ΟΥΔΕ ΧΗ[ΤΑ]ΚΡΑΡΧΕΙ ΗΦΕΧΕ ΜΠΚΣΗ(ΣΕΛ)

Ligne 12. χιων pour χιων. C'est un exemple de cette orthographe si fréquente du χ pour le x ou réciproquement. On constate le fait en akhmîmique : «Die Apokalypse des Elias», I 13, note 2; «Der erste Clemensbrief» χιων pour χιων, II, 21; 25, 27. — En sahidique dans les manuscrits les plus anciens le phénomène est également très fréquent. Cf. RAMES, *Die Berliner Handschrift des sahidischen Psalters*, p. 34. Dans le fragment de Luc que je publie plus loin (Man. D) le fait se présente quatre ou cinq fois, voir p. 77. Dans *Sirach*, (Lagarde, *Aegyptiaca*) deux fois : ροχ, XXVIII 22 et ροχ, XLIII 21. Ces deux derniers exemples qui figurent dans le vocabulaire de Peyron ont été corrigés par Von LEMM, *Koptische Miscellen*, § VI, mais l'auteur n'explique pas la cause de cette erreur : dans ροχ, on a écrit χ pour x, le x étant lui-même pour κ2 et le 2 étant répété après lui (comme dans μεχ, *Clément*, I, 39, 18, etc.); de même dans ροχου on a χ pour x = κ2.

Ligne 13. ΗΤΟΚΕ. Sans doute pour ΗΤΑΚ ΤΟΚΕ, bourdon.

Ligne 14. ΗΥΕΙΧ, lire ΗΤΥΕΙΧ.

Ligne 15. ΗΤΥΕ, le τ est récrit sur une lettre indistincte.

Ligne 18. ΕΥΦΑΤΗΝΗΖΟΥΤΚ. Le ε n'est pas sûr et on attendrait ΑΥ, car le conditionnel négatif a la forme du Présent II. STENSDORFF, *Kopt. Gram.* § 487.

Ligne 22. ΖΙΧΗ. On ne voit pas s'il y a un trait sur ΧΗ.

Ligne 23. Cette ligne a été sautée par Bouriant.

Ligne 23. ΑΗΑΚ [ΟΥΡΕΥ], complété d'après le texte sahidique. Cf. WESSELY, *Griechische und Koptische Texte*, p. 67, I. 27.

Ligne 24. ΗΤΥΕ. Le η est sûr; c'est l'état construit du féminin. Cf. pour le masculin ΗΤΥ- dans «Die Apokalypse des Elias», 37. 14.

Ligne 25. Ne faut-il pas ΗΠΠΚΣΗΤΕΛ comme en sahidique.

Bulletin, t. VIII.

- 11 ΧΕ ΑΝΑΚ ΟΥΘΕ[ΣΗ]ΕΙ ΛΟΥ †ΖΑΡΩ ΣΗΠΑΛΕΣ 11 ΠΑΧ(Ε ΠΧΛΕΙΣ)
 ΔΕ ΜΜΩΥΣΗ(Σ Χ)Ε ΝΙΜ ΠΕΤΑΖ† ΗΤΠΑΙΘΕ ΜΠ(ΡΩΜΕ)
 ΛΟΥ ΝΙΜ ΠΕΤΑ[ΖΤΑ]ΝΟ ΜΠΕΒΟΘ ΜΠΠΙΣΩΣ (ΠΕΤΝΟ)
 ΔΒΑΛ ΜΠΠΒ(ΛΛΕ) ΜΗ ΑΝΑΚ ΕΗ ΠΕ ΠΧΣ ΠΠΟ(ΥΤΕ)
 30 12 †ΗΟΥ ΘΕ ΒΩΚ [ΛΟ]Υ ΑΝΑΚ †ΗΛΕΟΥΕΗ ΗΡΩΚ Τ(ΑΤΣΕ)
 13 ΒΑΚ ΑΠΕΤΚ[ΗΛ]ΧΟΘ 13 ΠΛΧΕΥ ΗΣΙ ΜΩΥΣ(ΗΣ)
 ΧΕ †ΣΑΠΣΠ ΜΜΑΚ ΠΧΛΕΙΣ ΕΝΟ ΝΕΚ ΑΚΕ(ΟΥΕ)
 14 ΕΥΗΘΑΜ Η(ΜΑ)Η ΚΧΕΝΕΥ 14 ΑΠΧΛΕΙΣ ΘΩΗΤ (ΣΗΟΥ)
 ΟΡΓΗ ΑΜΩΥΣ(Η)Σ ΕΥΧΟΥ ΜΜΑΣ ΧΕ ΕΣ ΑΛΡΩ(Η ΠΚΣΑΗ)
 35 ΠΛΕΥΕΙΤΗΣ †Σ(ΛΥ)ΝΕ ΧΕ ΣΗΟΥΩΕΧΕ ΠΛΑΩΕΧΕ Η(ΕΜΕΚ)
 ΛΟΥ ΕΣΤΕ ΗΤΑΥ ΗΝΥ ΔΒΑΛ ΑΤΩΜΤ ΑΡΑΚ ΠΠΟ (ΑΡΑΚ)
 15 ΠΡΕΩΕ ΗΡΗΗ ΗΓΗΤΥ 15 ΚΧΟΘΣ ΝΕΥ ΛΟΥ †Η(ΛΩΕΧΕ)
 ΛΡΗΗ ΑΤΠΑΙΘΕ ΛΟΥ ΑΝΑΚ †ΗΛΛΕΟΥΕΗ ΑΤ(ΚΠΑΙΘΕ)
 ΜΗΤΥΠΑΙΘ(Ε Τ)ΑΤΣΕΒΕΤΗΝΕ ΑΝΕΤΗΤΗΛΕ(ΟΥΕ)

II verso : *Exode*, IV 16 — 25.

- 16 16 ΗΤΑΥ ΠΕΤΗΛΩΕΧΕ ΝΕΜΕΚ ΠΑΣΡΗΠΠΑΛΟΣ
 ΠΩΠΕ ΝΕΚ ΗΠΑΙΘΕ ΗΤΑΚ ΔΕ ΚΗΑ
 17 ΣΩΠΕ ΝΕΥ ΠΑΣΡΗΠΠΟΥΤΕ 17 ΑΚΗΑΧΕΙ ΔΕ

Ligne 26. Lire ΟΥΘΕ[ΣΗ]ΕΙ lire ΟΥΖΛΕΘ[ΣΗ]ΕΙ; cf. plus loin, *Exode*, VI 30. La syllabe αλ a été oubliée. — †ΖΑΡΩ ΣΗΠΑΛΕΣ. Le sahidique donne λητ ουλ[α]ς η[ω]ηρε.

Ligne 33. ΕΝΟ ΝΕΚ ΑΚΕΟΥΕ. ΕΝΟ est l'impératif (ΑΝΛΥ sah.) construit avec λ- devant le régime direct ΚΕΟΥΕ. La forme ΕΝΟΝΕ dans Bösch, p. 167, est évidemment impossible, le ο ne subsisterait pas dans cette situation mais donnerait λ. Cf. d'ailleurs le sahidique qui porte ΑΝΛΛΥ (Wessely). Le boheirique traduit tout à fait autrement.

Ligne 33. ΚΧΕΝΕΥ. Cf. en sahidique ΧΗΛ, ΡΕΥΝΟΧ, *Lexicon*, p. 388 et dans la version sahidique de notre passage : ηγχηλχ (Wessely).

Ligne 34. Il n'y a pas de négation. Le sahidique donne μη εις αλρωη λη.

Ligne 36. ΗΝΥ. Il faut corriger en ΠΗΝΥ, le η a été passé.

Ligne 37. †Η(ΛΩΕΧΕ). Il faut lire κ† ηη(λωεχε). Le † est peu distinct, peut-être y a-t-il en déjà une correction ancienne.

Ligne 38. †ΗΛΛΕΟΥΕΗ, le second λ a été barré d'un trait par le scribe. Plus haut, ligne 30, le même verbe est construit avec η-, ici il l'est avec λ-.

Ligne 39. ΤΣΕΒΕΤΗΝΕ, il n'y a place que pour un seul ε dans la première syllabe.

Ligne 39. ΑΝΕΤΗΤΗΛΕΟΥΕ, le η est très probable, c'est une faute pour ε.

5. ἡπὶ ὁ ὄψωνος ἐταχκατῇ λυζαῖν ἡρῆ ἡρῆ
 τῆς δὲ πῆς ἐτῆς λυζαῖν ἡρῆ ἡρῆ
 18. ἡρῆ ἡρῆ τῇ 18 λυζαῖν δὲ ἡρῆ ἡρῆ
 τῆς λυζαῖν ὡς ἡρῆ ὡς ἡρῆ
 ἡρῆς ἡρῆς ἡρῆς τῆς ἡρῆς ἡρῆς
 10. ἡρῆς ἡρῆς ἡρῆς ἡρῆς ἡρῆς
 ἐκοῦλας ἡρῆς ἡρῆς ἐτῆς ὡς
 ἐτῆς ἡρῆς ἡρῆς ἡρῆς ἡρῆς
 19. 19 ἡρῆς ἡρῆς δὲ ἡρῆς ἡρῆς
 πῆς ἡρῆς ἡρῆς ἡρῆς ἡρῆς
 15. ἡρῆς ἡρῆς ἡρῆς ἡρῆς ἡρῆς
 20. 20 ἡρῆς ἡρῆς δὲ ἡρῆς ἡρῆς
 ἡρῆς ἡρῆς ἡρῆς ἡρῆς ἡρῆς
 ἡρῆς ἡρῆς ἡρῆς ἡρῆς ἡρῆς
 20. 21 ἡρῆς ἡρῆς δὲ ἡρῆς ἡρῆς
 ἡρῆς ἡρῆς ἡρῆς ἡρῆς ἡρῆς
 ἡρῆς ἡρῆς ἡρῆς ἡρῆς ἡρῆς
 25. 22 ἡρῆς δὲ ἡρῆς ἡρῆς ἡρῆς
 ἡρῆς ἡρῆς ἡρῆς ἡρῆς ἡρῆς
 23. 23 ἡρῆς δὲ ἡρῆς ἡρῆς ἡρῆς

Ligne 4. ἐταχκατῇ λ., plus correct que le sabidique λυζαῖν c-. Voir plus loin le sens différent de κταῖ, ligne 18.

Ligne 5. ἡρῆς. Lire ἡρῆς.

Ligne 9. ἡρῆς. Le sabidique donne ἡρῆς (à lire, d'ailleurs, ἡρῆς ἐτῆς) — est-il nécessaire ou bien ἡρῆς après ἡρῆς suffit-il pour indiquer l'interrogation « si ? ».

Ligne 10. ὡς ἡρῆς. Peut-être le premier ὡ est-il un ο mal tracé.

Ligne 14. πῆς. Le π rajouté au-dessus de la ligne.

Ligne 19. ἡρῆς. Il y a un tréma sur ῆ peut-être parce que cette lettre commence la ligne. Cf. cependant Exode, VI 2.

Ligne 23. πῆς a été sauté avant ἡρῆς.

Ligne 27. πῆς serait la forme sabidique, lire πῆς.

- 30 21 ²⁴ αςωπ(ς α.ς) ρηι (2) μπ2ο 2μπμα ηουα2
 ηευ αυαι(γ)ελοσ τωμτ αραι τμπχαεic
 25 λψωιηε (ς)εμαγτ4 ²⁵ λ(ςε)φωρα χει ηουωηε λς
 (ς)βεε η(τ)μητατς(ε)βε ηπςωηρε ας2εie

III recto : *Exode*, V 22 — VI 14.

- 22-23 ηειλλοσ λογ ετβε ο ακ(ειηε [i]) φαραγ ²⁵ x)ητλεικωκ
 ταρ φα φαραω αφεχε λx(μπκρηη αφθ)ηκο ηπει
 VI 1 αλοσ λογ ηκ^ηηου2με ηπ(καλ)οσ ¹ηαχε ηαχεic
 ηηωγςης χε xητ^ηηογ κ(η)ηηο ηηετ^ηηαεγς ηφα
 5 ρω αηηακαγς ταρ αβαλ 2η(ο)γβix εςχωρε λογ ητε
 2 κογ αβαλ 2μηηκα2 2ηογβix εςχαλε : ²ηηηογτε
 ας ωεχε ηηηωγςης εγχογ ημας ηεγ χε ηηακ

Ligne 29. $\eta\pi\eta$, le η au-dessus de la ligne.

Ligne 30. ογλ2, à lire ογλ24 (T); il est possible qu'il y ait place pour une lettre après 2. D'autre part ογλ2 est la forme avec suffixe.

Ligne 31. ηευ ne correspond à rien dans le grec.

Ligne 31. αυαιγελοσ. Le premier α est récrit sur un ο; naturellement αυ = λογ.

III Recto, ligne 1. Dans ηειλλοσ, ηει ne porte pas de tréma, c'est donc la forme ηι qui est employée ici (ει est une simple graphie de ι). En effet dans ce dialecte les deux formes du démonstratif ηαι : φαι et ηει- : ηαι- se confondaient puisque ηαι devient phonétiquement ηει. Dès lors la forme non accentuée ηει- devant substantif a dû être remplacée par ηι-.

Ligne 1. ακειηε [i] φαραγ. On ne peut plus vérifier, le passage est maintenant détruit. Le [i] est évidemment une erreur de Bouriant : il a dû chercher à remplacer le pronom de la première personne qui manquait. Mais ce pronom, régime direct de ειηε, aurait la forme ηιηαι. Ce mot avait été certainement sauté par le scribe car les lettres (ειηε φαραγ x) remplissent exactement la lacune. Dans *Sirach*, XXII 25, le τ de εωτηε qui manque dans l'original, a été rétabli de même sans indication.

Ligne 3. Le η oublié a été rajouté au-dessus de la ligne.

Ligne 5. εςχωρε. Le ω est écrit pour ο, c'est une graphie extrêmement fréquente dans ce dialecte et le ο lui-même est redoublé comme l'indique le ε après ρ : tout ρ final après voyelle redoublée prend un ε de soutien. Ainsi xωρε correspond exactement à xoor du sahidique (oo redoublé en syllabe fermée subsiste et ne passe pas à αα).

Ligne 5. τεκογ. On a aussi la forme τεκτ[ογ]. *Exode*, I 22.

- 3 ΠΕ ΠΧΛΕΙΣ ³ ΛΙΟΥΩΝΣ ΑΛΛΑ ^{ΠΠ} ^(m) ΉΕΡΑΛΛ ΜΗΪΣΑΚ ΪΑΚΩΞ
 ΕΙΖΟΟΠ ΝΕΥ ΉΝΟΥΤΕ ΛΟΥ ΠΑΡΕΝ ΜΠΙΟΥΛΗΣ ΑΡΛΥ
 10 4 ⁴ ΛΟΥ ΛΕΙΣΜΙΝΕ ΉΤΑΛΑΙΔΟΝΚΗ ΝΕΜΕΥ ΖΩΣΤΕ ΑΤΕ
 ΝΕΥ ΜΠΚΑΣ ΉΝΧΑΝΑΝΑΙΟΣ ΠΚΑΣ ΕΤΑΥΟΥΩΣ ΖΡΗΪ
 5 ΉΖΗΤ4 ΠΕΪ ΕΤΑΥΡΡΜΉΣΑ(Ϊ)ΛΕ ΖΡΗΪ ΖΙΧΩ4 ⁵ ΑΝΑΚ
 ΛΕΙΣΩΤΜΕ ΑΠΩΚΕΣΑΜ ΉΨΗΡΕ ΜΠΗΛ ΠΕΪ ΕΤΕ
 ΉΡΜΉΚΗΜΕ ΕΙΡΕ ΜΜΑΥ ΉΖΜΖΕΛ ΖΡΗΪ ΉΖΗΤ4 ΛΟΥ
 15 6 ΛΕΪΡΜΕΥΕ ΉΤΕΤΗΔΑΙΔΟΝΚΗ ⁶ ΚΩΚ ΕΕ ΚΧΟΟΣ Ή
 ΉΨΗΡΕ ΜΠΗΛ ΕΚΧΟΥ ^(m) ΜΜΑΣ ΧΕ ΑΝΑΚ ΠΕ ΠΧΛΕΙΣ
 ΪΝΑΪΤΗΝΕ ΑΛΛΑ ΖΜΠΧΙΝΕΛΑΝΣ ΉΉΡΜΉΚΗΜΕ
 ΤΑΝΑΣΜΕΤΗΝΕ ΑΛΛΑ ΖΗΤΜΗΤΖΜΖΕΛ ΤΑΣΩΤΕ
 7 ΜΜΩΤΗΕ ΉΨΟΥΒΛΑΕΙ Ε4ΧΑ(Ε)Ε ΜΠΟΥΝΑΕ ΉΖΕΠ ⁷ ΤΑ
 20 ΧΙΤΗΝΕ ΠΕΪ ΠΟΥΛΛΟΣ ΤΑΖΩΠΕ ΠΗΤΗΕ ΉΨΟΥΤΕ
 ΤΕΤΉΜΜΕ ΧΕ ΑΝΑΚ ΠΕ ΠΧ(Λ)ΕΙΣ ΠΕΤΉΨΟΥΤΕ ΠΕ(Τ)
 ΕΙΝΕ ΜΜΩΤΗΕ ΑΛΛΑ ΖΜΠΧΙΝΕΛΑΝΣ ΉΉΡΜΉΚΗ
 8 ΜΕ ⁸ ΛΧΙΤΗΝΕ ΑΖΟΥΗ ΑΠΚΑ(Ζ) ΠΕΪ ΕΤΑΕΙΣΑΥΤΗΕ Ή
 ΤΑΕΙΧ ΑΛΛΑ ΑΪ ΜΜΑΪ ΉΛΒ(Ρ)ΑΛΛ ΜΗΪΣΑΛΚ ΜΗ
 25 ΪΑΚΩΞ ΤΑΤΕ4 ΠΗΤΗΕ ΉΝΚΛΗΡΟΣ ΑΝΑΚ ΠΧΛ(ΕΙΣ)
 9 ⁹ ΑΜΩΥΣΗΣ ΔΕ ΨΕΧΕ ΉΪΖ(Ε) ΜΗΉΨΗΡΕ ΜΠΗ(Λ)
 ΜΠΟΥΣΩΤΜΕ ΉΣΩ4 ΛΒ(ΛΛ ΉΉ)ΤΜΗΤΖΗΤΖΗΜ Μ(Η)
 10 ΉΖΕΗΥΕ ΕΤΗΛΖΤ ¹⁰ ΠΑΧΕ (Π)ΧΛΕΙΣ ΔΕ ΠΑΖΡΉΜΩΥ(ΣΗΣ)
 11 Ε4ΧΟΥ ΜΜΑΣ ¹¹ ΧΕ ΚΩΚ ΑΖ(Ο)ΥΗ ΚΨΕΧΕ ΜΗΦΑΡΑΩ
 30 ΉΡΡΟ ΉΚΗΜΕ ΧΕΚΑΛΣ Α(4)ΛΚΟΥ ΑΛΛΑ ΉΨΗΡ(Ε)
 12 ΜΠΗΛ ΖΜΠΚΑΣ ¹² ΑΜΩΥ(Σ)ΗΣ ΔΕ ΨΕΧΕ ΜΠΜΤ(Ο)

Ligne 8. ΜΗΪΑΚΩΞ, ΜΗ oublié a été rajouté au-dessus de la ligne, on ne voit pas le trait.

Ligne 9. ΜΠΙΟΥΛΗΣ. Lire ΉΠΙΟΥΛΗΣ4. Le pronom 4 que demande le sens et la forme ΟΥΛΗΣ a été sauté. N'est-ce pas un fait de phonétique; la chute du 4 serait due au 2 qui précède. Cf. dans le mot ΜΑΪΟΥΛΑΪ (sic); Exode, V 20.

Ligne 9. Après ΠΑΡΕΝ le mot χείρας a été passé.

Ligne 16. ΕΚΧΟΥ. N'est-ce pas pour Ε4ΧΟΥ.

Ligne 18. ΠΑΣΜΕΤΗΝΕ. ΠΑΣΜΕ est l'état construit, c'est la forme habituelle avec le pronom suffixe ΤΗΝΕ. Cf. ligne 17, Ή- dans ΪΝΑΪΤΗΝΕ.

Ligne 23. ΛΧΙΤΗΝΕ. Lire ΤΑΧΙΤΗΝΕ. Cf. l. 19, la même forme.

Ligne 24. Après ΑΛΛΑ il manque un pronom = εὐς ὅτε.

Ligne 31. ΑΛΛΑ qui suit le verbe ΚΟΥ n'est pas répété devant ΉΉ. C'est fréquent dans tous les dialectes.

35 ἀλλὰ ἡπλάθεις ἐχού ἡ(ἡ)ς ἡ(ἡ)ς ἡ(ἡ)ς ἡ(ἡ)ς
 36 ἡ(ἡ)ς ἡ(ἡ)ς ἡ(ἡ)ς ἡ(ἡ)ς ἡ(ἡ)ς ἡ(ἡ)ς ἡ(ἡ)ς ἡ(ἡ)ς
 37 ἡ(ἡ)ς ἡ(ἡ)ς ἡ(ἡ)ς ἡ(ἡ)ς ἡ(ἡ)ς ἡ(ἡ)ς ἡ(ἡ)ς ἡ(ἡ)ς
 38 ἡ(ἡ)ς ἡ(ἡ)ς ἡ(ἡ)ς ἡ(ἡ)ς ἡ(ἡ)ς ἡ(ἡ)ς ἡ(ἡ)ς ἡ(ἡ)ς
 39 ἡ(ἡ)ς ἡ(ἡ)ς ἡ(ἡ)ς ἡ(ἡ)ς ἡ(ἡ)ς ἡ(ἡ)ς ἡ(ἡ)ς ἡ(ἡ)ς
 40 ἡ(ἡ)ς ἡ(ἡ)ς ἡ(ἡ)ς ἡ(ἡ)ς ἡ(ἡ)ς ἡ(ἡ)ς ἡ(ἡ)ς ἡ(ἡ)ς

III verso, *Exode*, VI 15 — VII 4.

14-15 τρεῖς ἡ(ἡ)ς ἡ(ἡ)ς ἡ(ἡ)ς ἡ(ἡ)ς ἡ(ἡ)ς ἡ(ἡ)ς ἡ(ἡ)ς ἡ(ἡ)ς
 16 ἡ(ἡ)ς ἡ(ἡ)ς ἡ(ἡ)ς ἡ(ἡ)ς ἡ(ἡ)ς ἡ(ἡ)ς ἡ(ἡ)ς ἡ(ἡ)ς
 17 ἡ(ἡ)ς ἡ(ἡ)ς ἡ(ἡ)ς ἡ(ἡ)ς ἡ(ἡ)ς ἡ(ἡ)ς ἡ(ἡ)ς ἡ(ἡ)ς

Ligne 34. ἡ(ἡ)ς pour ἡ(ἡ)ς, ou bien est-ce ἡ devant l'infinif.

Ligne 35. ἡ(ἡ)ς(ἡ)ς que donne Bouriant est à corriger en ἡ(ἡ)ς ἡ(ἡ)ς. La fin du mot a disparu, la vérification est impossible.

Ligne 36. ἡ(ἡ)ς(ἡ)ς. Il faudrait ἡ(ἡ)ς ἡ(ἡ)ς. Cf. plus haut ligne 10.

Ligne 37. ἀλλὰ qui se trouve après le verbe ἡ(ἡ)ς est répété devant ἡ(ἡ)ς.

Ligne 40. ἡ(ἡ)ς pour ἡ(ἡ)ς.

III Verso, ligne 2. ἀλλὰ. Bouriant donne ἀλλὰ qui est impossible; ce doit être une faute d'impression pour ἀλλὰ, mais le ω est sûr également.

Ligne 3. ἡ(ἡ)ς. On ne voit plus s'il y avait un trait sur ἡ(ἡ)ς et un tréma sur ἡ(ἡ)ς. Bouriant les donne.

Ligne 4. Les noms propres ἡ(ἡ)ς, ἀλλὰ, ἡ(ἡ)ς, ἡ(ἡ)ς diffèrent du grec et du memphitique. Il faudrait voir si ces formes ne sont pas données par une des versions grecques. Il en est de même pour tous les noms propres de ce chapitre qui peuvent différer du grec. Ayons-nous affaire à des fautes du copiste copte ou bien ces formes reposent-elles sur quelque version antérieure au copte?

Ligne 5. ἡ(ἡ)ς. C'est la forme construite suivie d'un autre nom de nombre. La forme normale serait ἡ(ἡ)ς = ἡ(ἡ)ς (sch.) car le ἡ après voyelle redoublée est suivi d'un e final en akhmimique. Cf. ἡ(ἡ)ς (akh.) = ἡ(ἡ)ς (sch.).

Ligne 6. ἡ(ἡ)ς ἡ(ἡ)ς; faut-il pour ἡ(ἡ)ς ἡ(ἡ)ς ἡ(ἡ)ς ἡ(ἡ)ς.

18 ἡνοῦπατρία· 19 ἡὼνρε ΔΕ ἡκαλῶ ἀμβραν ἡἡσααρ
 χεβρῶν ἡνοζεῖνλ λοῦ ἡρανπε ἡπῶν2 ἡκα
 19 λο ὡε μακ ελντε ἡρανπε 19 ἡὼνρε ΔΕ ἡμερаре
 10 ноелвн ἡноμούσε νεῖ не ἡνεῖ ἡἡπατρία ἡλεуе
 20 κατλ ποῦρεεῖτε 20 λχχι ΔΕ ἡεῖ ἀμβραν ἡἰοχαβεα τῶρε
 ере ἡпсан ἡпчвѡт неч ἡсзime астѣпо неч
 ἡларῶн ἡἡмѡуc(н)с ἡἡмхariam τοῦсῶне ἡрам
 пе ΔΕ ἡπῶн2 ἡанбрам ὡε μακ ελντε сε ἡранпе
 15 21-22 21 ἡὼнре ΔΕ ἡсаар κορε ἡἡнафек ἡἡzeχεῖр 22 λοῦ ἡ
 23 ὡнре ἡozeῖнλ ελсλфan ἡἡсегреῖ 23 ларῶн ΔΕ λч
 хеῖ неч ἡελсакет тῶεερε ἡамεῖнаλλε тсῶне
 ἡаассῶн ἡсзime астѣпо неч ἡаааε ἡἡавioуа
 24 ἡἡελεхлар ἡἡῶамар 24 ἡὼнре ΔΕ ἡκορε асеῖр
 20 ἡἡεаkana ἡἡавiалар неῖ не ἡреῖте ἡκορε
 25 ελеллар пῶнре(е) ἡларῶн χι неч ἡоусzime аваа
 зἡἡῶεερε фoут(и)а астѣпо неч ἡфἡеес нееῖ не
 26 ἡархи ἡтпатр(и)а ἡлеуеῖтнс катаноῦреεῖте 26 пееῖ
 пе ларῶн ἡἡмѡ(у)снс нееῖ нееῖ етл пноῦте жоос
 25 лεῖне аваа ἡἡὼнре ἡἡἡа зἡкнme ἡἡпоῦmeῖῶе
 27 нееῖ не неτaуῶεx(е) ἡἡфараῶ прро ἡкнme λуеῖ
 не аваа ἡἡὼнре ἡἡἡа зἡкнme ἡἡпоῦmeῖῶе
 28 неῖ пе ларῶн ἡἡмѡуcнс 28 ἡфῶуе етл пхлеῖс ὡεxε
 29 ἡἡмѡуcнс зрнῖ зἡпкaз ἡкнme 29 λῡῶεxε ἡеῖ пх(λ)
 30 εῖс ἡἡмѡуcнс ечxоу ἡἡас xε анак пе пхлеῖс ὡε

Ligne 10. ноелвн = νοελεῖ. — оμούσε = ομουςα.

Ligne 11. ἡοхаβεа = ἡοχαβεα.

Ligne 14. Qu'est-ce que ce dans ὡε μακ ελντε сε?

Ligne 15. слар = ισσαρ. Cf. plus haut, l. 7 = ἡсаар.

Ligne 15. zecheῖр = ζεχοεῖ.

Ligne 16. μιστηλ а εἰς αὐτῆ.

Ligne 18. ἡаассῶн pour ἡἡаассῶн; ἡаааε pour ἡἡаааε.

Ligne 20. авiалар = авiалар.

Ligne 22. ὡεερε фoутинλ, lire ὡεερε ἡфoутинλ.

Ligne 24. нееῖ нееῖ етл-, à lire нееῖ не неτλ-. Cf. plus bas, ligne 26. Après жоос il manque поу.

Lignes 25 et 27. аваа n'est pas répété devant тн-.

- 30 ΧΕ ΜΗΦΑΡΩ ΠΡΤΟ ΠΚΗΜΕ ΝΕ†ΗΛΧΟΟΥΕ ΝΕΚ 30 ΠΛΧ(Ε)†
 ΠΒΙ ΜΩΥΣΗΣ ΜΠΜΤΟ ΑΒΛΑ ΜΠΧΛΕΙΣ ΧΕ ΕΣΤΕ ΑΝΑΚ
 VII 1 ΟΥΣΛΕΒΣΜΕΙ ΛΟΥ ΠΕΣ ΠΣΕ ΑΦΑΡΩ ΝΑΩΤΜΕ ΑΡΑ† ΠΛ
 ΧΕ ΠΧΛΕΙΣ ΜΜΩΥΣΗΣ ΧΕ ΕΣΤΕ ΑΙΤΕΕΚ ΠΝΟΥΤΕ ΜΦΛ
 33 2 ΡΑΩ ΤΕ ΑΛΡ(Ω)Η ΠΚΣΗΝ ΣΩΠΕ ΝΕΚ ΜΠΡΟΦΗΤΗΣ 2 ΠΤΑΚ
 ΑΚΑΧΟΥ Η(Ε)† ΠΣΩΣ ΗΜ Ε†ΗΑΣΛΗΟΥ ΑΤΟΟΤΚ ΑΛΡΩΗ
 ΔΕ ΠΚΣΗΝ ΝΑΦΕΧΕ ΜΗΦΑΡΩ ΣΩΣΤΕ ΑΚΟΥ ΑΒΛΑ ΠΠ
 3 ΩΗΡΕ ΜΠΠΗΛ ΑΒΛΑ ΣΜΠΚΑΣ ΠΚΗΜΕ 3 ΑΝΑΚ ΔΕ †ΗΛ†
 ΠΣΛΤ ΠΣΗΤ ΜΦΑΡΩ ΤΑΤΑΩΟ ΠΠΛΜΒΕΗ(Ε) ΜΠΗΛ
 40 4 ΝΑΪΣΕ ΣΡΗ† ΣΜΠΚΑΣ ΠΚΗΜΕ 4 ΤΜΣΩ(ΤΜ)Ε ΑΡΩΤΗΕ

Ligne 31. lire ΠΝΕ†ΗΛΧΟΟΥΕ.

Ligne 35. τε-, c'est la forme du conjonctif avec sujet nominal.

MANUSCRIT B.

Sirach, XXII 17 — XXIII 6.

Les feuillets de ce manuscrit ont été fabriqués, comme ceux du précédent, avec des morceaux de papyrus déjà employés au recto et collés l'un contre l'autre par leur face écrite. Il ne nous reste qu'une des deux feuilles ayant servi à composer un feuillet. Le texte lui-même n'est pas complet, il s'interrompt brusquement après un titre annonçant précisément une suite : ΤΕΣΟΥ ΗΤΗΛΙΣΕ et le bas de la page est resté en blanc.

Hauteur 0 m. 335 mill., largeur 0 m. 19 cent.; largeur de la partie écrite 0 m. 155 mill. Pas de pagination. Le texte est écrit sur une seule colonne. Même main que le manuscrit précédent¹⁾; l'orthographe est identique. Il n'y a pas de division stichométrique, c'est-à-dire que la séparation des versets et le parallélisme des phrases ne sont pas indiqués par la disposition matérielle des lignes. Ceci est contraire à l'usage général : dans ce livre comme dans tous les livres analogues (*Psaumes, Proverbes, Sagesse, Ecclésiaste*) la division stichométrique est la règle. On la remarquera dans les deux manuscrits sahidiques de *Sirach*; elle est empruntée d'ailleurs aux manuscrits

¹⁾ Nous avons vu que la feuille elle-même a été découpée dans le même rouleau que celle qui porte *Exodo*, V 22 — VI 14.

grecs. Mais la division entre les versets et entre les phrases d'un même verset se trouve marquée d'une manière fort régulière par deux points (:). Dans l'*Exode* au contraire, qui n'est pas un texte rythmique, la ponctuation, nous l'avons vu, est à peu près absente.

Ce fragment de *Sirach* nous est déjà connu en copte :

1° *En sahidique* : 1° Texte complet dans P. DE LAGARDE, *Aegyptiaca* (1883), p. 144-146, manuscrit de Turin sur parchemin; 2° En partie (XXII 18 — 30 et XXIII 5 — 6) dans Sir HERBERT THOMPSON, *The Coptic (sahidic) Version of certain Books of the old Testament*, p. 151-153, manuscrit du British Museum sur papyrus.

2° *En boheirique*. Trois versets seulement, XXII 17 — 19, dans BOURIAUT, *Recueil de travaux*, VII, p. 85.

Je n'ai pas cherché pour le moment à étudier les différences de rédaction que présentent les versions coptes. J'ai utilisé ces dernières uniquement pour préciser la lecture du texte akhmimique. Je me suis abstenu également de tout rapprochement avec le texte hébreu nouvellement retrouvé et avec les autres versions (grecques, syriaques).

MANUSCRIT B.

Sirach, XXII 17 — XXIII 6.

XXII 17 NT2G N̄OYΛΛCΛE N̄ZC C9[M]HΓ (Z̄HOYK)OT̄ C̄HNAKIM EN Z̄HOYK̄M
TO TEI TE T2G N̄OY2HT̄ C̄HTA(XPAIT̄) AX̄HOYMEOYC̄ N̄WAXH2 :
18 13 NT2G N̄HΛIE N̄OYΦAΓH(OMΛ A)X̄HOYXAI2 ECXH2 : TEI TE T
2G CTQHΛP2HΩ2G EN N̄GI (OYF)N̄H2HT̄ C̄HTAXPABIT̄ AX̄HOY

Ligne 1. Il manque à la fin du verset *ἐν καρπῷ οὐ δειλιάσει* qui est nécessaire au parallélisme. Dans le sahidique même lacune. Cette phrase a été rattachée au verset suivant, avec une modification de sens d'ailleurs.

Ligne 3. En akhmimique le verset 18 est construit exactement comme le précédent, tandis que dans les versions sahidique et boheirique l'ordre des phrases est complètement interverti. La traduction akhmimique apparaît ici comme tout à fait indépendante des deux autres et toutes les trois diffèrent du grec. ΦAΓHOMΛ manque dans le sahidique et dans le boheirique.

Ligne 3. NCAIE; le C oublié a été récrit au-dessus de la ligne.

- 10 ΜΕΟΥΕ ΠΡΗΝΗΝΤ : 16 ΠΤΕ (ΠΤΕ)ΠΚΕΘ ΕΥΧΗΟΥΜΑ ΕΝΧΑΛΕ
 ΕΝΟΥΕΟΥ ΝΑΡΗΝΤΗΥ ΝΗΜ Τ(Ε)Ι ΤΕ ΤΕ ΠΟΥΝΗΤ ΝΕΩΝ ΖΙΧΗ
 20 ΜΕΟΥΕ ΠΣΕΕ ΕΝΕΘΩΣΕ Η(Λ)ΡΗΝΗΝΩ ΝΗΜ : 20 ΠΕΤΗΛΩΕ ΟΥ
 ΕΕΛ ΑΝΑΤΕΟΥΟ ΑΡΗΗ Π(Σ)ΕΗΡΗΕΙ ΠΕΤΗΛΩΕ ΖΟΥΥ Π
 21 ΟΥΝΗΤ ΑΝΑΟΥΩΝΕ ΑΒΑΛ Π(Τ)ΑΙΟΘΗΕΙ : 21 ΠΕΤΗΛΩΚ ΟΥΩΝΕ
 10 ΑΣΕΝΖΑΛΗΤ ΑΝΑΝΑΩΠΟΥ (Α)ΒΑΛ : ΠΕΤΗΛΩΕ ΖΟΥΥ ΠΠΕΣΗΡ
 22 ΑΝΑΕΩΛ ΑΒΑΛ ΠΔΔΔΔ ΠΤΗΝΤΣΗΡ : 22 ΑΚΩΛΩΚΜΕ ΟΥΣΗΕ
 ΑΧΠΠΣΗΡ ΜΗΛΩΤ (Π)ΣΩΥ : ΟΥΠΗΤΕ ΓΑΡ ΠΠΛΥΖ
 23 ΑΡΑΚ : 23 ΑΚΩΛΕΟΥΕΝ ΠΡ(Ω)Κ ΑΠΚΣΗΡ ΜΗΡΣΗΩΣΕ : ΟΥΠ
 24 ΡΗΤΕ ΓΑΡ ΠΣΩΠ ΑΡΑΥ : 24 Σ(ΑΒ)ΑΛ ΑΝΑΕΗΕ ΖΙΧΕΙΣΕ ΠΣΗΤ ΖΕΙ
 15 ΕΩΛΠ ΜΥΣΤΗΡΙΟΝ ΑΒΑΛ [ΖΙ]Π(Π)ΛΗΓΗ ΠΚΡΑΥ : ΣΗΡ ΝΗΜ ΝΑΤΕΚΟ
 25 ΕΤΕ ΝΕΙ : 25 ΤΣΠΟ ΝΕΚ (ΠΚ)ΝΑΣΤΕ ΜΠΣΗΡ ΣΗΤΗΜΗΤ
 26 ΣΗΚΕ ΧΑΚΗΛΟΥΡΑΤ ΞΗ(Π)ΑΛΑΘΟΝ : 26 ΣΠΠΟΥΛΕΩ ΠΤΘΛΙ
 ΨΙΟ ΜΟΥΗ ΑΒΑΛ ΝΕΜΕ(Υ) ΧΑΚΗΛΚΗΡΟΝΟΜΙ ΝΕΜΕΥ ΠΤΥ
 27 ΚΑΗΡΟΝΟΜΙΑ : 27 ΤΣΕ ΕΤΕ[·]ΠΟΥΛΣΩΣ ΝΣΡΟΥ ΜΠΟΥΚΑΗΝΟC

Ligne 5. ΖΙΧΗ, ΖΙ oublié a été réécrit au-dessus de la ligne. Pas de trait visible sur ΧΗ.

Ligne 6. ΝΕΩΝ. On ne voit pas s'il y a un trait sur Η.

Ligne 6. Après ΖΙΧΗ on attendrait ΟΥ que réclame le parallélisme, le sahidique le donne.

Ligne 7. ΣΗΩ, lire ΣΗΩΣΕ; la seconde syllabe ΣΕ a été oubliée et n'a pas été rajoutée. Cet oubli d'une syllabe ou d'une lettre n'est pas rare chez notre scribe; l. 3, ΠΣΑΙΕ; l. 5, ΖΙΧΗ; l. 10, ΝΑΕΠΩ.

Ligne 7. ΠΕΤΗΛΩΕ, lire ΠΕΤΗΛΩΕC. Remarque le régime direct sans Η. Le fait est très fréquent en akhmimique. Cf. l. 9, ΤΩΚ ΟΥΩΝΕ; l. 11, ΤΩΚΜΕ ΟΥΣΗΕ. Le sahidique a partout l'état construit.

Ligne 8. ΡΗΕΙ : le tréma est sûr, le ι est en effet consonne, pas de trait au-dessus de ΡΗ.

Ligne 9. (Τ)ΑΙΟΘΗΕΙ, on attendrait ΟΥ. Comme dans le sahidique le grec n'a ni l'article ni le pronom.

Ligne 10. ΠΕΤΗΛΩΕ, lire ΠΕΤΗΛΩΕC; une syllabe est tombée.

Ligne 11. ΠΔΔΔΔ, ces cinq lettres ont été barrées d'un trait.

Ligne 12. ΑΧΠΠΣΗΡ. Au verset suivant on a le pronom ΠΚΣΗΡ. Remarque le Η de ΑΧΗ devant Π au lieu de Π.

Ligne 13. ΙΑΤΩΤ : il faudrait ΙΑΤΩΤΚ. Le ω pour ο, orthographe très fréquente en akhmimique.

Ligne 16. ΣΗΤΗΜΗΤ. On ne voit pas s'il y a un trait sur ΣΗ.

Ligne 17. ΞΗ(Π)ΑΛΑΘΟΝ, Ξ subsiste devant Π.

Ligne 18. ΠΤΗΚΑΗΡΟΝΟΜΙΑ : il faudrait ΞΗΤΥ- comme dans le sahidique. Cf. l. 17 : ΞΗ(Π)ΑΛΑΘΟΝ.

Ligne 19. ΕΤΕ[·]ΠΟΥΛΣΩΣ, la lacune n'est pas sûre. Le sahidique (Thompson) donne ΕΤΕΡΕ ΟΥΛΣΩΣ.

Ligne 19. ΝΣΡΟΥ ΜΠΟΥ-, on ne voit pas de trait sur Η et sur ΜΗ.

- 20 2ΑΥΤΕΙ ΗΟΥΚΩΣΤ : ΤΕ[Ι ΤΕ] ΤΕ ΗΣΕΝΣΑΥΟΥ 2ΑΥΤΕΙ ΜΠΩΣΤ
 25 2ΗΛΥ ΛΕΑΛ : 25 + ΗΛΩΠΕ ΕΗ [ΛΧ]ΛΣΜΕ ΠΑΣΕΝΗ : ΛΟΥ ΗΛΣΛΠΤ ΑΡΑΥ
 29 ΚΑΗ ΕΠΕΘΑΥ ΠΑΤΕ2ΛΙ ΕΤ[ΗΗΤ4] : 26 ΟΥΔΗ ΝΙΜ ΕΤΣΩΜΕ ΠΑΣΑΡ62
 30 ΑΡΑΥ : 26 ΝΙΜ ΠΕΤΗΑΤΕ ΗΕ[Ι] [ΗΟΥ]ΕΡΗ2 ΑΡΗΡΩΙ : ΛΟΥ ΟΥΜΗΤΡΗ
 ΗΣΗΤ ΑΧΗΗΑΣΠΑΤΟΥ : [ΧΗ]Λ26ΙΕ ΣΗΡΩΙ ΛΟΥ ΤΕ ΠΑΛΕC
 35 XXIII : ΤΕΚΑΙ : 1 ΠΧC ΠΑΙΩΤ ΠΧ[ΛΕΙC] ΠΑΩΗ2 : ΜΗΚΑΛΤ ΗCΩΚ 2Η
 2 ΠΟΥΦΑΧΗC : ΜΗΚΑΛΤ Λ[2ΕΙΕ] ΗΣΗΤΟΥ 2 ΝΙΜ ΠΕΤΗΑΗ2ΕΝCΗ
 3 2Ε ΑΧΗΗΑΜΕΟΥC : ΛΟΥ ΟΥ[CΚΟΥ] ΗCΟΦΙΑ ΑΧΗΗΑ2ΗΤ 2 ΧΕΚΑΛC
 4 ΗΟΥ+CΟ ΑΧΗΗΑΜΗΤΑΤC[ΛΥΗ]Ε ΤΕ ΠΑΗΛΕC Ρ2ΟΥΟ : 4 ΤΑ26ΙΕ 2Η
 5 ΠΜΤΟ ΑΒΑΛ ΠΗΑΧΑΧΕ Ε[ΤΡΕΩ]Ε ΜΗΛΙ : 5 ΠΧΛΕΙC ΠΩΤ ΠΠΟΥΤΕ
 30 ΠΑΩΗ2 : ΜΗΤΕ ΗΕΙ ΗΟΥΧ[ΕΙCΕ] ΗΚΕΛ : ΛΟΥ ΚΤΟ ΑΒΑΛ ΜΗΛΙ 5Η
 6 ΠΟΥΩ2Ε ΗΣΕΝΕΠΕΙΟΥ(ΜΙΛ :) 6 ΜΗΤΕ ΟΥΜΗΤΜΑΙC2ΙΜΕ ΤΕ2ΛΙ
 ΗΣΕΝΟΥΩ2Ε ΗΤ2ΕΙ. Λ(ΟΥ) ΜΗΤΕΤ ΑΤΟΟΤC ΗΟΥ+ΥΧΗ ΠΑΤΩΠΕ

ΤCΚΟΥ ΗΤΗΛΙΕC

Ligne 21. [ΛΧ]ΛΣΜΕ. Λ n'est pas sûr mais Σ est certain. Il faudrait Χ|ΩΣΜΕ un verbe à l'infinitif et non au participe. Les deux textes sahidiques ont l'un (Thompson) 2ΕΠ (état construit), l'autre (Lagarde) 2ΟΧΗΝ-, on attendrait là aussi l'infinitif 2ΩΧΗ.

Ligne 21. ΗΑΣΛΠΤ : ΗΛ est la première personne sing. du verbe négatif futur (sah. ΠΗΛ-).

Ligne 22. ΕΤCΩΜΕ. Lire ΕΤΗCΩΤΗC.

Ligne 22. ΗΑΣΛΡΕ2 : 2ΑΡΕ2 est la forme sahidique qui est anormale dans ce dialecte; voir à la ligne qui suit ΑΡΗ2. Le mot semble rajouté en plus petit comme une correction.

Ligne 24. [ΧΗ]Λ-. La lacune peut contenir trois lettres. Est-ce que le η du verbe négatif ηC- serait ici redoublé après ΧC. Dans *Maccabées*, V 27 il n'est pas redoublé = ΧΗΟΥ-.

Ligne 24. ΤΕ- conjonctif (sah. ΠΤΕ-).

Ligne 25. Il ne doit pas y avoir Η[ΠΑΩΗ2 : cf. plus loin ligne 30, la même formule se répète ΠΠΟΥΤΕ ΠΑΩΗ2 sans préposition.

Ligne 26. ΠΕΤΗΑΗ2ΕΝCΗ. Il n'y a pas lieu de corriger en ΠΕΤΗΑ ΕΠΗC ΗΣΕΝCΗ2Ε : nous devons avoir ici l'état construit η- mais le trait est oublié.

Ligne 28. Après ΠΗΤΑΤC[ΛΥΗ]Ε, il manque καὶ ὁ μὴ παρὰ τὰ ἀναρτήματα εἰσὶν que donne le sahidique (Lagarde) ΧC ΗC ΗΧΟΒΥC ΑΩΑΙ.

Ligne 28. 2ΗΠΜΤΟ : lire ΠΠΜΤΟ.

Ligne 29. ΜΗΛΙ. On ne voit plus de trait sur le premier η.

Ligne 30. ΜΗΤΕ. Le verbe τε avec la négation de l'impératif ΜΗ- (sah. ΜΗΡ+). À la ligne 31 au contraire ΜΗΤΕ représente τεε infinitif causatif avec la même négation ΜΗ- (sah. ΜΗΡΤΕ, Thompson).

Ligne 32. ΠΑΤΩΠΕ, le trait de η a été oublié.

Ligne 33. Ce titre introduisait la suite du texte qui n'a pas été copiée.

MANUSCRIT C.

II. Maccabées, V 27 — VI 21.

Ce manuscrit diffère complètement des deux précédents. C'est une bande de papyrus dont il reste environ 0 m. 48 cent. : elle était certainement plus longue car le texte est interrompu brusquement à droite. Sur cette bande le texte est écrit en colonnes verticales. Nous aurions donc affaire à un *volumen* et ce serait, à ma connaissance, le seul exemple d'un manuscrit copte de l'Écriture en forme de rouleau : tous les autres sont des *codex*. On sait que le type du *codex* fut adopté de très bonne heure par les copistes grecs pour transcrire les livres bibliques et les Coptes n'avaient en sans doute qu'à suivre sur ce point un usage établi⁽¹⁾. Mais en réalité il ne s'agit pas ici d'un manuscrit complet d'un livre biblique. C'est un simple sujet de lecture édifiante extrait du *Livre des Maccabées* et l'on a pris soin d'ajouter au morceau un titre spécial qui n'existe pas dans le grec. La copie elle-même est due à un scribe très peu soigneux; peut-être s'agit-il d'une dictée faite à un élève, dont nous relèverons les fautes. Il est naturel dans ces conditions que l'on ait pu utiliser un rouleau préparé pour un autre usage.

Le papyrus est assez grossier et beaucoup plus épais que celui des deux manuscrits précédents; il n'avait pas encore servi à ce qu'il semble. On voit bien au dos quelques mots grecs et coptes disposés sans ordre⁽²⁾ mais je ne puis dire s'ils sont antérieurs ou postérieurs au texte copte, ni s'ils sont de la même main. Ce sont sans doute des notes d'écolier.

⁽¹⁾ GRENFELL et HUNT, *The Oxyrhynchus Papyri*, II, p. 2 et IV, p. 22 et 36.

⁽²⁾ Au dos du premier fragment :

ⲙⲁⲣⲉ ⲛⲉⲙⲉⲣ

ⲙⲉⲙⲉⲣ

ⲉ ⲉ

Au dos du second :

ⲉⲛⲟⲥⲁⲟ

ⲁⲣⲭⲁⲓⲱⲛ

ⲁⲛⲁⲓⲱⲛⲁⲁⲁⲛⲁⲓⲱⲛ

ⲙⲱⲛⲁⲛⲁⲛⲁⲥⲥⲏ

ⲁⲛⲁⲓⲱⲛⲥ ⲧⲓⲧⲏⲛⲁⲛ (ⲁⲟⲩⲏ)

ⲁⲥⲏⲉⲁⲥⲧⲏ (ⲁⲛⲁⲓⲱⲛⲁⲁ)

Au dos du troisième :

ⲉⲛⲟⲥ

Les mots entre parenthèses sont placés la tête en bas sur l'original.

Au recto entre la deuxième et la troisième colonne :

ⲉⲛⲟⲥⲁⲟⲩⲟ.

Hauteur du rouleau 0 m. 235 mill., longueur (actuelle) 0 m. 48 cent. Le texte est divisé en colonnes verticales de 25 et 26 lignes; largeur de chaque colonne 0 m. 10 cent. La partie conservée comprenait quatre colonnes. Elle se compose de trois fragments qui ne se raccordent pas exactement :

Le premier fragment comprend la première colonne intacte (V 27 — VI 4). Entre ce fragment et le suivant il manque la marge.

Le second fragment comprend la deuxième colonne intacte (VI 4 — 10) et le bord de la troisième (VI 10 — 14), celle-ci est presque entièrement détruite.

Le troisième fragment comprend la quatrième colonne intacte (VI 14 — 21); on voit à gauche sur le bord du fragment des débris de signes qui représentent les dernières lettres de la troisième colonne.

Pour le type de l'écriture on se reportera à la planche II.

Le texte a été écrit avec une extrême négligence et les fautes sont très nombreuses, elles ont été en partie corrigées anciennement⁽¹⁾; leur fréquence autorise des corrections analogues.

Des lettres ont été oubliées puis ajoutées après coup au-dessus de la ligne :

Une lettre, $\bar{\eta}\tau\epsilon$, V 27; $\pi\theta\epsilon\epsilon\iota\epsilon$, VI 4; $\pi\eta\eta\lambda\epsilon$, VI 16; $\pi\theta\sigma\gamma\lambda\bar{\iota}$, VI 19.

Deux lettres, $\bar{\eta}\sigma\gamma\lambda\epsilon\omega$, VI 1; $\epsilon\tau\kappa\epsilon$ $\pi\epsilon\epsilon\iota$, VI 16.

Quelquefois on a oublié de rajouter : $\pi\epsilon\tau(2)\lambda\gamma$, VI 9; $\bar{\eta}(\epsilon\iota)$, VI 16; $\chi\epsilon(\eta\epsilon)\epsilon\iota$, VI 17; le ϵ final est souvent sauté : $\epsilon\lambda$, VI 6 (= $\epsilon\lambda\epsilon$, VI 7); $\sigma\gamma\omega\epsilon$, VI 20 (= $\sigma\gamma\omega\epsilon\epsilon$, VI 9); $\epsilon\tau\kappa$, VI 20 (= $\epsilon\tau\kappa\epsilon$, VI 16); $\chi\lambda\eta\lambda\kappa$, VI 6; $\chi\lambda\sigma\gamma\eta\lambda\eta\lambda\pi\alpha\sigma\sigma\gamma$, VI 9; $\tau\epsilon\epsilon\tau\omega\omega\epsilon$, VI 20 (= $\tau\epsilon\epsilon$ $\epsilon\tau\omega\omega\epsilon$).

Lettres fautives corrigées par une surcharge directe :

$\lambda\gamma\chi\lambda\gamma$, VI 8; $\pi\tau\sigma\lambda\gamma\eta\mu\epsilon\sigma\varsigma$, VI 8; $\kappa\epsilon\iota\kappa\epsilon$, VI 10.

Mots ou syllabes effacés et corrigés au-dessus de la ligne :

$\epsilon\epsilon\eta\kappa\lambda\sigma\sigma\mu\epsilon$, VI 7; $\lambda\tau\sigma\gamma\tau\sigma\gamma\epsilon\iota\alpha$, VI 8; $\omega\epsilon\iota\pi\epsilon$, VI 19; $\epsilon\lambda\tau\lambda\epsilon$, VI 3.

Lettres abusives qui ont été ensuite rayées d'un trait (par exemple ϵ devant η):

$\pi\epsilon\mu\epsilon\bar{\eta}$, VI 6; $\epsilon\bar{\eta}$, VI 18; $\epsilon\tau\epsilon\bar{\eta}$, VI 17; $\lambda\chi\epsilon\eta$ 6 21; $\eta\lambda\gamma\sigma\gamma\omega\epsilon$,

⁽¹⁾ Les lettres qui ont été rajoutées au-dessus de la ligne semblent de la même main que le texte;

les lettres écrites en surcharge sont sans doute d'une seconde main, l'encre paraît plus noire.

VI 9; ΕΛΟΥ, VI 19; ΧΛΟΥΝΑΠΛΕΟΥ, VI 9. Quelquefois on a oublié de supprimer, ΖΟΝΟΥΛΑΝΓΚΗ, VI 7.

Trois fois le α ⁽¹⁾ a été transposé et l'on n'a pas corrigé :

ΟΥΛΖΣΑΝΖΕ, VI 8 pour ΟΥΛΖΣΑΖΗΕ; ΣΙΖΗΕ, VI 10 pour ΣΙΖΗΕ; ΕΖΗ-, VI 16 pour ΖΕΗ-,

En ce qui concerne l'orthographe, on remarquera la tendance très nette à unir le ΟΥ avec la voyelle qui le précède. Ce n'est pas d'ailleurs un phénomène particulier à ce texte ni au dialecte akhmimique :

ΝΗΝΣΕΟΥΖΗ, VI 1 = ΝΗΝΣΕΟΥΖΗ; ΑΤΕΥΕ, VI 6 = ΑΤΕ ΟΥΕ; ΕΥΗ-, VI 7 = ΕΟΥΗ- (tous les dialectes); ΛΥΩΜ, VI 18 = ΛΟΥΩΜ; ΛΥΡΗΜΕΥΕ, VI 17 = ΛΟΥΡΗΜΕΥΕ. Deux ΟΥ de suite sont écrits une seule fois : ΕΥΩΜ, V 27 = ΕΥΟΥΩΜ; ΠΟΥΛΖΣΑΝΖΕ, VI 8 = ΠΟΥΟΥΛΖΣΑΖΗΕ.

Le ο et le ω peuvent se confondre, ainsi on a ω pour ο dans : ΖΩ, VI 18; ΗΩ, VI 9; ΑΗΩ, VI 4; ΖΟΥΩ IV 19.

Le tréma sur ι et le trait remplaçant le ϵ sont employés de la même façon que dans les deux manuscrits précédents⁽²⁾.

Le η - peut rester tel quel devant π, μ, φ, bien qu'il s'assimile généralement : ΠΗΠΟΥΧΙ, VI 19; ΠΗΠΖΩ, VI 18; ΖΗΜΑΚΚΑΒΛΙΟΣ V 27; ΖΗΠΣΜΑΤ, VI 18; ΑΧΗΠΘΥΣΙΑΣΤΗΡΙΟΝ, VI 5.

Enfin, au point de vue de la langue ce texte présente une particularité extrêmement curieuse : c'est la présence de la forme ΕΙΑΤ comme pluriel de ΕΙΩΤ «père». Il y a deux exemples (VI 1 et 6), ce n'est donc pas une faute. Or ce mot est étranger au dialecte akhmimique dans lequel nous avons toujours le pluriel ΕΙΑΤΕ (*Épître de Clément, Papyrus du Caire, Petits prophètes et Exode*, IV 5). Cette forme est la seule régulière, tous les pluriels de ce type

⁽¹⁾ Le α ne devait plus se faire sentir dans la prononciation, de sorte que l'épel du mot n'indiquait pas la place de cette lettre, dans un texte dicté par exemple.

⁽²⁾ Dans ΕΙΠΕΙΕ (VI 4) le tréma est de trop.

Cf. dans ΜΕΕΙΕ il n'y a pas de tréma car le ϵ consonne est représentée par $\epsilon\omega$, mais dans ΕΙΠΕΙΕ le second ϵ a été rajouté au-dessus de la ligne et on a oublié d'effacer le tréma qui n'avait plus de raison d'être.

ayant une finale en *ε* et non en *ι* (cf. *2ΛΛΕΤΕ*, *Apocalypse d'Élie*). Mais ce pluriel en *ι* final est régulier dans les *Acta Pauli*⁽¹⁾ (*ΕΙΛ+*, 39, 19; 65, 8) et dans le fragment de la *Genèse* de Berlin⁽²⁾ (cf. *2ΛΛΕ+*, recto, l. 15). Nous avons affaire à une forme empruntée par notre scribe à l'un de ces deux dialectes ou à un dialecte analogue que nous ne connaissons pas. C'est un nouvel exemple de l'influence réciproque des dialectes les uns sur les autres. Ce qui montre bien qu'il s'agit d'une contamination isolée et non d'un fait de phonétique c'est que toutes les autres caractéristiques de notre texte sont strictement akhmimiques. Par exemple, les participes des verbes à troisième radicale faible : *ΕCCΛΣΕ*, *ΕΧΧΛΣΕ* ont la finale normale de l'akhmimique. Au contraire, dans le dialecte des *Acta Pauli* les participes de ce type ont une finale en *ι* (*ΕΛΩΙ*, *ΧΛΙ*) identique à celle de *ΕΙΛ+*.

Le texte du second livre des *Maccabées* ne nous est pas connu par ailleurs en copte. J'ai laissé de côté la question des rapports avec les versions grecques; les divergences qui apparaissent de suite seraient curieuses à examiner.

MANUSCRIT C.

Col. 1 : II Maccabées, V 27—VI 4.

ἡΜΑΡΤΥΣ ἡΘΙΛΛΕΙ ΕΤΞΗ
 ΜΑΚΚΑΒΑΙΟΣ ΕΤΑΥΞΩΠΕ 21
 V 27 ΑΗΔΡΟΝΙΚΟΣ ΠΡΡΟ ΪΟΥΔΑΣ
 5 Λ[Ε] ΕΤΕ ΜΑΚ[Κ]ΑΒΑΙΟΣ ΠΕ Η[Η]
 ΞΗΚΕΚΕΥΕ ΗΕΗΕ4 ΕΥΜ[Λ]2
 ΜΗΤ ΛΥCΕ2ΤΟΥ ΑΗΟΥΪ(ΕΥ)[Ε]

Col. 1, ligne 1. *ΘΙΛΛΕΙ*, le *ι* doit être une erreur pour *υ*. Les deux branches du *υ* ont pu être prises pour les deux points; cf. *ΛΕΙΘΕΙ*, *Exode*, II, 1. Plus loin *ΟΥΔΑΣ*, VI, 1 et *ΟΥΙΛΛΕΙ*, VI, 6.

Lignes 4-6. *Η[Η]ΞΗΚΕΚΕΥΕ ΗΕΗΕ4 ΕΥΜ[Λ]2 ΜΗΤ*, cette phrase éclaircit le grec *δέκατος του γυνθαις*; la version syriaque a traduit comme le copte.

Ligne 6. *ΛΥCΕ2ΤΟΥ*. Bouriant donne *ΛΥCΕ2ΤΟΥ* mais il a pris pour un *ο* le crochet très accentué qui est placé à droite de la barre horizontale du *τ*; en réalité la lecture n'est pas douteuse, la seule forme correcte est d'ailleurs *CΕ2ΤΟΥ*.

Ligne 6. *ΑΗΟΥΪ(ΕΥ)[Ε]* : on ne voit pas s'il y a un trait sur *η*. Pour *ΤΟΥΪ(ΕΥ)[Ε]* pluriel de *ΤΑΥ* voir Lacau, *Rec. de trav.*, XXIV, p. 207, note 1.

(1) C. Schmidt, *Acta Pauli*, 1904 (voir l'index). — (2) *Koptische Urkunden*, p. 131.

4 [z]prouan nim ^eproue ga[r] achmouz
 n̄m̄h̄t̄x̄āz̄ z̄ix̄x̄p̄e eγp̄m̄h̄t̄
 25 λx̄ eγm̄h̄ziame eτtik̄ alla
 [z]h̄h̄stoā etouarē loū eγxī azouh̄

Col. 2 : II Maccabées, VI 4-10.

Col. 3 : II Maccabées, VI 10-14.

ΕΠΟΣΛΟΓΟ

VI 4-5	λm̄w̄ h̄het[ε]m̄aw̄e ³ eγtamo	n̄m̄
	azp̄h̄e λx̄(h̄)p̄ousiaστηριον	ayp̄
	h̄h̄ex̄az̄m̄(ε) h̄etā p̄nomos	etē λ
6	etaȳ alla ⁶ hem̄eh̄r̄h̄te	el̄e
5	ap̄sal̄lat̄on̄ oūdē lērh̄z̄te	azp̄h̄
	ah̄ex̄ h̄h̄e(i)λ† oūdē at̄eγe	et̄z̄
	p̄omologeī x̄an̄ak̄ oūīal̄lei	el̄e h̄
7	h̄aȳeinē m̄maȳ z̄onoūan̄at̄	ph̄ilip̄
	kih̄ eccāzē kātā p̄ex̄at̄ m̄	alla
10	ph̄ooȳē m̄ph̄oȳmeicē m̄p̄ro	kon̄

Ligne 22. p̄h̄eēe, le second e oublié a été récrit au-dessus de la ligne; le tréma est sûr, il avait été écrit avant que l'on ne rajoutât le second e qui le rend inutile.

Ligne 23. La phrase *ἐπὶ τῶν ἐθνῶν ἐσθυροῦντων μετ' ἐταίρων* a été passée (sans doute volontairement à cause de l'idée exprimée), les verbes qui suivent se rapportent au mot *ἐθνῶν* qui manque dans le texte.

Lignes 23-24. eγp̄m̄h̄t̄ax̄ = *ἐπιμαρτυροῦν*; je ne connais pas ce mot. Il faut sans doute supprimer eγ devant m̄h̄ziame.

Ligne 24. eτtik̄ qu'est-ce que ce mot?

Col. 2, ligne 1. het[ε]m̄aw̄e. L'existence de la lacune [ε] est douteuse; peut-être n'y a-t-il rien qui manque, mais un e est possible: en sahidique, on a les deux formes *et̄h̄eaw̄e* et *et̄eneaw̄e*.

Ligne 1. tamo, il faut corriger en tallo.

Ligne 3. hex̄az̄me pour het̄x̄az̄me, est-ce une faute d'orthographe ou un fait de phonétique?

Ligne 4. hem̄eh̄ lire h̄et̄h̄, entre m̄ et h̄ il y a trace d'une lettre (un e?) qui a été rayée.

Ligne 6. el̄ pour el̄e, voir plus loin I. 12 la forme correcte.

Ligne 6. oūīal̄lei, pour oūoȳīal̄lei.

Ligne 6. at̄eγe = at̄e oūe.

Ligne 8. z̄onoūan̄at̄kih̄. Le o est à supprimer, lire z̄h̄.

Ligne 9. eccāzē. Les traces du e final sont sûres.

	ΑΡΘΥCΙΑ Α(Ο)Υ ΠΤΑΡΒΗΒΙ ΠΒΙ	ΕΠΤ
	ΠΞΛΕ ΜΠ(Α)ΙΟΗΥCOC ΑΥ†ΞΤΑΡ	ΕΙΑΕ
	ΑΡΑΥ ΑΥΜΛΞΕ ΞΙΤΨΕΞΙ ΕΥΗ	ΗΕΤ
	ΞΕΗ	ΠΩ
8	ΠΚΛΘΟΜΕ ΞΙΧΩΟΥ ⁹ ΛΗΧΑΥ Π	ΧΕΗ
15	ΒΙ ΠΤΟΛΥΜΕOC ΠΟΥΛΞCΑΗΞΕ	ΜΟΚ
	[ΗΗ](Π)ΟΛΙC ΠΗΟΥΑΙΑΗΗ ΕΤΞΙ	ΠΠΗ
	†[ΟΥ]ΩΟΥ ΑΡΠΙCΗΑΤ ΠΟΥΩ†	ΧΛΛΑ
9	Π(ΟΥ)ΛΛΕΙ ΑΤΩΡ ^{ΟΥ} ΘΥCΙΑ ⁹ ΗΕΤΗΛΥ
	ΟΥΩΞΕ ΔΕ ΕΗ (Α)ΠΟΥΗΕ ΑΗCΩΗΤ	ΗΗ
20	ΠΠΞΕΛΑΗΗ ΧΛΟΥΗΑΠΑΡCΟΥ	ΗΧ
	ΚΕ(Π)ΕΤΑΥ Δ(Ε Α)Η ΑΨΩΠΕ ΒΗ	ΗΛΕ
10	ΗΛ[Ξ]† ΑΗΩ ΑΡΛΗ ¹⁰ CΙΞΜΕ ΓΑΡ CΗ	Π†
	ΤΕ Α[Υ]ΠΤΟΥ ΑCΚΚΕ ΗΟΥΩΗΡΕ	Π
	ΗΕ[Ε]! ΔΕ ΑΥΕΞ† ΗΟΥΩΗΡΕ	Θ(Ο)
25	ΞΗΗ ΑΗΟΥΚΕΙΒΕ ΑΡΠΕΡΙΑΓΕ	Ω

Ligne 14. ΞΕΗ, récrit au-dessus de Η fautif.

Ligne 14. ΞΙ, n'est pas absolument sûr.

Ligne 14. ΑΗΧΑΥ. Le η est récrit en surcharge sur un ε fautif.

Ligne 15. ΠΤΟΛΥΜΕOC. Le γ est récrit en surcharge sur un ε fautif.

Ligne 15. ΟΥΛΞCΑΗΞΕ pour ΟΥΟΥΛΞCΑΗΞΕ.

Ligne 18. ΑΤΟΥΘΟΥCΙΑ. ΟΥ est récrit au-dessus d'une lettre indistincte ω?

Ligne 18. Π(ΟΥ)ΛΛΕΙ = ΠΠΟΥΛΛΕΙ.

Ligne 19. ΗΛΟΥΟΥΩΞΕ. Les deux lettres ΟΥ sont barrées d'un trait.

Ligne 19. ΗCΩΗΤ. On ne voit pas de trait sur η.

Ligne 20. ΧΛΟΥΗΑΠΑΡCΟΥ. Le premier ο semble barré, il faut le supprimer en effet. ΠΑΡCΟΥ de *ΠΩΡC «égorgé»; cf. *Épître de Clément*, 21, 31 (le mot manque à l'index).

Ligne 21. ΠΕΤΑΥ pour ΠΕΤΞΑΥ.

Ligne 21. CΙΞΜΕ, lire CΗΜΕ.

Lignes 21-22. «Un autre malheur encore se produisit qui était pénible à voir. En effet (ΓΑΡ), etc.» Le grec porte : παρὴν οὐκ ὄρεν τῆς ἐπεσσομένης ταλαιπωρίας.

Ligne 23. Α[Υ]ΠΤΟΥ, traduit littéralement la racine du verbe ἀντρέχθησθαι qui en réalité veut dire «furent dénoncées».

Lignes 23-24. ΗΟΥΩΗΡΕ. On attendrait ΠΗΟΥΩΗΡΕ, mais dans ce dialecte le régime est souvent joint au verbe directement sans la préposition η.

Ligne 25. ΚCΙΚC. Le premier c est récrit sur ιε ou ιφ.

Col. 3. Il n'y a rien à en tirer.

Col. 4 : II Maccabées, VI 14 — 21.

1-15 ἡρκολλαςε ἡμλϣ¹⁵ μνησος ρου
 ηε τηει λερηι λπχωκ ἡη
 ηλβε μῆησως ρχικβα ηε
 16 ητηε¹⁶ ετρεει ρου ἡηει
 5 ἡηηε ληηε λβαλ ριχωη
 λλα ερϣισου ἡηαλός εη
 εζνωλϣισ εχκου ἡλν εη
 17 ἡσωϣ :¹⁷ πλνη ηανχεει λϣρ
 πμεγε : μαρῆσχεε λε λ
 10 ηεταυσωνε ετηεηεηε
 18 ηη ἡσχεε¹⁸ ελεαζαρ ουε
 εεηηηηε ἡγραμματαεϣ
 ουρσμε ελχαϊεϣτε εητη
 15 λεις ερχλσε εηεσω εηη
 σματ ἡηεω λϣρληαγκασε
 19 ἡλν λϣωη· ερ ἡρρ¹⁹ ἡταρ λε
 λωτω ηερ ἡημοϣ εηοϣε
 λϣϣ ἡεοϣω λπωηε· εη

Col. 4, ligne 1. ἡμλϣ, forme de ἡμλϣ qui se rencontre aussi en sahidique.

Ligne 4. ηεει. ηε oublié a été réécrit au-dessus de la ligne.

Ligne 5. Lire ηει ηηηε. La syllabe ει a été oubliée et n'a pas été réécrite.

Ligne 5. ηηηε. Le η oublié a été écrit au-dessus de la ligne.

Ligne 6. ερϣισου, lire ερϣισου.

Ligne 7. εηη, lire εηη.

Ligne 7. ἡλν pour ἡμλν; cf. l. 16.

Ligne 8. χεει, lire χεηεει. La syllabe ηε sautée n'a pas été rajoutée.

Ligne 8. λϣρῆμεγε = λουρῆμεγε.

Lignes 6-9. En face de ces lignes, à gauche, on aperçoit les traces des lettres qui terminaient les lignes correspondantes de la troisième colonne disparue.

Ligne 10. ετηεηεηε. Le ε inutile est barré d'un trait.

Ligne 16. ἡλν pour ἡμλν.

Ligne 16. λϣωη pour λουωη. Pas de ε devant le régime du verbe ερ; cf. col. 2, l. 23. Supprimer le point après λϣωη.

Ligne 17. λωτω? Je ne sais pas comment corriger ce verbe.

Ligne 18. ελερ. Le ο semble barré d'un trait; en tout cas il est à supprimer.

20 ΟΥΩΡ⁶¹ΠΕ ΛΘ†Π⁴ΘΥΛ) ΛΣΟΥΗ
 21 ΛΤΒΑΣΑΗΟΣ ΞΗΟΥΟΥΡΑΤ²⁰ ΕΘ
 †ΓΩΚ· ΚΑΤΑΤΣΕΤΩΩΕ
 ΗΕΤΟΥΩΞ ΑΡΣΥΠΟΜΕΙΝΕ
 ΕΤΚ ΠΜΕΒΙΕ ΛΣΟΥ ΑΠΩΗΞ
 22 21 ΗΕΤΤΗΩ ΔΕ ΑΧΕ⁵ΗΘΥΣΙΑ
 23 ΠΗΛΗΟΜΟΗ ΕΤΚΕ ΤΗΗΤΣ[Β]

Ligne 19. ωειπε. Le ει est récrit à moitié sur un ρ fautif.

Ligne 19. ηθογλι. Le η est écrit au-dessus de la ligne.

Ligne 21. τσετωωε, lire τσε ετωωε.

Ligne 22. ουωε, lire ουωεε.

Ligne 22. ετκ, lire ετκε.

Ligne 21-23. Plusieurs mots sont sautés : ἀμύνασθαι, ὧν οἱ θείους γεύσασθαι.

Ligne 23. λσού λ- pour λσούε λ-.

Ligne 24. αχεη. Le ε est barré d'un trait.

Ligne 25. ηηηη[κηρ]. Il y a peut-être place pour le κ après le η.

MANUSCRIT D.

Luc, I 24 — 68 (salidique).

Un feuillet d'un codex en papyrus.

Hauteur 0 m. 025 mill., largeur (actuelle) 0 m. 13 cent.; le bord de la feuille manque du haut en bas, cinq ou six lettres de chaque ligne ont disparu. Écrit sur une seule colonne de 35 et 37 lignes.

Ce manuscrit me paraît fort ancien : l'écriture rappelle celle de l'*Apocalypse d'Élie* en salidique⁽¹⁾. On a partout η et ω, le ζ ne dépasse pas la ligne.

Pour l'orthographe on remarquera que la ponctuation, le tréma sur ι, le trait remplaçant e sont employés d'une manière très irrégulière.

Il y a de nombreuses fautes. Je relèverai seulement les plus curieuses :

Le déplacement du ζ est tout à fait analogue à ce que nous avons rencontré dans le manuscrit akhmimique des *Maccabées* : ηζΟΥΤΕΛΗΛ pour ηΟΥΤΕΛΗΛ, v. 44; ημεζιού pour ημεζού, v. 39; ζιςηητε pour ιςιςηητε.

⁽¹⁾ Voir STRICKLAND, *Die Apokalypse des Elias*, pl. II.

ΕΙCΖΗΤΕ, v. 48. Le ζ a été récrit au-dessus de la ligne, mais on a oublié d'effacer le premier.

Deux fois le ζ a été sauté et on a oublié de le récrire dans ΜΖΑΛ pour ΖΜΖΑΛ, v. 38 et v. 48.

Lettres superflues souvent barrées d'un trait comme dans le manuscrit des *Maccabées* :

ΜΟΥΤΗ^(au)ΖΟΛΛΩ pour ΜΟΥΤΖΑΛΩ, v. 36, Ο et Η ont été barrées, mais Ο dans ΖΟ a subsisté. ΜΟΥΤΗ^(au)ΝΟC pour ΜΟΥΤΝΟC, v. 49.

Enfin, emploi fréquent de χ pour x ou inversement à côté d'ailleurs de la forme normale :

ΕΧΜ pour ΕΧΜ, v. 33; ΕΧ[ω] pour ΕΧ[ω], v. 35; ΧΕ pour ΧΕ, v. 36; ΧΙΝ pour ΧΙΝ, v. 50; ΨΥΧΗ pour ΨΥΧΗ (le Ψ est écrit Ψ), v. 46.

Ce manuscrit a été découvert à Akhmim avec les trois précédents et publié en même temps qu'eux par Bouriant. Bien qu'il soit écrit en dialecte sahidique, il m'a paru utile de ne pas le séparer des autres. J'ai retrouvé à la Bibliothèque nationale dans une enveloppe contenant des débris de papyrus de la même trouvaille, quelques fragments qui permettent de raccorder exactement les deux moitiés de la feuille encore séparées par une lacune au moment où Bouriant a pris sa copie.

Ce qui rend ce texte particulièrement curieux c'est qu'il contient plusieurs formes akhmimiques. On doit le rapprocher à ce point de vue du texte sahidique de l'*Apocalypse d'Élie* qui renferme également des mots akhmimiques mais dans une proportion plus forte. C'est une nouvelle preuve que ces fragments sahidiques trouvés à Akhmim ont été écrits par des scribes qui n'avaient pas encore abandonné leur dialecte propre; il ne s'agit en aucune manière d'un dialecte particulier, mais d'un mélange de formes dû à la distraction des scribes⁽¹⁾. Par exemple :

κ est employé pour σ ou inversement (*Elias Apocalypse*, p. 25, n° 1 et 2) : ΝΟΚ pour ΝΟC v. 32 à côté de ΝΟC, v. 49; ΚΙΝ pour ΚΙΝ, v. 41 et v. 45.

⁽¹⁾ Cf. STEINDORFF, *Die Apocalypse des Elias*, p. 24 et seq.

ο et ω sont confondus comme en akhmimique (*Elias Apocalypse*, p. 28, n^{os} 6 et 7) : χοκ pour χωκ, v. 57; ζολλω pour ζλλω, v. 36; ητω pour ητο, v. 42.

Mots proprement akhmimiques : ωεχε pour φαχε, v. 37; αχῃ- pour εχῃ, v. 48; ανак pour ανок, v. 43; ουαν pour ουον, v. 65; [ω]αμτ pour ωομτ, v. 56; εκατ pour εκοτ, v. 56; κλαετ pour κκοετ, v. 53.

Quant au texte lui-même, il nous est déjà connu par BALESTRI, *Sacrorum biblicorum fragmenta copto-sahidica* (1904), p. 138-142. Je n'ai pas relevé les variantes mais j'ai comblé les lacunes d'après cette édition en tenant compte naturellement de l'espace disponible.

MANUSCRIT D.

Recto : *Luc*, 1 29—45 (Sahidique).

1 29-30 [ΠΕΙΛΑΠ]ΛΕΜΟC ³⁰ ΠΕΧΕ ΠΑΓΓΕΛΟ(C ΝΕC Χ)[Ε ΜΠΓ]
[ΡΟΤΕ] ΜΑΡΙΑ ΑΡΕΙΝΕ ΓΑΡ ΗΟΥΖΜΟ[Τ ΗΝΛΖ]
31 [ΡῖΠΠΗΟΥ]ΤΕ ³¹ ΕΙCΖΗΝΤΕ ΤΕΝΛΩΩ ΗΤΕ[ΧΠΟ Η]
32 [ΟΥΦΗΡΕ] ΗΤΕΜΟΥΤΕ ΕΠΕCΡΑΗ ΧΕ ΙC ³² Π[ΑΙ 4]
5 [ΗΛΩΩΠΕ] ΗΟΥΝΟΚ ΑΥΩ CΕΝΑΜΟΥΤΕ ΕΡΟ[4 ΧΕ]
[ΠΦΗΡΕ] ΗΤΕΤΧΟCΕ ΠΧΟΕΙC ΠΠΟΥΤΕ ΠΛ
[† ΠΛΗ Μ]ΠΕΘΡΟΠΟC ΗΛΛΥΕΙΔ ΠΕCΕΙΩΤ>
33 [³³ΛΥΩ 4Π]ΑΡΡΡΟ ΕΧῃΠΠΕΙ ΗΙΛΚΩC ΦΑΠΕ
[ΠΕΖ ΛΥ]Ω ΜΗΖΛΗ ΠΛΩΠΠΕ ΗΤΕCΜΗΤΡΡΟ
10 34 [³⁴ΠΕΧΕ Μ]ΑΡΙΑ ΔΕ ΜΠΛΓΤΕ[Λ]ΟC ΧΕ ΠΑΦ ΗΖΕ
35 ΠΛΙ ΠΛ[ΩΠΠΕ ΕΜΠCΟΥΠ]ΖΟ]ΟΥΤ : ³⁵ ΑΠΛΓΤΕ
[ΛΟC ΔΕ] ΟΥΦΩC ΠΕΧΛΗ ΠΛ[C Χ]Ε ΟΥΠΠΛ ΕCΛ
[ΛΒ ΠΕ]ΤΗΠΟΥ ΕΖΡΑΕΙ ΕC[Ω ΛΥ]Ω ΤCΟΠ ΗΤΕ
[ΠΕΤΧΟ]CΕ ΤΕΤΗΛΡΖΛΠC[C Ε]ΡΟ ΕΤΒΕ ΠΛΙ ΠΕ

Ligne 1. Βουριαν donne nec, forme akhmimique; on ne peut plus vérifier.

Ligne 5. ηοκ, lire ηοc.

Ligne 6. ητετχοce, lire ηπετχοce.

Ligne 8. εχῃ, lire εχῃ.

Ligne 12. couῃ[zo]ouτ. Il n'y a pas de place pour un second η, c'est la forme construite.

Ligne 12. ε4λ[λε], lire ε4ου4λ[λε].

Ligne 13. εx[ω], lire εxω.

- 15 [ΤΕΝΑ]ΧΠΟЧ ΕΘΟΥΛΛΕ СЕНΑ[ΜΟ]ΥΤΕ ΕΡΟЧ ΧΕ Π>
 36 [ΦΗΡΕ] ΗΠΠΟΥΤΕ ³⁶ΛΥΩ ΕΙΣ[ΕΛ]ΙCΑΒΕΤ ΤΕCΥΓ
 [ΓΕΗΝC] ΗΤΟC ΖΩΩC ΟΗ Λ[CΩ]ΩC ΗΟΥΦΗΡΕ
 [ΖΗΤΕC]ΜΟΥΤΗΖΟΛΛΩ ΖΑ[ΥΩ] ΠΕCΜΕZCΟΟΥ Η
 [ΕΒΟΤ Η]Ε ΠΑΙ ΤΛΕΙ ΕΦΛΥΜ[ΟΥ]ΤΕ ΕΡΟC ΧΕ ΤΛΕΡΗ
 20 37 ³⁷ΧΕ ΗΝΕ Λ[ΛΟΥ] ΗΦΕΧΕ ΡΑ[Τ]Ε(ΟΗ) ΗΝΑΖΡΗΠΠΟΥΤΕ
 38 [ΠΕΧΛC Δ]Ε ΗΒΙ ΜΑΡΙΑ ΧΕ ΕΙC ΖΗ¹¹ΤΕ ΑΤΗΖΑΛ ΗΠ
 [ΧΟΕΙC] ΜΑΡΕCΩΩΠΕ ΗΑΙ ΚΑΤΑ ΠΕΚΩΛΧΕ ΛΥΩ
 39 [ΑΠΛΓΓ]ΕΛΟC ΕΩΚ ΕΒΟΛ ΖΗΤΟΟΤC ³⁹ΑCΤΩΟΟΥΗC ΔΕ Η
 [ΕΙ ΜΑ]ΡΙΑ ΗΝΕΖΙΟΟΥ ΑCΕΩΚ ΕΤΟΡΗΗ ²ΗΟΥCΕ
 25 40 [ΠΗ Τ]ΠΟΧΙC Η-ΟΥΔΑΙΑ ⁴⁰ΑCΕΩΚ ΕΖΟΥΗ ΕΠΗΕΙ
 41 [ΗΖΑΧΛ]ΡΙΑC ΑCΑCΠΑΖΕ ΗΕΛΙCΑΒΕΤ ⁴¹ΛΥΩ ΑCΩΩ
 [ΠΕ ΗΤ]ΕΡΕ ΕΛΙCΑΒΕΤ CΩΤΗ ΕΠΑCΠΑCΜΟC>
 [ΜΗ]ΑΡΙΑ ΑΠΦΗΡΕ ΦΗΜ CΙΜ ΗΖΡΑΙ ΗΖΗΤC
 [ΛΥΩ Α]ΕΛΙCΑΒΕΤ ΜΟΥZ ΕΒΟΛ ΗΠΕΠΠΑ ΕΤΟΥ
 30 42 [ΑΛΕ ⁴²Α]CΗΙΖΡΑC ΕΒΟΛ ΖΗΟΥΗΟC ΗCΜΗ ΠΕΧΛC ΧΕ
 [ΤΕC]ΜΑΜΑΤ ΗΤΩ ΖΗΝΕΖΙΟΜΕ ΛΩ ΗCΜΑΝΑΤ
 43 [ΗΒΙ Π]ΚΑΡΠΟC ΗΖΗΤΕ ⁴³ΧΕ ΑΗΓ ΜΙ ΑΝΑΚ ΧΕ ΕΤΜΑΥ
 44 [ΜΠΛ]ΧΟΕΙC ΕΙ ΕΡΑΤ ⁴⁴ΕΙC ΖΗΗΤΕ ΓΑΡ ΗΤΕΡΕ ΤCΜΗ
 [ΜΠΕ]ΑCΠΑCΜΟC ΤΑΖΕ ΝΑΜΑΛΧΕ ΑΠΦΗΡΕ>
 35 45 [ΦΗΜ CΙΜ Η]ΖΟΥΤΕΛΗΛ ΗΖΗ[Τ ⁴⁵ΛΥ]Ω ΝΑΙΛΑΤC ΗΤΕ

Ligne 16. ΤΕCΥΓ[ΓΕΗΝC] pour ΤΟΥCΥΓ[ΓΕΗΝC]. C'est la forme akhmimique.

Ligne 17. Λ[CΩ]ΩC. Le c semble avoir été barré.

Ligne 18. ΜΟΥΤΗΖΟΛΛΩ, lire ΜΟΥΤΕΛΛΩ. ο et η ont été barrés, le second ο a été oublié et ω est écrit pour ο.

Ligne 18. ΖΑ[ΥΩ], supprimer z.

Ligne 19. ΧΕ, lire ΧC.

Ligne 20. ΦΕΧΕ. Les traces du premier e sont presque certaines, c'est la forme akhmimique.

Ligne 21. ΗΖΑΛ, lire ΑΗΓ ΤΕΗΖΑΛ.

Ligne 24. ΗΝΕΖΙΟΟΥ, lire ΖΗΝΕΖΙΟΟΥ.

Ligne 21. CΙΜ pour ΚΙΜ.

Ligne 31. ΗΤΩ pour ΗΤΟ. — ΛΩ, lire ΛΥΩ.

Ligne 32. ΑΗΓ ΜΙ ΑΝΑΚ ΧΕ; lire ΑΗΓ ΜΙΜ ΑΝΟΚ.

Ligne 33. ΕΙ, faute pour ΕΙ.

Ligne 34. [ΜΠΕ]ΑCΠΑCΜΟC. Il semble qu'il n'y ait pas la place pour ΠΟΥ; ne serait la forme akhmimique comme au verset 36 : ΤΕCΥΓΓΕΗΝC. Mais au verset 61 on a ΤΟΥΡΑCΤΕ.

Ligne 35. CΙΜ pour ΚΙΜ.

Ligne 35. ΗΖΟΥ- pour ΖΗΟΥ-.

Verso : Luc, I 45 — 68 (Sahidique).

- [HTAC]ΠΙCΤΕΥΕ ΧΕ ΟΥΗ ΟΥΧΩΚ ΕΒΟΛ (Η)[ΛΩΩΠΕ]
 46 [ΗΗΕ]ΗΤΑΥΧΟΟΥ ΗΛC ZITHTXOEIC 46 ΛΥ[Ω ΠΕΧΕ ΜΑΡΙΑ]
 47 [ΧΕ ΤΑ]†ΥΧΗ ΧΙCΕ ΗΠΧΟΒΙC 47 ΛΥ[Ω ΠΑΠΗΛ ΤΕΛΗΛ]
 48 [ΕΧΜΗ]ΗΟΥΤΕ ΠΑΙCΩΤCΗ 48 ΧΕ ΛΥΚΩΩ[Τ ΕΞΡΑΙ]
 5 ΛΧΜΠΟΞΚΙΟ ΗΤΕCΜΖΑΛ ΖΙCΗΗΤΕ Γ[ΑΡ ΧΙΗ ΤΕ]
 49 ΠΟΥ CΕΝΑΤΜΑΙΟΒΙ ΗΒΙ ΓΕΝΕΛ ΗΜ 49 ΧΕ[ΛΥΕΙΡΕ ΗΛ]
 ΒΙ ΗΖΕΝΜΟΝΤΗC ΗΒΙ ΠΗΤΕΥΗCΟΜ[ΜΜΟΥ ΛΥ]
 50 Ω ΠΕCΡΑΗ ΟΥΛΛΑ 50 ΠΕCΗΛ ΧΙΠΟΥΧΩΜ[ΩΛ ΟΥΧΩΜ]
 51 ΕΧΗΗΕΤΡΕΟΤΕ ΖΗΤΗ 51 ΛΥΕΙΡΕ ΗΟΥCΟΜ [ΖΗΠΕCΕΚΟ]
 10 52 ΒΙ ΛΥΧΩΩΡΕ [ΕΒ]ΟΛ ΗΠΜΕΟΥΕ ΗΗΧΑ[CΙΖΗΤ 52 ΛΥ]
 ΩΡΩΩΡ ΗΗΛΑΥΗ[Α]CΤΗC ΖΗΕΥΘΡΟΝΟC[ΛΥΧΙCΕ Η]
 53 ΗΕΤΘΒΖΗΟΥ 53 ΛΥ[Τ]CΙΕ ΗΕΤΖΚΛΕΓΓ[ΗΛΓ]ΛΘΟΗ ΛΥΧΕΥΗΕΤ[
 54 ΓΓΜΜΑΟ ΕΥΩ[ΥΙ]Τ 54 ΛΥ† ΤΟΟΤ ΗΠCΡΑ[ΗΛ ΠΕCΖΜΖ]
 55 ΛΑ ΕΥΗΠΜΕΟΥΕ [Μ]ΠΗΧ 55 ΚΑΤΑ ΘΕ ΕΤΛΩΩ[ΛΧΕ ΜΗΗΕΗ]
 15 56 CΙΩΤ ΛΒΡΑΛΗ [Μ]ΗΠΕCΠΕΡΜΑ ΩΛ ΕΗ[ΕΖ 56 ΑΜΑΡΙΑ]
 ΛΕ ΕΩ ΖΑCΤΗC Η[Ω]ΛΗΤ ΗΒΑΛΤ ΑCΚΟC Ε[ΞΡΑΙ ΕΠΕCΗ]
 57 ΒΙ 57 ΑΠΕΥΟΥΟΕΙΩ [Δ]Ε ΧΟΚ ΕΒΟΛ ΗΕΛΙCΛΒ[ΕΤ ΕΤΡΕC]
 58 ΗΙCΕ ΛΥΩ ΛCΧ[ΠΟ]Ο ΗΟΥΩΗΡΕ 58 ΛΥCΩΤ[Μ ΔΕ ΗΒΙ ΗΕC]
 ΓΗΡΛΟΥΗ ΗΠΗ[ΕC]CΥΗΓΕΗΗC ΧΕ ΑΠΧΟΒ[ΙC ΤΑΩΕ]

Γεκο, ligne 3. †ΥΧΗ, lire †ΥΧΗ. Double confusion : † pour † et x pour x.

Ligne 4. ΠΑΙCΩΤCΗΓ, lire ΠΑCΩΤΗΓ.

Ligne 5. ΛΧΗ pour ΕΧΗ. C'est la forme akhmimique.

Ligne 5. ΗΖΑΛ pour ΖΕΖΑΛ.

Ligne 5. ΖΙCΗΗΤΕ, lire ΕΙCΗΗΤΕ.

Ligne 7. ΠΗΤΕΥΗ, lire ΠΕΤΕΥΗ.

Ligne 8. ΧΙΗ, lire ΧΙΗ.

Ligne 12. ΘΒΖΗΟΥ, lire ΘΒΚΗΟΥ. Cf. ligne 5.

Ligne 12. ΖΚΛΕΓΓ, forme akhmimique.

Ligne 13. Ω[ΥΙ]Τ. Place pour ΥΙ et non pour ΥΕΙ.

Ligne 13. ΤΟΟΤ lire ΤΟΟΤΗ.

Ligne 16. Η[Ω]ΛΗΤ. Le λ très probable, c'est la forme akhmimique.

Ligne 16. ΕΒΑΛΤ. Forme akhmimique.

Ligne 17. ΠΕΥΟΥΟΕΙΩ, lire ΠΕΟΥΟΕΙΩ.

Ligne 18. Χ[ΠΟ]Ο. Le deuxième ο est barré; il y a place pour ΠΟ dans la lacune.

Ligne 19. [Ε]ΥΗΓΕΗΗC. Cf. verset 36, CΥΓ[ΓΕΗΗC].

INDEX DES TEXTES AKHMIMIQUES⁽¹⁾.

Α

α-. Parfait I (sujet nominal), (S. B. α-):
Exode, I 17, 20, 22; II 3, 4, 5,
 8, 9, 15, 17; IV 3, 14, 20, 24
 (αΥ- = αΟΥ-), 25; VI 2, 9, 12,
 13; *Maccabées*, VI 1.

αρε-. Présent II (sujet nominal), (S. αρε-,
 B. αρε-): *Exode*, I 19. Cf. α- dans
 α-ηα-, forme nominale du Futur II.

α-. (sujet pronominal). Les formes sont
 identiques pour le Parfait I et le Pré-
 sent II en akhmimique⁽²⁾ (Parfait I :
 S. α-, B. α-, F. αα-; Présent II :
 S. ε-, B. α-, F. α-):

αϊ-, αγι-: *Exode*, IV 23, VI 3, 4, 5,
 5, VII 1. — ακ-: *Exode*, II 14; V
 22. — αϥ-: *Exode*, I 1, 6, 8, (9),
 14, 18, 20, 20; II 1, 10, 11, 11,
 12, 12, 13, 13, 14, 15, 15, 15,
 15, 17, 17, 17, 17, 19; IV 3, 3,
 4, 4, 4, 6, 6, 7, 7, 18, 18, 18,
 20, 20, 20, 24; V (23), VI 13,
 20, 23, 29; *Maccabées*, VI 4, 8,
 9, 18, 19 (?), 19. — αε-: *Exode*,

II 2, 2, 9, 3, 3, 3, 5, 5, 5, 6,
 6, 6, 8, 9, 10, 10, 11, 12; IV 6,
 7, 9, 24, 25, 25; VI 20, 23, 25.
 — ατετη-: *Exode*, I 18, 18; II
 18. — αΥ-: *Exode*, I 7, 7, 7, 7,
 11, 17, 21; II 2, 2, 16, 16, 17;
 IV 8, 19; VI 27; *Maccabées*, V 27,
 27; VI 7, (10), 10, 18.

α-ηα-, Futur II (sujet nominal): *Exode*,
 VI 30. Cf. αρε-.

ακηα- (sujet pronominal): *Exode*, IV
 17; *Sirach*, XXII 25, 26 (αακηα-).
 — αϥηα-: *Exode*, VI 1. — ατετη-
 ηα-: *Exode*, I 16, 16. — αΥηα-:
Exode, I 11, IV 5; *Maccabées*, VI 9
 (ααϥΥηα-).

α-α-, Futur III (S. B. ε-ε-) — ακα-:
Exode, IV 9, 22; VII 2. — αϥα-:
Exode, IV 23, VI 11.

α-αηα-. Conditionnel (S. ε-αηα-, B.
 α-αηα-) ακαηα-: *Sirach*, XXII
 22, 23. — Conditionnel négatif
 (S. ε-αηατη-) εϥαηατη-: *Exode*,
 IV 9.

α-, αρα-. Préposition (S. B. F. ε-, S. B.
 ερω-, F. εαα-):

α-, *passim*. α devant ου- (article in-
 défini) donne αΥ-: *Exode*, II 10, IV
 17; *Maccabées*, VI 17. — αουατη
 α-: *Exode*, VI 4, 13 (?); VII 2.

Avec les pronoms: αραΥ-: *Exode*, VI 30.
 — αρακ-: *Exode*, IV 14, (14); *Si-
 rach*, XXII 23. — αραϥ-: *Exode*, II

⁽¹⁾ S. = salidique, B. = boléirique, F. = fayou-
 mique. Les mots salidiques du fragment de *Luc*
 ne figurent pas ici.

⁽²⁾ Je donne ces formes ensemble, sans dé-
 tacher pour le moment les exemples qui se rat-
 tachent à l'un ou à l'autre temps; le sens et la
 syntaxe seuls peuvent guider.

2, 6; IV 24; *Sirach*, XXII 23, 28, 29; *Maccabées*, VI 2, 9. — *ARAC* : *Exode*, II 3, 6, 6. — *ARAH* : *Exode*, I 9. — *AROTHE* : *Exode*, VII 3. — *ARAY* : *Exode*, I 10; VI 3; *Maccabées*, VI 7.

Dans les prépositions : *ARAL*, *AMO*, *ARH*-, *ARTOOT*-, *ARPH*-, *AROUN*, *ARPH*-, *AXH*-, *AXW*-,

ARAL. Voir **ARAL*.

ARIC. (f) : « Âge » (S. *ARIC*) : *Maccabées*, VI 18.

ARIG. « Grandir, croître » (S. B. *ARIG*, F. *ARIG*) : *Exode*, I 7; II 11.

ARIGY. « Grandir, croître » : *Exode*, II 10. (*ARIGY* sic) ; *Maccabées*, VI 18.

ARIG (m). « Argile » (S. *ARIG*, *ARIG*, B. *ARIG*) : *Exode*, I 14.

ARIG. Voir *ARIG*.

ARHIG. « Venir » (S. *ARHIG*, B. *ARHIG*, F. *ARHIG*) : *Exode*, I 10.

ARHIG. « Asphalte » (S. *ARHIG*, B. *ARHIG*) : *Exode*, II 3.

ARH. « De nouveau » (S. B. *ARH*, F. *ARH*) : *Exode*, I 12; II 3; IV 6, 7, 7; *Maccabées*, VI (9). *ARH* pour *ARH* : *Exode*, II 14.

ARHAK. « Moi » (S. B. *ARHAK*, F. *ARHAK*) : *Exode*, II 9, IV 10 (?), 10, 11, 12, 15, 21, 23; VI 2, 5, 6, 7, 8, 12, 29, 30; VII 3; *Maccabées*, VI 6.

ARHIG. « Éternité » (S. B. F. *ARHIG*) : *Maccabées*, VI 16.

ARH. Voir *ARH*.

ARH-. (préposition) « À la porte de, devant » (S. *ARH*-, B. *ARH*-) : *Sirach*, XXII 30.

ARH. « Garder » : cf. *ARH*, *ARHIG*, *ARHIG* : *Exode*, II 9.

ART-. Préfixe négatif (S. B. F. *ART*-), dans les mots : *ARTHIG*, *ARTHIG*, *ARTHIG*.

ARTOOT-. Voir *ARTOOT*-.

ARIG. « Et » (S. *ARIG*, B. *ARIG*, F. *ARIG*) : *Exode*, I 7, 9, 14, 15, 19, 20; II 5; IV 6, 8, 9, 10, 11, (12), 14, (12), 14, 15, 15, 21; V 22, 23; VI 1, 3, 4, 5, 12, 13, 14, 16, 17, 18, 22, 30; *Sirach*, XXII 28, 30, 30; XXIII 2, 5, 6; *Maccabées*, VI 2, 3, 4, 7.

ARIG. « Devenir nombreux » (S. B. *ARIG*, F. *ARIG*) : *Exode*, I 7, 10, 12, 20.

ART-. Voir *ART* sous *ART*-.

ARH. Voir *ARH*.

AROUN. Voir *AROUN*.

ARPH. Voir *ARPH*.

AXH-, *AXW*-. Voir *AXH*-, *AXW*-.

K

KAK. « Aller » (S. *KAK*) : *Exode*, II 8, 8, 8; IV 12, 18, 18, 18; V 23; VI 6, 13.

KAK ARAL *ARH*-. « Sortir de » : *Exode*, I 10.

KAK AROUN. « Entrer » : *Exode*, I 1, 19; VI 11.

KAK ARPH *ARH* *ARH*-. « Descendre vers » : *Exode*, I 1; IV 19.

KAK. (m) « Salure » (S. *KAK*, B. *KAK*) : *Exode*, II 9.

**KAL*. Dans *CAL* voir ce mot.

Dans *KAL* « hors de » (S. B. *KAL*-,

F. **εκαλ**), modifiant le sens des verbes ou des substantifs : *Exode*, I 7; II 11, 13, 14, 17; IV 3, 4, 4, 5, 11, 14, 21, 21, 23; VI 1, 3, 12, 30; *Sirach*, XXII 20, 21, 21, 24, 26, 27; XXIII 4, 5; *Maccabées*, VI 5.

Dans des propositions composées :

αβαλ εη-, voir **εη-**. **αβαλ ελ-**, voir **ελ-**. **αβαλ ει τοοτ-**, voir **ει τοοτ-**. **αβαλ ει χω-**, voir **ει et χω-**. **αβαλ εε**, voir **εε**. **εελ**. « Œil » (S. B. **εαλ**, F. **εελ**) : *Sirach*, XXII 20; XXIII 5. **εωα αβαλ**. « Dissoudre » (S. B. F. **εωα**) : *Sirach*, XXII 21. **ε(αλ)ε**. « Aveugle » (S. **εαλε**, B. **εεαλε**, F. **εεαλη**) : *Exode*, IV 11. **ε[α]τε**. « Abomination » (S. **εοτε**, B. **εοτ**, F. **εατ**) dans **ειε[α]τε** : *Exode*, I 12.

Ε

ε-. Présent (S. B. **ε-**).

ει- : *Exode*, VI 3. — **εκ-** : *Exode*, IV 18, 21, 21; VI 6. — **εγ-** : *Exode*, I 16, 22; II 6, 11; IV 14, 18; VI 2, 6, 10, 22, 29; *Sirach*, XXII 17, 17, 18, 19; *Maccabées*, V 27; VI 9, 16, 16, 18, 20. — **εε-** : *Exode*, II 4, 6, 10; VI 1, 1; *Sirach*, XXII 18; *Maccabées*, VI 3, 7. — **εγ** : *Exode*, I 11, 12; II 13, 16; *Maccabées*, V 27, 27, 27; VI 4, 4, 5. — **εγχαλτμ-**, voir **χαλτμ-**. **ε- ηλ-**. Futur : **εηηλ-** : *Sirach*, XXII 17.

— **ερετηλ-** (deuxième personne pluriel) : *Exode*, I 16. — **εγηνλ-** : *Exode*, I 16; *Sirach*, XXII 19.

ε- : *Exode*, I 10 (après **εεωπε**).

ε- ηλ- : *Sirach*, XXII 26 (après **κλη**).

ε-. Devant les différents temps du verbe et relatif :

ελγ- (Parfait I) : *Maccabées*, VI 18.

— **εμπατε-** : *Exode*, I 19. —

εμεγ-, **εμογ-** : *Sirach*, XXII 19,

19. — **εγμ-** : *Exode*, IV 13; *Maccabées*, VI 7.

εμ. « Faire », avec suffixe. Voir **ειρε**.

εσοο. « Muet » (S. **μπο**, B. **εβο**) : *Exode*, IV 11.

εκατ (III). « Mois » (S. **εβοτ**, B. **εβοτ**) : *Exode*, II 2; *Maccabées*, VI 7.

ειε. Voir **ειρε**.

εμαστε. « Prendre » (S. **αμαστε**, B. **αμεσι**) : *Exode*, IV 4, 4.

εη. Négation (S. B. **αη**, F. **εη**) : *Exode*, I 8, 19; IV 10, 11, 23; VI 12; *Sirach*, XXII 17, 18, 28; *Maccabées*, VI 9, 16.

ενο. Impératif de **ηο** (B. **αηαγ**) ; voir **ηο**.

ερηγ. (S. **ερηγ**, B. **ερηογ**) : *Exode*, II 13.

ερηε, **ερηεττε**. « Garder » (S. **εαρεε**, B. **αρεε**, F. **αλεε**) : *Sirach*, XXII 30; *Maccabées*, VI 6. Cf. **εαρεε** et **αρηε**.

εε. « Voici » : *Exode*, IV 14.

εετε. « Voici » : *Exode*, I 9; I V 14, (23); VI 12, 30; VII 7.

εεαγ. « Mouton » (S. **εεοογ**, B. **εεωογ**, F. **εεαγ**) : *Exode*, II 16, 16, 17, 17.

ετ-. Avec le Parfait I, εταλ-, (S. ἤταλ-, ενταλ-, B. εταλ-) — εταλ- (sujet nominal) : *Exode*, IV 26, 28. — εταλῖ- : *Exode*, IV 21; VI 8 (εταλῖ). — εταλκ- : *Exode*, II 14. — εταλq- : *Exode*, I 8, 17; IV 17 (?). — εταλς- : *Maccabées*, VI 3. — εταλγ- : *Exode*, I 1, 5; VI 4, 4; *Maccabées*, V 27; VI 17. — Précédé de l'article : ηεταλ- : *Maccabées*, VI 5. — ηεταλq- : *Exode*, II 19. — ηεταλγ- : *Exode*, VI 27.

ετ-. Avec le Présent I (S. B. ετ-) : ετογ- (troisième personne pluriel) : *Exode*, I 12, 12, 14.

ετ-. Avec le Futur I — ετῆλ- : *Exode*, VII 2. — ετκηλ- : *Exode*, IV 9, 17. — ετχηλ- : *Sirach*, XXII 18. — ετητηλ- : *Exode*, IV 15. — ετογῆλ- : *Exode*, I 22. — Précédé de l'article : ηετηλ-, ηετηλ- : *Exode*, II 1; IV 6; *Sirach*, XXII 20, 20, 21, 21, 30; XXIII 2; *Maccabées*, VI 9. — ηετῆλ- : *Exode*, VI 1, 29. — ηετκηλ- : *Exode*, IV 12.

ετ-. Dans : ετηλq- : *Exode*, II 11; IV 18. — ετηλq- : *Exode*, I 20. — ετωq- : *Maccabées*, VI 20. — ηετ[ε]λq- : *Maccabées*, VI 5.

Dans : ετῆμο : *Exode*, I 6; II 11; IV 18; *Maccabées*, VI 9. — ετῆν- : *Exode*, I 14; IV 2; *Maccabées*, V 27 (titre); VI 2, 2 (ηετῆν-) — ετῆτογ- : *Exode*, II 13; *Maccabées*, VI 8.

Dans : ετ(η)λςτ : *Exode*, I 4; VI 9. —

ετῆοοη : *Exode*, IV 18. — ετογ- λς : *Maccabées*, VI 4. — ετῆκ- : *Maccabées*, VI 4. — ετωq- : *Exode*, IV 9, 9. — ετωq- : *Exode*, IV 19. — ετςωτς : *Sirach*, XXII 29. — ε[τςωτς] : *Sirach*, XXIII 4. Avec l'article : ηετογῆς : *Maccabées*, VI 2. — ηετῆκ- : *Maccabées*, VI 21. — ηετςωτς : *Maccabées*, VI 5. — ηετςωτς : *Sirach*, XXII 28; *Maccabées*, VI 9. — ηετςωτς : *Exode*, VI 7. — ηετςωτς : *Exode*, IV (11). — ηετογς (sic) : *Maccabées*, VI 20. — ηετςωτς : *Exode*, II 13.

εταλς- : *Exode*, II 14; IV 11, 11.

ετε-. (S. ετερε-, B. ετε-) : *Exode*, IV 22; VI 5; *Sirach*, XXII 27.

ετε. (S. B. ετε) : *Exode*, I 11; *Maccabées*, V 27.

ετςε, ετκητς. (S. ετςε-, B. ετςε-, F. ετςε-) : *Exode*, I 18; II 13, 18; V 22; *Sirach*, XXII 24; *Maccabées*, VI 16, 20, 21. — ετ[κητς] : *Sirach*, XXII 28.

εταλς-. Voir ετ-

ελγ. «Gloire» (S. εοογ-, B. ωογ-, F. ελγ-) : *Maccabées*, VI 19.

εογην (m). «Couleur» (S. λγην-, B. λογην-) : *Exode*, IV 7.

εογην. «Ouvrir»; voir ογην (cf. S. B. F. ογην) : *Exode*, IV 12, 15; *Sirach*, XXII 23.

εγ. «Chair» (S. B. λγ) : *Maccabées*, VI 18.

εγ. (S. εγ), forme de εγ avec le pronom — εγ : *Maccabées*, VI 7. Voir εγ.

ΕΖΛΗ. Voir ΕΩΦΕΖΛΗ.

ΕΖ. « Quel ? » (S. B. ΛΩ) dans ΗΕΞ ΗΖΕ,
« comment » : *Exode*, VI 12, 30.

ΕΖΤ-. Voir ΕΙΖΕ.

ΕΖΩΠΕ. « Si » (S. ΕΩΩΠΕ, B. ΕΩΩΠ,
F. ΕΩΩΠΙ) : *Exode*, I 10, 16, 16;
IV 8, 23.

Η

ΗΙ, ΗΕΙ (m). « Maison » (S. B. F. ΗΙ) :
Exode, I 1, 21; VI 14, 19 (ΗΕΙ).

Θ

ΘΕΚΙΟ. Voir à ΤΕΚΚΙΟ.

ΘΗΚΟ. Voir à ΤΕΗΚΟ.

Ι, ΕΙ

ΕΙ. « Venir » (S. ΕΙ, B. F. Ι.) : *Exode*, I
5, 16, 16; II 5, 16, 17, 18, 18;
Maccabées, VI 3 (f), 7, 15, 16.

ΕΙ ΛΒΛΛ. « Sortir » : *Exode*, II 4, 13.

ΕΙ ΛΖΗΗ, voir ΖΗΗ.

ΕΙΑΖΕ. (= ΕΙΑ ΛΖΕ) « Certes » (S. ΕΙΕ et
ΛΖΕ, B. ΙΕ et ΛΖΑ) : *Exode*, II 14.

ΙΑΤΩΤ. (pour ΙΑΤΩΤΚ) « Désespérer »
(S. ΕΙΑΤΟΟΤ, B. ΙΑΤΟΤ) :
Sirach, XXII 22.

ΕΙΗΕ. « Apporter » (S. ΕΙΗΕ, B. F. ΙΗΙ) :
Exode, IV 6, 7; V (22); VI 7, 26,
27; *Maccabées*, VI 7.

ΕΙΗΕ ΛΒΛΛ. « Emporter » : *Exode*, VI
13 (cf. 26, 27).

ΗΤ-. *Exode*, II 5, (10); *Maccabées*,
VI 10.

Η- : *Exode*, VI 6; *Sirach*, XXIII 2 (f).

ΕΙΡΕ. « Faire » (S. ΕΙΡΕ, B. F. ΙΡΙ) :
Exode, I 14, (17), 18; IV 17;
VI 5.

ΕΙΕ : *Exode*, I 19.

Ε- (S. ΛΛ-) : *Exode*, IV 15 Ε(ΟΥΕ);
VI 1 (ΕΥΕ).

Ε-, état construit devant un substantif,
et formant avec lui un verbe com-
posé : *Exode*, I 17, 20, 21; II 14;
VI 4, 5; *Sirach*, XXII 18, 23; XXIII
3; *Maccabées*, VI 4, 6, 7, 8, 8,
17. Devant les verbes grecs : *Exode*,
II 14; IV 10; *Sirach*, XXII 26; *Mac-*
cabées, VI 1, 6, 10, 14, 18, 20.

ΙΕΡΟ (m). « Fleuve » (S. ΙΕΡΟ, B. ΙΑΡΟ) :
Exode, II 3, 5, 5; IV 9, (9).

ΙΩΤ, ΕΙΩΤ (m). « Père » (S. ΕΙΩΤ,
B. F. ΙΩΤ) : *Exode*, I 1; II 16
(Ε(Ι)ΩΤ), 16, 18; VI 20 (ΕΙΩΤ);
Sirach, XXIII 1, 5.

ΕΙΑΤΕ. Pluriel de ΕΙΩΤ (S. ΕΙΟΤΕ,
B. ΙΟΤ, F. ΙΑΤ) : *Exode*, IV 5.

ΕΙΑΤ. Pluriel de ΕΙΩΤ. Autre forme
du même pluriel, voir p. 70 (cf. *Acta*
Pauli) : *Maccabées*, VI 1, 6.

ΕΙΖΕ. « Suspendre » (S. ΕΙΩΕ, B. F.
ΙΩΙ). — ΕΖΤ- (S. ΕΩΤ-) : *Mac-*
cabées, VI 10.

Κ

Κ-. Deuxième personne masculin singu-
lier, 1^o du Présent I (S. B. F. Κ-);
2^o du Conjonctif (S. ΗΓ, B. ΗΤΕΚ) :
Exode, II 13; IV 4, 9, 13, 15, 19,
23; VI 6, 11.

ΚΗΛ-. Deuxième personne masculin
singulier du Futur I : *Exode*, IV 9,
16; VI 1.
ΚΛ-. Voir ΚΟΥ.
ΚΕ-. «Autre» (S. B. F. ΚΕ-) : *Exode*, I
8; VI 9.
ΚΕΚΕΥΕ. Pluriel (S. ΚΟΥΕ, B.
ΚΕΚΟΥΗΤ, F. ΚΕΚΑΥΙ) : *Macca-*
bées, V 27.
ΚΕΟΥΕ. «Un autre» : *Exode*, IV 13.
ΚΟΥ. «Poser» (S. ΚΩ, B. ΧΩ, F. ΚΩ).
ΚΑΛ-. — ΚΑΛΥ : *Sirach*, XXIII 1, 1.
ΚΑΥΕ : *Exode*, VI 1.
ΚΟΥ ΗΣΩ-. «Abandonner» : *Macca-*
bées, VI 16.
ΚΟΥ ΔΕΛΛ. «Pardonnez» : *Exode*, IV
21, 23, 23; VI 11; VII 2.
ΚΑΙΕ (f). «Champ» (S. ΚΑΙΕ, B. ΚΟΙ) :
Exode, I 44.
ΚΒΛ. «Vengeance» (S. ΚΒΛ, B. ΧΒΛ);
dans ΧΙΚΒΛ «se venger» : *Macca-*
bées, VI 15.
ΚΕΙΒΕ. «Sein» (S. ΕΚΙΒΕ, ΚΙΒΕ, B.
ΚΗΙ) : *Exode*, II 7, 9, 9; *Macca-*
bées, VI 10.
ΚΛΟΟΜΕ. Pluriel de ΚΑΛΗ «Couronne»
(S. ΚΛΟΟΜΕ, pluriel? de ΚΛΟΗ) :
Maccabées, VI 7.
ΚΙΜ. «Ébranler, secouer» (S. B. ΚΙΜ) :
Sirach, XXII 17. État construit dans
ΚΜΤΟ.
ΚΙΜΕ. «Égypte» (S. ΚΙΜΕ, B. ΧΙΜΙ,
F. ΚΗΜΙ) : *Exode*, I 1, 5, 8, 17,
18, 19; IV 18, 18, 19, 20, 21;
VI 11, 13, 16, 27, 27, 28, 29;
VII 2, 3. ΓΥΜΚΙΜΕ. «Égyptien»
(voir ΡΩΜΕ) : *Exode*, I 19, 15;

II 11, 12, 14, 19; VI 5, 6, 7, 13,
ΚΜΤΟ. «Tremblement de terre» (S.
ΚΜΤΟ, B. ΚΕΜΟΟ) : *Sirach*,
XXII 17.
ΚΟΗ-. «Sein» (S. ΚΟΥΗ-, B. ΚΕΗ-) :
Exode, IV 6, 6, 7, 7.
ΚΡΑΗ. «Ruse» (S. ΚΡΟΗ, B. ΧΡΟΗ, F.
ΚΡΑΗ) : *Sirach*, XXII 24.
ΚΩΤ. «Bâtit» (S. B. F. ΚΩΤ) : *Exode*,
I 11; substantif : *Sirach*, XXII 17.
ΚΩΤΕ. «Se tourner vers, se changer en»
(S. ΚΩΤΕ, B. F. ΚΩΤ) : *Exode*,
IV 21.
ΚΑΤ-. *Exode*, IV 17.
ΚΤΟ. «Retourner» (S. ΚΤΟ, B. ΤΑΚ-
ΤΟ, F. ΚΤΑ) : *Sirach*, XXIII 5.
ΚΤΑ-. *Exode*, IV 18, 18, 20.
ΚΕΩ. «Roseau» (S. B. ΚΛΩ) : *Sirach*,
XXII 19.
ΚΑΖ (m). «Terre» (S. ΚΑΖ, B. ΚΑΖΙ,
F. ΚΕΖΙ) : *Exode*, I 7, 10; II 15;
IV 3, 3, 19; VI 1, 4, 4, 8, 11,
13, 28; VII 2, 3.
ΚΩΖΤ. «Feu» (S. F. ΚΩΖΤ) : *Sirach*,
XXII 27.

Λ

ΛΙΛΟΥ, ΛΕΙΛΟΥ (m. et f.). «Enfant»
(S. ΛΙΛΟΥ) : *Exode*, II 8, 10.
ΛΕC (m). «Langue» (S. B. ΛΑC, F.
ΛΕC) : *Exode*, IV 10; *Sirach*, XXII
30.
ΛΩΩ. «Vapeur» (S. B. ΕΛΩΩ) : *Sirach*,
XXII 27.
ΛΕΛΩ. «μυρωμένη» (S. ΛΟΒΑΕC) : *Sir-*
ach, XXII 17.

M

н-, Pour н-, article pluriel devant н.

\bar{n} -. Pour \bar{n} -, préposition devant $\mathbf{m}, \mathbf{n}, \Phi$.
Voir \bar{n} -, $\bar{\mathbf{m}}\mathbf{m}\mathbf{x}$ et \bar{n} -, $\mathbf{n}\mathbf{e}\mathbf{x}$.

ⲡⲓⲛ, Négation dans *ⲙⲁⲩⲱⲛ; ⲉⲧⲓⲛ-
ⲙⲁⲩⲱⲛ : *Maccabées*, VI 4.

MA (m). = Lieu (S. B. MA, F. ME) :
Sirach, XXII 14; Maccabées, VI 2.

ΜΑΨΟΥΔΣ(sic) : *Exode*, IV 24.

ΜΑΤ. Impératif des factitifs en Τ, ΜΑΤΗ-
 2ΑΥ : *Exode*, I 22.

HO, HΩ (Γ). = Mère (S. ΜΑΛΥ, B. ΜΛΥ, F. MEY) : *Exode*, II 3, 8, (HΩ).

MO. (S. B. ΜΑΥ, F. ΜΕΥ), dans ΑΜΟ, ΑΜΩ (S. B. ΑΜΑΥ) : *Exode*, II 3; *Maccabées*, VI 4 (ΑΜΩ). Voir ΜΗΟ.

THA8 : « Trente », État construit suivi d'un
 autre nombre (cf. état normal, S.
THA88 : B. **THA11**, qui donnerait
THA88G en akhmimique) : *Exode*,
 VI 16, 18, 20.

MAÏ. Voir MEGIE.

MEIG: "Aimer" (S. ME, B. MEI, F.
MH: *Maccabees*, VI 30.

MAÏ-, Adjectif verbal dans le mot **MÏNT-
MAÏCZIME** : *Sirach*, XXIII 6.

меене, меіне. «Signe» (S. маґи, B. миии, F. миии): *Exoda*, IV 8, 8, 9, 17; VII 3.

MAIZE. = Prodiges (S. MOÏZE) : *Exode*,
IV (31), VII 3.

HOYK2. = Alliger, oppressor = (S. B.
HOYK2) : *Exode*, 1 et 5.

MAK2 = Erode, 1 1 1.

MAX. Participe : *Maccabées*, VI 3.

НМАФ. Voir \bar{n} , НМАФ.

ἔμμε. "Savoir" (B. em, cf. S. emm, F. im): *Exode*, II 4; VI 7.

ѢМО. = Ісї = (S. B. ѢМХУ, F. ѢМЕУ) :
Exode, II 16. — етѢМО, = celui-
ci = : Exode, I 6; II 11; IV 18; Mac-
cabees. VI 2.

мн-, немє-, = Avec = (S. мн-, п̄мма-,
В. нем-, нема-).

мн-, *passim*. Reste toujours мн- devant т, н, ф.

НЕМЕ- — НЕМЕК : *Exode*, IV (14).
16. — НЕМЕЧ : *Sirach*, XXII 26,
26; *Maccabees*, V 27. — НЕМЕН :
Exode, I 10. — НЕМЕУ : *Exode*,
VI 4, 13.

мнѣсѣ- мнѣсѣ. Voir сс-

нѣн-. Négation formant l'Impératif négatif
(cf. S. нѣнѣ-, B. нѣнѣр-, F. нѣн-
ѣн-): *Sirach*, XXII 22, 23; XXIII
1, 4, 5, 6, 6.

нѣн-. Verbe négatif, «il n'y a pas» (S. мѣн-, B. мнон, F. мѣн-). Au passé нѣмн- : *Maccabées*. VI 6.

МОУН (ΑΒΑΧ). = *Persevéreer* (S. B. F.
МОУН) : *Sirach*, XXII 96.

644[n] : *Maccabees*, V 27.

МНТ-. Particule formant des noms abstraits féminins (S. МНТ-, B. F. МЕТ-) dans МНТАТЦВІКЕ, МНТАТЦ[ΛΥΝ]Е, МНТАХ, МНТМАІЦІМГ, МНТПАПЕТЦВІКЕ, МНТРМНІЗНТ, МНТЗІКЕ, МНТЗНТЗНМ, МНТЗІНР, МНТЗМЗІА, МНТХАІ.

μαλινε, «Faire paltre» (S. MOONE, B. MOH, F. ΜΑΛΗΗ): *Erode* II, 16.

МАΛΗΓ. «Nourrice» (S. ΜΟΟΝΓ, B. ΜΟΝΗ, F. ΜΑΛΗΗ) : *Exode*, II 7.

ΜΗΓ-. Particule formant le négatif du Parfait I (S. B. ΜΠΕ-).

Μ(Π)Ε- (avec sujet nominal) : *Exode*, VI 12.

ΜΠ- : *Exode*, VI 3. — ΜΠΚ- : *Exode*, V 23. — ΜΠQ- : *Exode*, II 12; *Maccabées*, VI 16. — ΜΠΟΥ- : *Exode*, I 17, II 3; VI 9.

ΜΠΑΤΕ-. Particule formant le négatif «pas encore» (S. B. ΜΠΑΤΕ) : *Exode*, I 19.

ΜΠΩΛ. «Beaucoup» (S. ΜΠΩΛ) : *Exode*, I 7, 12, 20.

*ΜΟΥΓ. «Lier» (S. B. F. ΜΟΥΓ).

[Μ]ΗΓ : *Sirach*, XXII 17.

*ΜΑΡΓ-, ΜΑΡ-. Optatif. — ΜΑΡΗ-, première personne du pluriel (S. ΜΑΡΗ-, B. ΜΑΡΗ-, F. ΜΑΛΗ-) : *Maccabées*, VI 17.

ΜΙCΓ, ΜΕΙCΓ. «Enfanter» (S. ΜΙCΓ, B. ΜΙCΙ) : *Exode*, I (16), 19 (ΜΕΙCΓ), 19 (ΜΕΙCΓ); IV 22, 23; VI 14, *Maccabées*, VI 7 (ΜΕΙCΓ).

ΜΕCΓΙΟΥ. «Sage-femme» (S. ΜΕCΓΙΩ) : *Exode*, I 15, 17, 18, 19, 19, 20, 21.

ΜΗΤ. «Dix» (S. B. ΜΗΤ) : *Maccabées*, V 27.

ΜΤΟ. «Devant» (S. ΜΤΟ, B. ΕΜΟΟ, F. ΕΜΤΑ) dans ΜΗΜΤΟ ΑΛΛΑ Η- : *Exode*, IV 21; VI 12, 30; *Sirach*, XXIII 4 (ΣΗ- est une faute).

ΜΕΤΕ. «Avoir part à» (S. ΜΑΤΕ, B. ΜΑΤ) : *Maccabées*, V 27.

ΜΟΥΤΕ. «Parler, appeler» (S. ΜΟΥΤΕ.

B. ΜΟΥΤ) : *Exode*, I 18; II 7, 8, 10; *Maccabées*, VI 2.

ΜΟΥ. «Mourir» (S. B. F. ΜΟΥ) : *Exode*, I 6; IV 18, 19 (voir ΜΟΥΤ). — «Mort» : *Maccabées*, VI 19.

ΜΑΥ. «Eau» (S. ΜΟΟΥ, B. ΜΩΟΥ, F. ΜΑΥ) : *Exode*, I 22; II 10, 17; IV 9, 9.

ΜΕCΥΕ, ΜΕΟΥΕ. «Penser» (S. ΜΕCΥΕ, B. ΜΕΥΙ, F. ΜΗΟΥΙ) : *Exode*, I 10. — «Pensée» : *Sirach*, XXII 17, 18, 19; XXIII 2. — ΓΗΜΕΥΕ (verbe) : *Exode*, VI 5; (substantif) : *Maccabées*, VI 17.

ΜΟΥΤ (= ΜΟΥΟΥΤ). «Mettre à mort» (S. ΜΟΥΟΥΤ) : *Exode*, IV 23. Voir à ΜΟΥ.

ΜΑΥΤ. (S. ΜΟΟΥΤ, B. ΜΩΟΥΤ) : *Exode*, I 6; IV 24.

ΜΙCΩΓ. «Foule, troupe» (S. ΜΗΗΩΓ, B. ΜΗΩ) : *Exode*, I 9; VI 26, 27.

ΜΑΖ-. Particule formant les nombres ordinaux (S. ΜΕΖ-, B. ΜΑΖ-, F. ΜΕΖ-) : *Exode*, I 5, 15; *Maccabées*, V 27.

ΜΟΥΖ. «Remplir, être rempli» (S. ΜΟΥΖ, B. ΜΟΖ) : *Exode*, II 16; *Maccabées*, VI 14.

ΜΑΛΖΓ, ΜΑΖΓ. «Marcher» (S. ΜΟΩΩΓ, B. ΜΩΩΙ, F. ΜΑΛΩΙ) : *Exode*, II 5; IV 19 (ΜΑΛΖΓ); *Maccabées*, VI 7 (ΜΑΛΖΓ).

ΜΙΖΓ. «Combattre» (S. ΜΙΩΓ-, B. F. ΜΙΩΙ) : *Exode*, I 10; II 13.

N

Η-. Article défini pluriel, *passim*. Il est

toujours surmonté du trait même devant voyelle. Jamais de trait dans *нєт-*, qui est pour **нєєт-* (B. *ннєт-*) : *Maccabées*, VI 4, 5, 9. — Devient *н̄-* devant *н*, *м* (*патрѣа, нєсєиоу, мартує*); peut rester *н-* devant *м-* : *Exode*, I 17 (?), exemple douteux. Ne devient pas *нє* devant deux consonnes : *н̄єннє* : *Exode*, I 11, 11, 14, 14; VI 9. *н̄єиамє* : *Exode*, I 19. *н̄єтѡа* : *Maccabées*, VI 4.

н-. Avec les pronoms, article possessif :

нл- : *Exode*, IV 18; VII 3, 3; *Sirach*, XXII 30, XXIII 2, 3, 3, 4. — *нєк-* : *Exode*, IV 21. — *нєч-* : *Exode*, I 6; II 11, 11; IV, 20, 20. — *нєс-* : *Exode*, II 5. — *нн-* : *Exode*, I 10; IV 17 (?). — *ноу-* : *Exode*, II 13, 17, 17; IV 5; VI 14, 16, 17, 19, 25; *Maccabées*, VI 1, 10, 10, 10.

н̄-, *н̄мл̄*, (*н̄мл̄*). Préposition (génitif) (S. B. *н̄-*, *н̄мо-*, F. *н̄-*, *н̄мл̄*) :

н̄-. *Passim*. Devient *н̄-* devant *н*, *м*, *ф*, mais reste quelquefois *н-* : *Maccabées*, VI 18, 19.

Avec suffixe — *н̄мл̄* : *Sirach*, XXIII 4, 5. — *н̄мл̄к* : *Exode*, II 14; IV 10, 13, 21. — *н̄мл̄ч* : *Exode*, II 4, 10; IV 3, 3, 3, 9, 13, 23; VI 8; *Maccabées*, VI 18 (*н̄мл̄ч*). — *н̄мл̄с* : *Exode*, I 16, 25; II 3, 6, 10; IV 14, 18, VI 2, 6, 10, 12, 29. — *н̄мл̄н* : *Maccabées*, VI 16 (*н̄мл̄н* *sic*). — *н̄мл̄тнє* : *Exode*, VI 6, 7. — *н̄мл̄у* : *Exode*, I 14, 15; IV 20, 22; VI 5;

Maccabées VI 7, 14 (*н̄мл̄у*).

н̄-, *н̄є-*. Préposition (datif) (S. B. *н̄-*, *н̄л̄-*, F. *н̄-*, *н̄н̄-*) :

н̄-. *Passim*; devient *н̄* devant *н*, *м*, *ф*.

Avec suffixe — *н̄є* (S. *н̄л̄*, B. F. *н̄н̄*) :

Exode, II 9; IV (23); VI 2, 7, 7, 12 (12); *Sirach*, XXII (30); XXIII 5. — *н̄єк* : *Exode*, IV 5, 13, 16; VI 29; VII 1; *Sirach*, XXII 25. — *н̄є* : *Exode*, 7, 9. — *н̄єч* : *Exode*, II 1, 2, 3, 7, 9, 9; IV 3, 4, 6, 7, 13, 15, 16; VI 2, 20, 20, 23, 23, 25, 25; VII (2); *Maccabées*, VI 19. — *н̄єс* : *Exode*, II 8, 9, 10. — *н̄итнє* (S. *н̄ит̄н̄*, B. *н̄ѡтєн*) : *Exode*, VI 7, 8. — *н̄єу* (S. *н̄л̄у*, B. *н̄ѡѡу*, F. *н̄єу*) : *Exode*, I 18, 19, 21; II 17, 18; IV 24; VI 3, 4.

н̄-. Voir *єнє*.

нл̄-. Particule formant le Futur (S. B. F. *нл̄-*).

нл̄-. Particule formant l'Imparfait (S. *н̄є-*, *нл̄-*) — *нл̄єт-* : *Exode*, II 10. — *нл̄н-* : *Maccabées*, VI 17. — *нл̄у-* : *Exode*, I 5, 12, 14, 19; II 5; *Maccabées*, VI 7.

нл̄. « Aller » (S. B. *нл̄*) : *Exode*, IV 21. Voir *нн̄у*.

нл̄с (m). « Miséricorde » (S. *нл̄*, B. *нл̄*, F. *н̄єєт*) : *Maccabées*, VI 16.

нє, copule, cf. *нє*, *тє* (S. B. F. *нє*) : *Exode*, I 1; VI 14, 16, 16, 17, 19, 24, 25, 27.

нє-. Particule formant le passé (S. B. *нє-*) — *нєч-* : *Exode*, I 5. — *н̄[є]с-* : *Maccabées*, VI 3.

HEYH-, HEYHTE-. Voir OYH-.
 HEMH-. Voir MH-.
 HE-. Particule formant le négatif Futur
 III (S. B. HEG-) :
 HAH- : *Sirach*, XXII 28. — HEG- : *Sirach*,
 XXII 19. — HOY- : *Sirach*,
 XXII 19; XXIII 3. Après XE, « afin
 que ne pas » [XH]A- : *Sirach*, XXII
 30. — XHOY- : *Maccabées*, V 27.
 HO-. « Voir » (S. B. HAY, F. HEY) : *Exode*,
 II 2, 5, 6, 11, 12, 13; IV (11),
 14, 18; VI 1; *Maccabées*, VI 9
 (HAY). Impératif ENO : *Exode*, IV 13.
 HARE-. « Pêché » (S. HOK, B. HOB,
 F. HABI) : *Sirach*, XXIII 3; *Maccabées*,
 VI 15.
 HEI, HEI. Démonstratif pluriel. Cf. HEI,
 TEI (S. B. HAI) : *Exode*, I 1 (HEI);
 IV 18, 22 (HEI); VI 14, 16, 16,
 17 (HEI), 19 (HEI), 24 (HEI),
 25, 26, 27; *Sirach*, XXII 24 (HEI);
Maccabées, VI 10, 17 (faute).
 HM. « Chacun, tout » (S. HM, B. HIKEN,
 F. HIKI) : *Exode*, I 5, 22, 22; IV
 19; VII 2; *Sirach*, XXII 19, 19,
 24, 29; *Maccabées*, VI 3.
 HM. « Qui ? » (S. B. F. HM) : *Exode*, II
 14; IV 11, 11; *Sirach*, XXII 30;
 XXIII 2.
 HENG-. Voir MH-.
 HAHOU-, « Être bon » (S. HAHOU-, B.
 HAHN-, F. HAHOU-) : *Exode*, I 20.
 HCW-. Voir CE-.
 HECW-, HECW-. « Être beau » (S. B.
 HECW-) : *Exode*, II 2 (HECW-);
Maccabées, VI 18 (HECW-).
 HT-. Voir EME.

HOYTE (m). « Dieu » (S. HOYTE, B.
 F. HOYT) : *Exode*, I 17, 20, 21;
 IV 5, 5, 5, 5, 10, (11), 16, 20;
 VI 2, 3, 26; VII 1; *Sirach*, XXIII 5;
Maccabées, VI 1.
 HTAK-. « Toi » (S. HTOK, B. HOK,
 F. HTAK) : *Exode*, II 14; IV 2,
 14, 16; *Maccabées*, VI 19.
 HTARE-. Cf. TARE- : *Maccabées*, VI 7.
 HTAY-. « Eux » (S. HTOY, B. HTOY,
 F. HTAY) : *Exode*, II 19.
 HTAY-. « Lui » (S. HTOY, B. HTOY,
 F. HTAY) : *Exode*, II 14; IV 2, 14,
 16; *Maccabées*, VI 19.
 HHY-. « Aller » (S. B. F. HHY, HHY) :
Exode, IV 14. Cf. HA.
 *HOYTE (= HOYOTE). « Tourner vers,
 ramener » (S. HOYTE) : HAYT-,
Sirach, XXII 22.
 HAYW-, HAYW-. « Être nombreux » (S.
 B. F. HAYW-) : *Exode*, II 11;
 IV 18.
 *HOYWH (AYH). « Chasser, mettre en
 fuite » (S. B. HOYWH) — HAYW- :
Sirach, XXII 21.
 HAYW-. « Jouir » (S. B. HAYW, B. HAY-
 W, F. HAYW), dans HAYWHAYW-
 « εὐφροσύνη » : *Exode*, IV 20. Voir CH.
 HOYWM-. « Sauver » (S. HOYWM, B.
 HOYWM, F. HOYWM) : *Exode*, V 23.
 HAYM- — HAYMTHNE : *Exode*,
 VI 6.
 *HAYM- — HAYM(M)NE : *Exode*,
 II 19. — HAYMOY : *Exode*, II 17.
 HAYWH-. « En face de, devant » (S. HHAY-
 WH-, B. F. HAYWH-) : *Exode*, IV
 10; *Sirach*, XXII 19, 19; *Macca-*

bées, VI 3 (ἡναλρῆ-). Devient
 ηαλρῆ- devant π, φ et μ : *Exode*,
 II 15; VI 10, 13; reste aussi
 ηαλρῆ- devant π : *Exode*, IV 16,
 16.

ηαλτρε. « Croire » (S. ηαλτρε, B. ηαλτ-,
 F. ηετ-). Substantif, « croyance » :
Sirach, XXII 25.

ἡσΟΥτ. *Exode*, IV 5, 8, 8, 8, 9.
 ἡζατ. « Être fort, dur » (S. B. ἡζοτ).
 Substantif dans τῆζατ, « endur-
 cir » : *Exode*, IV 21; VII 3.

ηαλτ. Participe : *Exode*, I 14; IV 9;
Maccabées, VI 3 (9).

ἡζητ. Voir ζῆτ et ζητ.

ηαε. « Grand » (S. ηοε, B. ηοχ, F.
 ηαε) : *Exode*, I 9; VI 6; *Macca-*
bées, VI 18.

ἡεῖ, ἡεεῖ (S. ἡεῖ, B. ηαε), *passim*.
 ηαεῖε. « Se moquer de » (S. ηοεηεε)
Sirach, XXII 21. Substantif « dé-
 rision » : *Sirach*, XXII 24.

O

ο. « Quoi ? » (S. B. F. ογ) : *Exode*, I 18;
 II 13, 18; V 22.

Π

π-. Article défini masculin. *Passim*.

π + ε = φ : *Exode*, I 9; II 3, 5, 15;
 VII 28; *Maccabées*, VI 7.

π- devant un mot commençant par
 deux consonnes ne devient pas πε.
 περχυ : *Exode*, IV 8; πῆτο : *Exode*,
 IV 91; VI 12, 30; *Sirach*, XXIII 4;

πεκρη : *Sirach*, XXII 25; πεματ :
Maccabées, VI 18.

π-. Avec les pronoms, article possessif :

πα- : *Exode*, IV 10, 21, 22, 22, 23;
 VI 3; *Sirach*, XXII 28, 30; XXIII

1, 1, 5. — πεκ- : *Exode*, IV 10,

(14), 23; V (23), (23); VII 1, 2;

Sirach, XXII 23, (25). — πε-

Exode, II 9. — πε- : *Exode*, I 1,

9, 22; II 10, 13; IV 4, 4, 18,

21; VI 1, 11, 20; *Sirach*, XXII 20,

21, (25); *Maccabées*, VI 16, 18,

19. — πε- : *Exode*, IV 25. —

πετῆ- : *Exode*, VI 7. — πογ-

Exode, I 1, 14; II 11, 16, 16;

18; VI 26, 27; *Sirach*, XXIII 1.

πε, copule; cf. τε, ηε (S. B. F. πε) :

Exode, I 9, (15), 15, 16; II 6; IV

2, 2, 11, 22; VI 2, 6, 7, 26, 27,

29; *Maccabées*, V 27; VI 3.

πα-, « Celui de » (S. πα-, φλ-) : *Mac-*

cabées, VI 2, 2.

π-, πετ-. Démonstratif masculin, forme

atone de πεῖ (correspond à la fois

à S. πεῖ : B. πατ et à S. B. πῆ) :

Exode, I 18; II 9 (πεῖ), 12, 15

(πεῖ); IV 9 (πεῖ), 17, V 22, 23;

Maccabées, VI 8. Cf. τ-.

πεῖ, πεεῖ. Démonstratif (S. παῖ, B.

φλ) : *Exode*, I 8; II 1, 6, 12; IV

2, 9, 17 (πεεῖ); VI 4, 5, 8, 26

(πεεῖ), 27; *Maccabées*, VI 16

(πεεῖ).

παῖεε (Γ). « Bouche » : *Exode*, IV 11,

15, (15), 15, 16; *Sirach*, XXIII 6.

πογνε, (= πογούνε) (S. πωωνε,

F. πωωνι).

- ΠΟΥΝΕ ΑΒΑΛ. «Se détourner de, abandonner» : *Maccabées*, VI 1.
 ΠΟΥΝΕ Α-. «Se tourner vers, adopter» : *Maccabées*, VI 9.
 ΠΑΠΕ. «Faire des briques» (B. ΦΑΦΕ) dans ΜΗΤΗΠΑΠΕΤΩΡΕ (Γ). «fabrication des briques» : *Exode*, I 14.
 *ΠΩΡΕ. «Égorger». — ΠΑΡΕ : *Maccabées*, VI 9.
 ΠΩΡΕ (ΑΒΑΛ). «Étendre» (S. ΠΩΡΩ, B. ΦΩΡΩ) : *Exode*, I 7.
 ΠΩΤ. «Courir» (S. ΠΩΤ, B. ΦΩΤ, F. ΠΩΤ) : *Exode*, II 15; IV 3.
 ΠΟΟΥΕ. «Aujourd'hui» (S. ΠΟΟΥ, B. ΦΟΟΥ) : *Exode*, II 18; IV 10. Voir ΖΟΟΥΕ.
 ΠΩΣΤ. «Répandre» (S. F. ΠΩΣΤ, B. ΦΩΨΤ) : *Exode*, IV 9; *Sirach*, XXII 27.
 ΠΑΧΕ-. «Dire». 1° Avec sujet nominal (S. B. F. ΠΕΧΕ-) : *Exode*, I 15; II 7; IV 4, 6, 10, 11, 18, 19, 21; VI 1, 10, VII 1. 2° Avec le pronom suffixe (S. B. ΠΕΧΑ-, F. ΠΕΧΕ-) — ΠΑΧΕ : *Exode*, I 9; 18; II 13, 14, 18; IV 2, 3, 7, 13; VI 30. — ΠΑΧΕC : *Exode*, II 8, 9.
 — ΠΑΧΕΥ : *Exode*, I 19; II 19.

P

- ṙ-. Résultat de l'assimilation de ṙ- (article pluriel) devant un p : *Sirach*, I 15.
 ṙ-. «Faire». Voir ΕΙΡΕ.
 p (m). «Soleil» (S. B. pη, F. pε) : *Exode*, I 11.

- *pō. «Bouche», avec suffixe pō- (S. B. pō-, F. λω-) : *Exode*, IV 12; *Sirach*, XXII (23), 30, 30.
 pōy. «Même», après le démonstratif (B. pō) : *Maccabées*, VI 16.
 pēite, pēite (f). «Race» (S. pēite, F. pēite) : *Exode*, VI 14, 16, 19 (pēite), 24, 25 (pēite).
 ṙm-. État construit de pōme.
 pime. «Pleurer» (S. pime, B. pimi, F. λimi) : *Exode*, II 6.
 pōme. «Homme» (S. pōme, B. pōmi, F. λōmi) : *Exode*, II 1, 11, 13, 19; IV (11); *Maccabées*, VI 18.
 ṙm-. État construit dans : ṙmṙzhn-, «sage», voir zhn-. — ṙmṙṙa(i)λe, «habitant», voir ṙaλe. — ṙmṙkime, «égyptien», voir kime.
 ṙmīe. «Larme» (S. ṙmēin, B. ṙmēin) : *Sirach*, XXII 20.
 ṙmipe. «Année» (S. ṙmipe, B. ṙmipi, F. λmipi) : *Exode*, VI 16, 16, 18, 18, 30, 30.
 ṙn-, dans λṙn-.
 ṙen (m). «Nom» (S. B. ṙan, F. λen) : *Exode*, I (1), 15, 15; II 10; V (23); VI 3, 16.
 ṙneie (m). «Temple» (S. ṙne, B. ṙne, F. λne) : *Maccabées*, VI 2, 4.
 ṙro (m). «Roi» (S. ṙro, B. οyro, F. ṙra) : *Exode*, I 8, 15, 17, 18; IV 18; VI 11, 13, 27, 29; *Maccabées*, V 27 (titre); VI [1], 7.
 ṙip. «Pore» (S. B. ṙip) : *Maccabées*, VI 18.
 ṙeste. «Demain» (S. ṙaste, B. ṙas-†, F. λec-†) : *Exode*, II 13.

рнтє. = Moyen, façon = (S. рнтє, B. рн†) : *Sirach*, XXII 22, 23; *Maccabées*, VI 6.

рєѡє. = Se réjouir = (S. рλѡє, B. рλѡт, F. λєѡт) : *Exode*, IV 14; *Sirach*, XXIII 4.

рєч-. Particule formant les noms d'agents (S. B. рєч-, F. λєч-) : *Exode*, II 14.

C

с-. Troisième personne du féminin singulier du Conjonctif (S. нс-, B. нтєс-) : *Exode*, II 7.

сλ (m). = Côté = (S. B. сλ) : *Exode*, II 12. Voir aussi с[λє]λλ.

се-. Troisième personne du pluriel du Présent I (S. B. сє-) : *Exode*, IV 18.

(сє)нλ-. Troisième personne du pluriel du Futur I : *Exode*, IV 8.

се-, Troisième personne du pluriel du Conjonctif (S. нсє-, B. нтѡγ-, нсє-) : *Exode*, I 10, 10, 10, 10, 16; II 16; IV [8], 9.

се-, нсѡ-. = Après = (S. B. F. нсλ-, нсѡ-) — се, après ѡнє : *Exode*, II 15; IV 19, 24. — нсѡ- : *Exode*, IV 9; *Sirach*, XXII 22; XXIII 1; *Maccabées*, VI 16.

нннсє- : *Exode*, IV 18; *Maccabées*, VI 1. — нннсѡ- : *Maccabées*, VI 15.

сє? Après un nom de nombre (faute?) : *Exode*, VI 20.

со. Dans †со. = avoir pitié = (S. †со, B. †λсо, F. †сλ) : *Exode*, II 6; *Sirach*, XXIII 3.

с̄єєє. = Circoncire = (S. с̄єєє, B. с̄єєє, F. с̄нєєє) : *Exode*, IV 25; *Maccabées*, VI 10.

нн̄тλ†с̄(є)єє (Γ). = Prépuce = : *Exode*, IV 25.

с̄єє (sic). = Soixante-dix =, faute pour с̄єєє (S. ѡчє, B. ѡєє) : cf. сλєч, = sept =, — с̄єє†, = soixante-quinze = : *Exode*, I 5.

с̄ѡγ (f). = Leçon, enseignement = (S. B. F. с̄ѡѡ) : *Sirach*, XXIII [2], 6.

†с̄ѡγ. = Enseigner = : *Maccabées*, VI 19.

с[λє]λλ λ-, πλє (S. B. сλєєλ) : *Sirach*, XXII 24. — Voir сλ et *єλλ.

сλїє (m). = Beauté, ornement = (S. сλ, B. сλλ) : *Sirach*, XXII 18.

сѡк = Tirer, puiser = (S. B. сѡк) : *Exode*, II 16, 17, 19.

с̄мєї (f). = Voix = (S. B. F. с̄мн) : *Exode*, IV 9, et dans зλє̄с̄мєї : *Exode*, IV 10; VI 30.

с̄мнє. = Établir = (S. с̄мнє, B. с̄ємн, F. с̄мн) : *Exode*, VI 4. — с̄мн(тс) нємє-, = faire un pacte avec = (S. с̄мнтс нм-) : *Exode*, VI 13.

с̄мλт (m). = Façon, manière = (S. B. с̄мѡт, F. с̄мλт) : *Maccabées*, VI 8, 18.

сλн (m). = Frère = (S. B. сѡн, F. сλн) : *Exode*, IV (4); VI 20; VII 1, 2. — с̄ннγ. Pluriel (S. с̄ннγ, B. F. с̄ннѡγ) : *Exode*, I 6; II 11, 11; IV 18.

сѡнє (f). = Sœur = (S. сѡнє, B. F. сѡнн) : *Exode*, II 4, 7; VI 20, 23.

СНО. «Deux» (S. B. СНАУ): *Exode*, II 13; IV 9. — Voir СНТЕ.

СОНТ. «Voie» (S. СОНТ): *Exode*, II 4, 12.

СОНТ. «Mœurs, coutumes» (S. СОНТ): *Maccabées*, VI 9.

СНТЕ. «Deux», au féminin (S. СНТЕ, B. СНОУ†, F. СНН†): *Exode*, I 15; *Maccabées*, VI 10. — Voir СНО.

СННУ. Voir САН.

СНАЧ. «Sang» (S. B. СНОЧ, F. СНАЧ): *Exode*, IV 9; *Sirach*, XXII 27.

САНСН. «Prier» (S. СОНСН, B. СОНСН): *Exode*, IV 10, 13.

СПАТОУ. «Lèvre» (S. СПОТОУ, B. СФОТОУ): *Sirach*, XXII 30.

СБТ (м). «Queue» (S. B. СЛТ): *Exode*, IV 4, 4.

³СТО (ΑΒΑΛ). «Rejeter, reprouver» (S. ТСТО, СТО, B. ТЛСΘΟ) — СТА: *Maccabées*, VI 15.

СΩТЕ. «Racheter» (S. СΩТЕ, B. F. СΩ†): *Exode*, VI 6.

СΩТМЕ. «Entendre» (S. СΩТМ, B. F. СΩТМН): *Exode*, II 15; IV 8, 9; VI 5, 9, 12, 12, 30; VII 3; *Sirach*, XXII 29, (СΩМЕ(не)).

САУНЕ. «Connaître» (S. СООУН, B. СΩΟΥН, F. СΛΟΥН). Régime direct avec ἡ-: *Exode*, I 8; IV 14; VI 12.

ΜΗΤΑΤ[ΛΥН]Ε. «Ignorance»: *Sirach*, XXIII 3.

САУТНЕ (ΑΒΑΛ). «Étendre» (S. СΟΥТН, B. СΩΟΥТМН): *Exode*, IV 4, 4; VI 8.

СБЧ. «Hier» (S. B. СЛЧ, F. СБЧ): *Exode*,

II 14; IV 10.

СНЧЕ. «Épée» (S. СНЧЕ, B. F. СНЧН): *Sirach*, XXII 22.

СЗИМЕ (f). «Femme» (S. СЗИМЕ, B. F. СЗИМН): *Exode*, I 22; II 1, 7, 9; IV 20, 23, 25; *Maccabées*, VI 10, СЗИМЕ(не). — ЗИМЕ. Pluriel (S. ЗИОМЕ, B. ЗИОМН, F. ЗИАМН): *Exode*, I 19; *Maccabées*, VI 4.

ΜΗΤΗΛΙCЗИМЕ, συνουσιασμός: *Sirach*, XXIII 6.

СЛЗНЕ. Dans: ΟΥΛΑCЛАНЗЕ(не).

СГЗТ. «Se retirer, s'éloigner» (S. СЛЗТ, СГЗТ): *Maccabées*, V 27.

СЛЗОУ. «Malédiction» (S. СЛЗОУ, B. СЛЗОУ†, F. СГΥΖΙ): *Sirach*, XXII 25.

СЛЗ. «Chef, maître» (S. СЛЗ, B. СЛЖ): *Exode*, I 11.

СΩЗ. «Sourd»: *Exode*, IV 11.

*СІЗЕ. «Être amer». Participe СЛЗЕ (S. СЛЗЕ, B. СЛЗН): *Maccabées*, VI 7.

СНЗЕ. «Fouet, coup de fouet» (S. СНЗЕ, B. СННЗ): *Sirach*, XXIII 2.

СЛЗЕ. «Sept» (voir le mot suivant): *Exode*, VI 16.

СЛЗЧЕ. «Sept», au féminin (S. СЛЗЧЕ, B. СЛЗЧН): *Exode*, II 16.

СГГЕ. «Fou» (cf. S. СОС, B. СОХ): *Sirach*, XXII 19.

Т

Т. Article défini féminin (S. B. F. Т-): *passim*; *т + 2 = О, ЗЛО(ГІ): *Exode*, IV 10. — т devant le φ des mots

- grecs ne devient pas **TE** — **ΤΦΥΛΗ** : *Exode*, II 1; **ΤΦΟΙΜΙΣΣΑ** : *Exode*, VI 15⁽¹⁾.
- Τ-** Avec les pronoms, article possessif.
ΤΑ- : *Exode*, IV 4, 8. — **ΤΚ-** : *Exode*, IV 2, 4, 6, 7, 9, (15), 17, (19). — **ΤΘ-** : *Exode*, II 3, 4, 7; IV 4, 4, 6, 6, 6, 7, 7, 7, 15, 15, 20, (20); *Sirach*, XXII (20), 25, 26, 26; *Maccabées*, VI 7, 18. — **ΤC-** : *Exode*, II 5. — **ΤΕΤΗ-** : *Exode*, VI 5. — **ΤΟΥ-** : *Exode*, VI 20.
- Τ-** Pronom suffixe de la première personne du singulier : *Exode*, II 14; *Sirach*, XXII 28; XXIII 1, 1, 6.
- ΤΑ-** Première personne du féminin singulier du Conjonctif (S. **ἡΤΑ-**, **ΤΑ-**, B. **ΗΤΑ-**) : *Exode*, IV (12), (15), 18, 18; VI 6, 6, 7, 7, 8 (faute), 8; VII 3; *Sirach*, XXIII 4.
- ΤΑ-** Première personne du singulier de l'Infinitif causatif (S. **τῆλ-**, B. **Θῆλ-**) : *Exode*, II 7.
- ΤΑ-** Préfixe du Parfait II (S. **ἡΤΑ-**, B. **ΕΤΑ-**) : *Exode*, II 11.
- ΤΕ**, copule. (S. B. F. **ΤΕ**), voir **NE** et **HE** : *Exode*, I 11, 12, 16 (écrit **ΛΕ**); VI (14); *Sirach*, XXII 17, 18, 19, (27).
- ΤΕ-** Deuxième personne du féminin singulier du Présent I (S. B. **ΤΕ-**) : *Exode*, II 7.
- ΤΕ-** Deuxième personne du féminin singulier du Conjonctif (S. B. **ΗΤΕ-**) : *Exode*, II 9.
- Avec les pronoms **ΤΑ-**, **ΤΕ-**, **ΤΘ-**, **ΤΟΥ-**, voir ces formes.
- ΤΕ-** Forme nominale du Conjonctif (S. B. **ΗΤΕ-**) : *Exode*, VII 1; XXII 30; XXIII 3.
- Avec les pronoms : **ΤΑ-**, **ΤΕ-**, **Θ-**, **C-**, **ΤΗ-**, **ΤΕΤΗ-**, **CE-**, voir ces formes.
- ΤΕ**, Voir **†**, « donner ».
- ΤΕΕ-** Voir **†**, « donner ».
- †**, « Donner » (S. B. F. **†**). **ἡ-** devant le régime direct : *Exode*, IV 11; VI 8.
- ΤΕ**, « Donner ». Forme suivie de la préposition **ἡ-** avec le pronom suffixe, **HEI**, **HEK**, **HEQ**, etc. : *Exode*, II 7, 9, 9, 9; VI 4; *Sirach*, XXII 30; XXIII 5.
- ΤΕΕ-**, **ΤΕΕ-** : *Exode*, IV 21 (**ΤΕΟΥΕ**); VI 8 (**ΤΕQ**); VII 1 (**ΤΕΕΚ**); *Sirach*, XXIII 6 (**ΤΕΤ**).
- † ἡ-**, « frapper » : *Exode*, II 11, 13.
- † ἡη-ΟΥΑΙ**, **† ἡηΑΤ**, **† CO**, **† CBOY**, **† ΤΩΚ**, **† 2(Ε)Π**, **† 2ΤΗ-**, **† 2ΤΑΡ**; voir ces mots.
- †-** Première personne du singulier du Présent I (S. B. F. **†-**) : *Exode*, II 9; IV 10, 10, 13, 14; VI 12.
- †ΗΛ-** Première personne du singulier du Futur I : *Exode*, IV 12, 15, 15, 18, 21, 23; VI 1, 6; VII 3; *Sirach*, XXII 28.
- †**, « Cinq »; forme de **†ΟΥ** après un

⁽¹⁾ Il doit en être de même devant tous les mots commençant par deux consonnes, mais nous n'en avons pas d'exemple dans nos textes. Cf. le masculin **IT**.

- nom de nombre (S. ΤΗ) : *Exode*, I 5.
- †-. Forme non accentuée du démonstratif féminin ΤΕΙ (S. †) dans η†26 : *Exode*, II 14; VI 9.
- ΤΟ. «Terre», voir ΚΜΤΟ.
- ΤΟΥ-. Troisième personne du pluriel de l'Infinitif causatif (S. ΤΡΕΥ-, B. ΟΡΟΥ-) : *Maccabées*, VI 8.
- ΤΕΕΣΕ (f), ΤΕΕΣ (B. ΟΕΣΙ) : *Exode*, II 3, 5, 6.
- ΤΩΣΕ. «Brique» (S. ΤΩΣΕ, B. ΤΩΣΙ) dans ΜΗΤΗΛΗΕΤΩΣΕ, «fabrication des briques» (B. ΦΛΗΕΤΩΣΙ) : *Exode*, I 14.
- ΤΩΣΕ. «Piquer» (S. ΤΩΣΕ) : *Sirach*, XXII 20, 20.
- ΤΕΙ. Démonstratif féminin (S. ΤΑΙ, B. ΟΛΙ, F. ΤΕΙ), voir ΗΕΙ, ΗΕΙ : *Exode*, I 11, 12; VI 14; *Sirach*, XXII 17, 18, 19, 27.
- ΤΩΚ. Dans : †ΤΩΚ, «affermir» (S. †ΤΩΚ) : *Maccabées*, VI 20.
- ΤΩΚΕ. «Jeter» : *Exode*, II 3; écrit ΤΟΚΕ dans : *Exode*, IV 3, 3, 6, 6, 7, 7 et ΤΩΚ(α) : *Sirach*, XXII 21.
- *†ΚΕ. «Jeter» : avec suffixe ΤΕΚΤ[ΟΥ] : *Exode*, I 22.
- *†ΚΕ ΑΒΛΛ; avec suffixe ΤΕΚΟΥ : *Exode*, II 17; VI 1.
- ΤΕΚΟ. «Détruire» (S. B. ΤΑΚΟ, F. ΤΑΚΑ) : *Sirach*, XXII 24. — ΤΕΚΛ : *Sirach*, XXII 30.
- ΤΩΚΜΕ. «Tirer du fourreau» (S. ΤΩΚΜ, B. ΘΩΚΕΜ) : *Sirach*, XXII 22.
- ΤΕΛΟ. «Faire monter» (S. B. ΤΑΛΟ, F. ΤΑΛΛ) : *Exode*, IV 20. — ΤΑΛΟ (?) : *Maccabées*, VI 5.
- ΤΩΛΜΕ (m). «Souillure» (S. ΤΩΛΜ, B. ΘΩΛΕΣ, F. ΤΩΛΕΩ) : *Maccabées*, V 27.
- ΤΜ-. Voir *ΤΗ-.
- ΤΜ-. Négation dans les formes suivantes du verbe :
- 1° Conjonctif — 4ΤΜ- : *Exode*, IV 21; VII 3. — 6ΤΜ- : *Exode*, IV [8], 9;
- 2° Présent II — 4ΥΤΜ- : *Exode*, IV 8;
- 3° Conditionnel — 6ΥΩΛΤΜ- : *Exode*, IV 9; voir ΩΛ-.
- ΤΜΗ-. Négation devant l'infinitif : *Maccabées*, VI 1.
- ΤΑΜΟ. A corriger en ΤΑΛΟ? : *Maccabées*, VI 5; voir ΤΕΛΟ.
- ΤΜΑΕΙΟ. «Faire accoucher» (B. ΘΜΕ-ΙΟ) : *Exode*, I 16.
- ΤΩΜΤ. «Se présenter devant» (T. F. ΤΩΜΤ) : *Exode*, IV 14, 24.
- ΤΗ-. Première personne du pluriel du Conjonctif (S. ΗΤΗ-, B. ΗΤΕΝ-) : *Exode*, I 10; *Maccabées*, VI 15.
- *ΤΗ-, ΤΜ-. Devant η (S. ΗΤΗ-, B. ΗΤΕΝ-) : *Exode*, IV 24.
- ΤΑΝΟ. «Créer» : *Exode*, I 21; IV (11).
- ΤΗΝΕ. Pronom régime de la deuxième personne du pluriel (S. ΤΗΝΟΥ, B. ΘΗΝΟΥ, F. ΤΗΝΟΥ) : *Exode*, IV 15; VI 6, 6, 7, 8.
- †ΝΟΥ. «Maintenant» (S. ΤΕΝΟΥ, B. †ΝΟΥ) : *Exode*, IV 12; VI 1.
- ΤΩΝΕ. «Se lever» (S. B. F. ΤΩΟΥΝ) : *Exode*, I 8, 10; II 17.

[τῆν] λυ. « Envoyer » (S. τῆνθοῦ) : *Maccabées*, VI 1.
 τῆνθ. « Faire vivre » (S. τανθῶ, B. τανθῶ) : *Exode*, I 17, 18 (correction). — τῆνθλ : *Exode*, I 16, 22.
 ταν (m). « Habitude ? » (S. τονθ?) : *Maccabées*, VI 2.
 τηρ. « Tout » (S. B. τηρ, F. τηλ) : *Exode*, I 1, 6, 6, (14) ; IV 21.
 ταρε. « Lorsque, après que » (S. ἡτερε, F. ἡτερε) — ταρε : *Exode*, II 10, 11. — ταρου : *Exode*, II 18. — Cf. ἡταρε.
 τσο. « Abreuver » (S. B. τσο) : *Exode*, II 16, 17.
 τσεβο. « Instruire » (S. B. τσαβο, F. τσαβα). — (τσε)βα : *Exode*, IV 12. — τσεβε dans τσεβε-τῆνθ : *Exode*, IV 15.
 τοοτ. « Main » (S. τοοτ, B. τοτ, F. τλατ). — ἰατωτ (sic) : *Sirach*, XXII 23 ; voir ἰα. — ατοοτ : *Exode*, I 17, 22 ; VII 2 ; *Sirach*, XXIII 6. — Voir ζιτοοτ.
 τετῆ. Deuxième personne du pluriel du Conjonctif (S. ητετῆ) : *Exode*, VI 7.
 τηγ. « Vent » (S. τηγ, B. θηογ, F. τηογ) : *Sirach*, XXII 19.
 τογω. Dans ζιτογω (S. ζιτογω) : *Exode*, II 13 ; *Maccabées*, VI 8.
 τεογο (αζρη). « Faire tomber » (S. B. τलग, F. τलग) : *Sirach*, XXII 20.
 τογῖ(εγ)[ε]. Pluriel de τलग, « montagne » : *Maccabées*, V 27.

*τωγ. « Établir » (S. τωγ, B. οωγ, F. τωγ) ; participe τηγ : *Maccabées*, VI 21.
 τलग. « Multiplier » (S. B. τलग, F. τलग) : *Exode*, VII 3. — τलगλ : *Exode*, I 7.
 τγ. Troisième personne masculin singulier de l'Infinitif causatif (S. τρεγ, B. ορεγ) : *Maccabées*, VI 1.
 ὀββιο. « Humilier » (S. ὀββιο, B. οββιο, F. οββια) : *Exode*, I 12.
 (θ)ῆκο. « Faire souffrir » (S. ὀῆκο, B. τζεῆκο) : *Exode*, V 23.
 τलग. « Établir » (S. B. τलग, F. τलग) : *Exode*, I 11.
 *τεζο. « S'emparer de » (S. B. τलग, F. τलग). — τεζλ : *Sirach*, XXII 28 ; XXIII 6.
 τζπο. « Enfanter » (S. χπο, B. χφο, F. χπλ) : *Exode*, II 2 ; VI 20, 23, 25 ; *Sirach*, XXII 25. — τζπλ : *Exode*, I 22.
 τलग (?) dans ἡτलग : *Maccabées*, VI 4.
 *τलगρο. « Affermir » (S. B. τलगρο, F. τलगρλ). — τलगρλγτ : *Exode*, I 11 ; *Sirach*, XXII 17, 18.

ΟΥ

ογ. Article indéfini singulier (S. B. F. ογ). *partim*. — λ (préposition) + ογ = λγ : *Exode*, I 10 ; II 7, 10, 11 ; IV 17 ; *Maccabées*, VI 17. — λ (verbe) + ογ = λγ : *Exode*, IV 24. — ἡῆνσε + ογ = ἡῆνσεγ : *Maccabées*, VI 1.
 -ογ. Pronom suffixe de la troisième per-

sonne du pluriel; *passim*. Après λ — $\lambda\gamma$, $\tau\eta\lambda\gamma$, $\tau\eta\lambda\gamma$, etc.

$\sigma\gamma\epsilon$ (m). «Un» (S. $\sigma\gamma\lambda$, B. $\sigma\gamma\lambda\iota$, F. $\sigma\gamma\epsilon\epsilon\iota$) : *Exode*, II 6; *Maccabées*, VI 6 ($\tau\epsilon\gamma\epsilon = \tau\epsilon\sigma\gamma\epsilon$), 18. — $\kappa\epsilon(\sigma\gamma\epsilon)$: *Exode*, IV 13. — $\pi\sigma\gamma\epsilon$ $\pi\sigma\gamma\epsilon$: *Exode*, I 1.

$\sigma\gamma\epsilon\iota\epsilon$ (f). «Une» (F. $\sigma\gamma\epsilon\iota$, B. $\sigma\gamma\iota$, F. $\sigma\gamma\iota$) : *Exode*, I 15.

$\sigma\gamma\sigma\gamma$. «Concevoir» (S. $\omega\omega$) : *Exode*, II 2.

$\sigma\gamma\lambda\epsilon$ (pour $\sigma\gamma\lambda\lambda\epsilon$). «Saint» (S. $\sigma\gamma\lambda\lambda\epsilon$, B. $\sigma\gamma\lambda\epsilon$, F. $\sigma\gamma\epsilon\epsilon\epsilon$) : *Maccabées*, VI 4.

$\sigma\gamma\epsilon\iota\epsilon$ (pour $\sigma\gamma\epsilon\iota\epsilon\iota\epsilon$) (m). «Prêtre» (S. $\sigma\gamma\eta\eta\kappa$, B. $\sigma\gamma\eta\kappa$, F. $\sigma\gamma\eta\epsilon$) : *Exode*, II 16.

$\sigma\gamma\lambda\iota$ (m). «Route, course» (S. B. $\sigma\gamma\sigma\iota$) dans $\tau\eta\mu\eta\sigma\gamma\lambda\iota$: *Maccabées*, VI 19.

$\sigma\gamma\epsilon\iota\epsilon$. «Une», voir $\sigma\gamma\epsilon$.

$\sigma\gamma\epsilon\iota\epsilon$. «S'éloigner, être loin» (S. $\sigma\gamma\epsilon$, B. $\sigma\gamma\epsilon\iota$, F. $\sigma\gamma\eta\iota$), substantif dans $\tau\eta\sigma\gamma\epsilon\iota\epsilon$, «de loin» : *Exode*, II 4.

$\sigma\gamma\lambda\epsilon\iota\omega$ (m). «Temps» (S. $\sigma\gamma\sigma\epsilon\iota\omega$, F. $\sigma\gamma\lambda\epsilon\iota\omega$) : *Sirach*, XXII 26; *Maccabées*, VI 1.

$\sigma\gamma\omega\mu$. «Manger» (S. B. F. $\sigma\gamma\omega\mu$) : *Maccabées*, V 27 ($\epsilon\gamma\omega\mu$ pour $\epsilon\gamma\sigma\gamma\omega\mu$); VI 18 ($\lambda\gamma\omega\mu$ pour $\lambda\sigma\gamma\omega\mu$).

$\sigma\gamma\eta$. «Il y a» (S. $\sigma\gamma\eta$, B. $\sigma\gamma\sigma\eta$, F. $\sigma\gamma\lambda\eta$) : *Sirach*, XXII 22, 23.

Avec ϵ relatif, $\epsilon\gamma\eta$: *Exode*, IV 13; *Maccabées*, VI 7.

Avec $\eta\epsilon$ du passé, $\eta\epsilon\gamma\eta$: *Exode*, II 4.

Suivi de $\eta\tau\epsilon$ — $\sigma\gamma\eta\tau\epsilon$, «avoir» ; au passé $\eta\epsilon\gamma\eta\tau\epsilon$: *Exode*, II 16.

$\sigma\gamma\lambda\eta = \lambda\sigma\gamma\lambda\eta$. Voir $\lambda\eta$. *Exode*, II 14.

$\sigma\gamma\lambda\eta$. «Aliquis» (S. B. $\sigma\gamma\sigma\eta$, F. $\sigma\gamma\lambda\eta$). — $\sigma\gamma\lambda\eta\eta\mu$, «quiconque, omnis» : *Exode*, IV 19; *Sirach*, XXII 29; *Maccabées*, VI 3.

$\sigma\gamma\epsilon\eta$. «Ouvrir» (cf. S. B. F. $\sigma\gamma\omega\eta$) : *Exode*, II 6. Voir aussi $\sigma\gamma\epsilon\eta$.

$\sigma\gamma\omega\eta\epsilon$ ($\lambda\epsilon\lambda\lambda$). «Apparaître» (S. B. F. $\sigma\gamma\omega\eta\epsilon$) : *Exode*, II 14; IV 5; VI 3; *Sirach*, XXII 30. — $\sigma\gamma\lambda\eta\epsilon$: *Exode*, VI 3.

$\sigma\gamma\lambda\tau$. «Se réjouir» (S. $\sigma\gamma\sigma\tau$) : *Sirach*, XXII 2, 5. Substantif «joie» : *Maccabées*, VI 19.

$\sigma\gamma\omega\tau$. «Unique» (S. B. F. $\sigma\gamma\omega\tau$) : $\tau\eta\sigma\gamma\omega\tau$: *Maccabées*, VI 8.

$\sigma\gamma\lambda\epsilon$. Dans : $\mu\alpha\eta\sigma\gamma\lambda\epsilon$, sans doute pour $\mu\alpha\eta\sigma\gamma\lambda\epsilon\epsilon$: *Exode*, IV 24. Voir $\sigma\gamma\omega\epsilon$.

$\sigma\gamma\omega\epsilon$. «Habiter» (S. B. F. $\sigma\gamma\omega\epsilon$) : *Exode*, II 15, VI 4. — $\sigma\gamma\eta\epsilon$: *Maccabées*, VI 2.

$\sigma\gamma\lambda\epsilon\sigma\lambda\eta\epsilon$ (sic). «Ordre» (S. $\sigma\gamma\epsilon\epsilon\sigma\lambda\eta\epsilon$, B. $\sigma\gamma\lambda\epsilon\sigma\lambda\eta\epsilon$, F. $\sigma\gamma\lambda\epsilon\sigma\lambda\eta\epsilon$) : *Maccabées*, VI 8.

$\sigma\gamma\omega\epsilon\epsilon$. «Désirer, vouloir» (S. B. F. $\sigma\gamma\omega\epsilon\epsilon$) : *Exode*, II 7, 14; IV 23; *Maccabées*, VI 9, 20. Substantif «désir» : *Sirach*, XXIII 5, 6.

$\sigma\gamma\lambda\lambda$. Participe de $\sigma\gamma\lambda\epsilon\iota$ (S. B. $\sigma\gamma\sigma\lambda$) : *Exode*, IV 18.

Ω

- ωνε. «Pierre» (S. ωνε, B. F. ωνι) : *Exode*, IV 25; *Sirach*, XXII 21.
 *ωνε. «Vivre» (S. ωνε, B. ωνι, F. ωνε, ωνι). Participe ανι : *Exode*, IV 18; *Maccabées*, V 27.
 ωνε. «Vie» : *Exode*, I 14; VI 16, 18, 20; *Sirach*, XXIII 1, 5; *Maccabées*, VI 19, 20.
 ωτο (?) : *Maccabées*, VI 19.
 ωω. «Crier», dans ωωεζαμ, «gémissement» (cf. S. αωαζομ, B. ααζομ) : *Exode*, VI 5.
 ωσε. «Se tenir debout» (S. ωσε, B. F. ωσι) : *Sirach*, XXII 19.

Ϝ

- Ϝλ-, Ϝλρλ-. Préposition. «Jusqu'à» (S. B. Ϝλ-, Ϝλρλ-, F. Ϝλ-, Ϝλρλ-) : *Exode*, II 10, 11, 18; IV 18, 18; V 23; VI 13. — Ϝλρλ-, *Exode*, V (22). — Ϝλτε-, voir ce mot.
 -Ϝλ-. Particule formant 1^{re} le conditionnel avec le Présent II (S. εϜλν-, B. λϜλν-) : λκϜλ-, *Sirach*, XXII 22, 23; 2^{re} le conditionnel négatif (S. εϜλντμ-) : εϜλντμ-, *Exode*, IV 9⁽¹⁾.
 Ϝε. «Cent» (S. B. Ϝε) : *Exode*, VI 16, 18, 20.
 ϜογοϜ (m). «Sable» (S. B. Ϝω) : *Exode*, II 12.

⁽¹⁾ Le Ϝ n'est pas sûr, on a peut-être λϜ. Les autres dialectes ont en effet le Présent II dans cette forme.

- Ϝλμ (m). «Gendre» (S. B. Ϝομ) : *Exode*, IV 18.
 ϜνϜε. «Suivre, servir, rendre un culte» (S. ϜνϜε, B. ϜεμϜι, F. ϜνμϜι) : *Exode*, IV 23.
 Ϝννε. «Chercher, demander» (S. Ϝννε, B. F. Ϝννι). Construit avec ce = «Chercher à, poursuivre» (S. Ϝννε η̄σα-, B. Ϝννι η̄σα-) : *Exode*, II 15; IV 19, 24.
 Ϝννε. «Avoir honte» (S. Ϝννε, B. F. Ϝννι) : *Sirach*, XXII 28. Substantif «honte, pudeur» : *Maccabées*, VI 19 (Ϝεννε).
 λτϜννε : *Sirach*, XXIII 6.
 Ϝλρλ-. Voir Ϝλ.
 Ϝνρε (m). «Fils, enfant» (S. Ϝνρε, B. Ϝνρι, F. Ϝνρι) : *Exode*, I (1), 7, 9, 12; II 2, 3, 6, 6, 7, 8, 9, 9, 10, 11, 11; IV 20, 22, 25; VI 5, 6, 9, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 21, 22, 24, 25, 26, 27; VII 2; *Maccabées*, VI 10, 10.
 Ϝεερε (f). «Fille» (S. Ϝεερε, B. Ϝερι, F. Ϝννι) : *Exode*, II 1, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 16; VI 20, 23, 25.
 Ϝλς. «Pasteurs» (pluriel de *Ϝως) : *Exode*, II 19.
 Ϝοος. «Pasteurs» (pluriel de *Ϝως) (S. Ϝοος, pluriel de Ϝως) : *Exode*, II 17, 17.
 Ϝλτε-. «Jusqu'à ce que» (S. Ϝλντε-, B. Ϝλτε-, Ϝλντε), voir Ϝλ-. — Ϝλτετμ- (deuxième personne pluriel) : *Exode*, I 16. — ϜλτοϜ- : *Exode*, II 16.

ωωτε (f). «Puits» (S. ωωτε, B. ωω†) : *Exode*, II 15.

ωουωου. «Sec» (S. B. ωουωου). — ετωουωου : *Exode*, IV 9, 9.

ωωε. «Il faut, il convient» (S. ωωε, εωωε, B. εωωε, F. ωωη). — ετωωε, «ce qui convient» : *Maccabées*, VI 20. — ετ[ε]μωωε, «ce qui ne convient pas» : *Maccabées*, VI 4.

ωεχε. «Parler» (S. ωαχε, B. εαχι, F. ωεχι) : *Exode*, IV 14, (15); V 23; VI 2, 9, 11, 12, 13, 27, 28, 29, 29; VII 2; *Maccabées*, VI 17. — Substantif «parole» : *Exode*, II 14, 15; IV 10, 10, 14, 16; VI 12; *Maccabées*, VI 17.

Q

q-, 1° Préfixe de la troisième personne du masculin singulier du Présent I (S. B. F. q-); 2° préfixe de la troisième personne du masculin singulier du Conjonctif (S. q̄-, B. q̄εq̄-, F. q̄εq̄-⁽¹⁾) : *Exode*, IV 9, 14, 14, 16; VI 1; *Maccabées*, VI 14, 15.

qηλ-. Troisième personne du masculin singulier du Futur I : *Exode*, IV 14; VI 12, *Sirach*, XXII 17, 18, 20, 20, 21, 21.

⁽¹⁾ Ces deux temps sont identiques dans ce dialecte, sauf pour la première personne du singulier : Présent I = †, Conjonctif = τλ. Le sens et la syntaxe permettent seuls de distinguer les formes; je les donne ici ensemble.

q̄τ̄η-. Conjonctif avec la négation : *Exode*, IV 21; VII 3.

q̄ι, q̄ει. «Porter» (S. B. F. q̄ι) — q̄ι m̄η-. «S'unir à» : *Exode*, I 10. — q̄ει ελ-, «supporter, souffrir» : *Maccabées*, VI 3. — q̄αει-, adjectif verbal, dans : q̄αειηλ289.

q̄αειηλ289. «Bétail, ce qui porte le joug», ὑποζύγια : *Exode*, IV 30.

2

2ει, 2ητ- (f). «Partie antérieure» (S. B. 2η) dans ελτ2ει, «avant, devant» (S. ελτ2η, B. ελτ2η) : *Exode*, IV 10, 10; *Sirach*, XXII 27, 27. Voir ελ-.

Avec le pronom on emploie la forme ε2ι. — ε2τq̄ε2ι : *Maccabées*, VI 7 (cf. S. ελτλ2η, «devant moi», à côté de ελτλ2η).

La forme avec suffixe est 2ητ- : *Exode*, I 17, 21.

2ι, 2ει. Préposition (S. B. F. 2ι). «Avec, et» : *Sirach*, XXII 24, 24 (2ει), [24]; *Maccabées*, VI 4. — «Sous le règne de, au temps de» : *Maccabées*, 27 (titre). — *2ιτ2ι q̄-, 2ιτq̄ε2ι, «devant» : *Maccabées*, VI 7. — 2ιτ̄η-, *2ιτ̄οοτ- : *Maccabées*, VI 17. — *λ8λλ 2ιτ̄η-, λ8λλ 2ιτ̄οοτ- : *Exode*, II 17, 19, 20. — 2ιχ̄η-, 2ιχω- : *Sirach*, XXII 19, 19; *Maccabées*, VI 7. — *λ8λλ 2ιχ̄η-, λ8λλ 2ιχω- : *Maccabées*, VI 16. — ερη 2ιχ̄η-, ερη 2ιχω- : *Exode*, IV 9, VI 4. — 2ι-

- τοῦω. «voisin, prochain» ; voir
 τοῦω : *Exode*, II 13 ; *Maccabées*,
 VI 8.
 ζω (m). «Visage», pour zo (S. B. zo) :
Exode, II 15 (avec l'article = φω) ;
Maccabées, VI 18.
 zoγ. (pour zoγγ). «Même» (S.
 ζωω, B. ζω, F. ζω). — zoγγε,
 «nous mêmes» : *Maccabées*, VI 15.
 — Cf. zoγγ.
 ζωκ (m). «Chose, acte» (S. B. F. ζωκ) :
Exode, I 10, 14, 18 ; VII 2.
 ζωγγε. Pluriel de ζωκ (S. ζωγγε, B.
 ζωγγι, F. ζωγγι) : *Exode*, I 11,
 11, 14, 14 ; VI 9.
 ζωγε. «Tomber» (S. ζω, B. ζω, F.
 ζωγι) : *Exode*, IV 25 ; *Sirach*, XXII
 30 ; XXIII [1], 4.
 ζωμε. Pluriel de ζωμε.
 ζωκε. «Pauvre» (S. ζωκε, B. F. ζωκι),
 dans μηττωκε (f), «pauvreté» :
Sirach, XXII 25.
 ζωγι. «Quelqu'un, quelque chose» (B.
 ζω) : *Exode*, II 12.
 ζωγιτ. «Oiseau» (S. B. F. ζωγιτ) :
Sirach, XXII 21.
 ζωγε|c. «S'asseoir» (forme inconnue
 aux autres dialectes, voir STEINBOFF,
die Apokalypse des Elias à l'index ;
 cf. S. ζωοο, B. ζωοο) : *Exode*,
 II 15.
 ζωη. Article indéfini pluriel (S. ζωη,
 B. ζωη, F. ζωη) : *Exode*, I 11,
 11, 21 ; *Sirach*, XXII (19), 20, 21,
 27 ; XXIII 2, 5, 6 ; *Maccabées*, V
 27 ; VI 7, 16 (écrit ζωη), 17.
 ζωη. «Ordonner, commander» (S. B. F.
 ζωη) : *Exode*, I 17, 22. — ζωη :
Exode, VII 2.
 ζωωγε. «Crainte» : *Sirach*, XXII 19 (écrit
 ζωω). — ζωωγε, «craindre» :
Exode, I 17, 21 ; II 14 ; *Sirach*, XXII
 18, 23.
 ζωη. «Jugement» (S. B. ζωη, F. ζωη)
 dans ζω(ε)η, «juger» : *Exode*,
 II 14.
 ζωη. «Cacher» (S. B. ζωη), — ζωη :
Exode, II 2, 3, 12 ; *Sirach*, XXII 28.
 ζωω. «Fourneau» (S. B. ζωω) : *Sirach*,
 XXII 27.
 ζωη. «En haut» (S. ζωη, B. ζωη, F.
 ζωη). — ζωη αχη, ζωη
 αχω, «sur, au-dessus de» : *Exode*,
 I 8, 11 ; IV 20.
 ζωω. «Être lourd» (S. B. ζωω) ;
 participe ζωω : *Exode*, IV 10.
 ζωωε. «Garder» (c'est une forme sahi-
 dique — S. ζωωε, B. ζωωε, F.
 ζωωε) : *Sirach*, XXII 29 ; cf. ζωωε.
 ζωωε.
 ζωη, ζωη (m). «Cœur» (S. B. F.
 ζωη) : *Exode*, IV 21 ; *Sirach*, XXII
 17, 19, 20 ; XXIII 2. — ζωη,
 ζωη : *Exode*, II 11 ; IV 21.
 ζωη ζωη. Dans : μηττωη ζωη,
 «manque de courage» : *Exode*, VI 9.
 — ζωη ζωη, «dureté de cœur» :
Exode, VII 3. — ζωωε ζωη,
 «orgueil» : *Sirach*, XXII 24. —
 ζωη ζωη (voir ζωωε), «sage, pru-
 dent» (S. ζωη ζωη) : *Sirach*, XXII
 18, 18. — ζωη ζωη ζωη, «sa-
 gesse» : *Sirach*, XXII 30.
 ζωη. Voir ζωη (f).

2TH. Voir 2HT.

2OTI. « Apaiser » (S. B. 2OTI) : *Sirach*, XXII 23.

2TAP. « Obligation, nécessité » (S. 2TOR), dans 2TAP, « forcer, contraindre » : *Maccabées*, VI 1, 7.

2TOYΩ. Voir TOYΩ.

2XY. « Méchant, mauvais » (S. 2OXY, B. 2OXY, F. 2XY) dans 2OXY : *Sirach*, XXII 28; *Maccabées*, VI 9.

2OXYE (m). « Jour » (S. 2OXY, B. 2OXY, F. 2OXY) : *Exode*, II 11; IV 10, 18; VI 28 (φωογε); *Maccabées*, VI 7 (φωογε).

État construit 2OY-, dans 2OYMIC : *Maccabées*, VI 7 (écrit φωυμικ), cf. 2OXYE.

2OYO. « Plus » (S. B. 2OYO, F. 2OYX) — 2OYO, « davantage, plutôt que » : *Exode*, I 9, 12; *Maccabées*, VI 19 (2OYΩ). — 2OYO, « augmenter » : *Sirach*, XXIII 3.

2XYT. « Mâle » (S. 2OXYT, B. 2OXYT) : *Exode*, I 16, 17, 18, 22.

2XQ. « Serpent » (S. B. 2OQ) : *Exode*, IV 3, 17.

2OYQ. « Mais, aussi » (S. 2OYQ) : *Sirach*, XXII 20, 21. Cf. 2OY.

*2OYK. « Être mou » (S. 2OYK), adjectif verbal dans 2OYKMIC, βραδύλωσας, ισχυρόφωνος : *Exode*, IV 10 (écrit 2OYKMIC, faute); VI 30.

2

-2-, « Pouvoir » (S. B. F. -6Y-, -Y-) : *Exode*, II 3.

2X-. 2XPA. Préposition. « Sous » (S. 2X, B. 2X, F. 2X) — 2XT2GI, « avant, devant » : *Exode*, IV 10, 10; *Sirach*, XXII 27, 27. — 2OYH 2X-, « à l'intérieur de » : *Exode*, IV 6, 6, 7, 7. — 2XPA 2X-, « hors de » : *Exode*, IV 6 (faute pour 2XPA 2X-, cf. *Exode*, IV 7).

2XPA. *Maccabées*, VI 3.

2XT2G. Voir ce mot.

2XE. « Dernier » (S. 2XE, B. 2XE, F. 2XE) : *Exode*, IV 8.

2XE (m). « Fête » (S. 2XE, B. 2XE, F. 2XE) : *Maccabées*, VI 6 (écrit 2XE par erreur), 7.

2E. « Bois » (S. B. 2E, F. 2E) : *Sirach*, XXII 17.

2E (f). « Façon, manière » (S. 2E, B. 2E, F. 2E) : *Exode*, I 12, 12, 17, [19]; II 14; IV 6, 7; VI 12, 30; *Sirach*, XXII 17, 17, 18, 18, 19, 19, 27, 27; *Maccabées*, V 27; VI 20. — 2E, « ainsi » : *Exode*, II 14; VI 9.

2GI (f). « Ventre » (S. 2GI) : *Sirach*, XXIII 6.

2O. « Chemin » : *Exode*, IV 24.

2KH (m). « Ami » (S. 2KH, B. 2KH) : *Sirach*, XXII 21, 22, 23, 24, 25, 28. — 2KH, « amitié » : *Sirach*, XXII 21; *Maccabées*, VI (21).

2XLO. « Vieillard » (S. 2XLO, B. 2XLO, F. 2XLO) : *Maccabées*, VI 1.

2HM. « Petit » (S. 2HM) : *Exode*, II 3, 6, 7, 8, 9, 9, 10; VI 9; *Maccabées*, VI 1, 10, 17.

2[AM]T (m). « Trois » (S. 2[AM]T,

ὡμοντ, B. ὡοντ, F. ὡλ-
 μεντ) : *Exode*, II 2.
 τλντς (f). «Trois» (S. ὡοντς, B.
 ὡοντ) : *Exode*, VI 18, 20.
 τντς (f). État construit : *Exode*, IV 10.
 τμτς (m, f). «Serviteur, servante» (S.
 S. τμτς, F. τμτς) : *Exode*, I
 14; II 5, 5; IV (10); VI 5. —
 μντς (f). «servitude» : *Exode*,
 VI 6.
 τν-, νεντ-. Préposition (S. τν-, B.
 νεντ-, F. νεντ-) : τν- devant π, φ,
 η, mais peut rester τν- : *Maccabées*,
 V 27 (titre); VI 18 :
 1° «dans» : *Exode*, I 5, 14; II 3, 5, 6,
 10 (pour ἀλλ τν), (11), 12; IV
 2, 4, 10 (τμ), (14), 18, 24; *Sirach*,
 XXII (17), 17, 25, 25, 26;
 XXIII 1, 4 (τμ pour η); *Macca-
 bées*, V 27, titre (τν devant μ); VI
 1, 2, 2, 3, 7, 18, 18, 18 (τν)
 devant π), 19, 19, 19;
 2° «par, au moyen de» : *Exode*, I 14
 8, 9, 14; *Sirach*, XXII 30; *Macca-
 bées*, VI 6.
 Avec suffixe, νεντ- — νεντνε : *Macca-
 bées*, VI 15. — νεντου (au
 moyen de) : *Exode*, I 14; (dans),
Sirach, XXIII 1. — νενττ, dans
 νεντ νενττ : *Exode*, VI 4, 5.
 — νεντ νενττ : *Exode*, VI 14,
 17.
 ἀλλ τν-, «hors de» : *Exode*, I
 5, 10; II 1, 1, 6, 7, 10 (τμ pour
 ἀλλ τμ), 11; IV 6 (ἀλλ τλ pour
 ἀλλ τμ), 7, 9, 9; VI 1, 6, 6, 7,
 (9), 13, 15, 25; VII 2; *Maccabées*,

VI 1, (4). — ἀλλ...τν- : *Exode*,
 VI 11, 26, 27.
 νεντ τν-. «Au dedans de, dans» :
Exode, I 11, 14; II 15; IV 17,
 19, 20, 21, (24), 28; VII 3. —
 Avec suffixe, νεντ νενττ : *Exode*,
 VI 4, 5.
 νεντ νενττ : *Exode*, IV 14, 17.
 νεντ. Voir τλντς.
 νου. (S. νου, B. νου, F. νου)
 dans : νου : *Exode*, I 1, 19; II
 10; VI 11; *Maccabées*, VI 4.
 νου λ- : *Exode*, VI 8; *Maccabées*,
 VI 19, 20 (?). — Avec suffixe,
 νου λν- : *Exode*, I 10.
 νου τλ- : *Exode*, IV 6, 6, 7, 7.
 νου. Voir νου.
 νου. «Devenir» (S. νου, B. νου,
 F. νου) : *Exode*, II 2, 4, 4, 10,
 11; IV 3, 4, 6, 7, 9, 9, 16, 16,
 24; VI 7; VII 1; *Maccabées*, V 27
 (titre), 27; VI 9, 17.
 νου. Participe (S. νου, B. νου,
 F. νου) : *Exode*, IV 18; VI 3.
 *νου-. Présent d'habitude (S. B. νου-
 ρε) — νου- (S. B. νου-) :
Exode, I 19.
 νου. «En bas» (S. νου, B. νου, F.
 νου). Dans :
 νου τν-, avec suffixe νου νενττ;
 voir τν- et νενττ.
 νου τν-, avec suffixe νου τν-
 τν-; voir τν- et τν-.
 νου νενττ. Voir τν- et νενττ.
 νου : *Sirach*, XXII 20.
 νου λ- : *Exode*, I 1; IV 15, 19,
 20, 21; *Maccabées*, VI 15.

- ΛΞΡΗΙ ΛΞΗ- : *Exode*, II 5, 15; IV 3, 3; *Maccabées*, VI 5 (H devant H); avec suffixe ΛΞΡΗΙ ΛΞΩ- : *Exode*, II 14.
- ΞΑΡΠ. «Premier» (S. B. ΨΟΡΠ, F. ΨΑΡΠ) : *Exode*, IV 8.
- ΞΡΠ-. État construit de ΞΑΡΠ dans : ΞΡΠΞΜΙCΕ : *Exode*, IV 22, 23; VI 14.
- ΞΡΑΥ (m). «Voix» (S. ΞΡΟΟΥ, B. ΘΡ-ΩΟΥ) : *Exode*, IV 8.
- ΞΙCΕ (m). «Souffrance» (S. ΞΙCΕ, B. ΘΙCΙ, F. ΞΙCΙ) : *Exode*, II 11.
- ΞΗΤ-. État pronominal de ΞΕΙ (S. ΞΗΤ-, B. ΘΗΤ-) dans ΞΗΤ- qui sert d'état pronominal à la préposition ΞΗ-. Voir ce mot.
- ΞΩΤΞ. «Tuer» (S. ΞΩΤΞ, B. ΘΩΤΞ, F. ΞΩΤΞ) : *Exode*, II 12, 14, 15. — ΞΑΤΞ : *Exode*, II 14.
- ΞΑΞΤΞ-. «Près de» (S. ΞΑΞΤΗ-) : *Exode*, II 3, 5.

Χ

- ΧΞ. (S. B. F. ΧΞ). Après ΠΑΧΞ : *Exode*, I 9, 18, 19; II 7, 8, 9, 13, 14, 18, 19; IV 2, 3, 6, 7, 10 (11), 13, 18, 19, 21; VI 1, 30; VII 1. Après ΧΟΥ : *Exode*, I [16], 22; II 6, 10; IV 14, 18, 22, (23), (23); VI 2, 6, 11, 12, 29. — ΗΟ ΧΞ, «voir que» : *Exode*, II 2. «voir si» : *Exode*, IV 18. — CΛΥΗΞ ΧΞ, «savoir que» : *Exode*, IV 14. — ΗΞΟΥΤ- ΧΞ, «croire que» : *Exode*, IV 5. — ΞΟΜΟΛΟΓΕΙ ΧΞ, «dé-

clarer que» : *Maccabées*, VI 9. — ΗΟΥΤΞ ΑΡΑ- ΧΞ, «appeler du nom de» : *Exode*, II 10; *Maccabées*, VI 2, 2. — ΗΜΞ ΧΞ, «savoir que» : *Exode*, VI 7. — ΧΞ, «que» : *Maccabées*, VI 9.

- ΧΞ. «Afin que» : *Exode*, IV 10, 23. Devant le verbe négatif : [ΞΗ]Α- : *Sirach*, XXII 30. — ΞΗΟΥ- : *Maccabées*, V 27. — Devant le futur II : ΧΑΚΗΛ- : *Sirach*, XXII 25, 29. — ΧΑΥΗΛ- : *Maccabées*, VI 9.
- ΧΞ devenant χ lié avec le mot suivant : ΧΑΚΗΛ- : *Sirach*, XXII 25, 26; ΧΑΗΛΑΚ : *Maccabées*, VI 6; ΧΑΥ-ΗΑΠΑΡCΟΥ : *Maccabées*, VI 9.
- ΑΒΑΛ ΧΞ. «Parce que» : *Exode*, I 21; II 3.

ΧΞΚΑΛC. Voir ce mot.

ΧΞ pour ΛΞ : *Exode*, I 15.

ΧΞ. Voir ΧΟΥ.

- ΧΙ, ΧΕΙ. «Prendre» (S. ΧΙ, B. ΓΙ, F. ΧΙ) : ΧΙ, *Exode*, II 1, 3, 9, (10); IV 9, 17 (ΧΕΙ), 20, (20), 25 (ΧΕΙ); VI 20, 23 (ΧΕΙ), 25.

ΧΙΤ-. — ΧΙΤΗ : *Exode*, IV 9. — ΧΙΤΗΗΞ : *Exode*, VI 7-8.

ΧΙ ΛΞΟΥΗ. «Introduire» : *Maccabées*, VI 4.

ΧΙΒ[Α]ΤΞ. voir Β[Α]ΤΞ. — ΧΙΚΒΛ. voir ΚΒΛ. — ΧΙΠΒΛΗC. voir ce mot.

*ΧΩ-. Voir *ΞΗ-.

- ΧΟΥ. «Dire» (S. B. F. ΧΩ) : *Exode*, I 16, (22); II 6, 10; IV 14, 18, 22; VI 2, 6, 10, 12, 29; VII 2.
- ΧΟΟ-. — ΧΟΟΥ : *Exode*, IV 13. —

- xoooc : *Exode*, IV 15, 22, 23; VI 6, 26. — xoooye : *Exode*, VI 29.
 xe- : *Maccabées*, VI 17.
 xie[λ]·te. Voir B[λ]·te.
 xaiē (f). «Mère» (S. xoe, xo, B. xoi) : *Sirach*, XXII 18.
 xaeic (m). «Seigneur» (S. xoeic, B. owic) : *Exode*, IV 4, 5, 6, (11), 13, 14, 19, 21, 22, 24; VI 1, 2, 6, (7), (8), 10, 12, (13), 28, (29), 29, 30; VII 1; *Sirach*, XXIII (1), 5.
 xc (abréviation) : *Exode*, IV 10, 11; *Sirach*, XXIII 1.
 xwk (m). «Achèvement» (S. B. F. xwk) : *Maccabées*, VI 15.
 xikla. Voir kba.
 xwkmg. «Se baigner» (S. xwk, B. F. xwkem) : *Exode*, II 5.
 xekale. «Afin que» (S. xekale, B. xenal, F. xekale) : *Exode*, I 11; IV 5; VI 11; *Sirach*, XXIII 2.
 xñ-. «Depuis» (S. xñ, B. icxñ, F. xñ). — xñ·noy : *Exode*, VI 1. — Avec le Parfait II = xñ·ta- (pour xñ·ñ·ta-) : *Exode*, IV 10, V 23.
 *xñ-·xw- dans λxñ-λxw- = sur- : — λxñ- : *Exode*, IV 9 (λxñ devant n); V 23; *Sirach*, XXII 17, 18, 18, 22 (λxñ devant n), 30; XXIII 2, 2 (λxñ devant n), 3 (id.); *Maccabées*, VI 21; λxw- : *Exode*, I 10. — λxñi λxñ- : *Exode*, I 8; IV 20; λxñi λxw- : *Exode*, I 11. — λxñi λxñ- : *Exode*, II 5, 15; IV 3, 3; *Maccabées*, VI 5 (λxñ devant n); λxñi λxw- : *Exode*, II 14. — λxñi λxw- : *Sirach*, XXII 19, 19; *Maccabées*, VI 7. — λxñi λxw- : *Maccabées*, VI 16.
 xiwn pour xiwn. «Neige» : *Exode*, IV 6.
 xeghe. (S. xñh) : *Exode*, IV 13.
 xñhanc. «Faire violence» (S. xñhanc, B. oñhanc, F. xñhanc) : *Exode*, II 13. Substantif (m) «violence, injustice» : *Exode*, I 14; VI 6, 7.
 xwpe (= xoorpe). «Puissant» (S. xoor, B. xop, F. xlap) : *Exode*, VI 1.
 xpxpe. «Luxure» (B. xepxep) : *Maccabées*, VI 4.
 xace. Voir xaeice.
 xaeice. «Élever», substantif «hauteur» (S. xaeice, B. oaeice, F. xaeice) dans xaeice ññh·, «orgueil» : *Sirach*, XXII 24. — [xaeice] ññh·, μετσωρισμός ἐφθαλμών : *Sirach*, XXIII 5.
 xace. Participe (S. xoece, B. oaeice, F. xaeice) : *Exode*, VI 1, (6); *Sirach*, XXII 19; *Maccabées*, VI 18.
 xay. «Envoyer» (S. xooroy, F. xlay) : *Exode*, II 5; *Maccabées*, VI 8.
 *xwz. «Frotter, polir» (S. xwz, B. ooz, F. xoz). Participe xñz : *Sirach*, XXII 18. — xaz- : *Exode*, II 3.
 xaz (?) dans ññh·xaz, *Maccabées*, VI 4.
 xwzmg. «Profaner» (S. xwz, B. owz, F. xwz) : *Maccabées*, VI 2.
 xaxe. «Ennemi» S. xaxe, B. xa-

χι, F. χεχι) : *Exode*, I 10; *Sirach*, XIII 4.

6

δε. «Donc» (S. δε, B. χε, F. ση) : *Exode*, IV 12; VI 6.

ει. Faute pour ηει : *Exode*, I 18.

ουγ. «Rester, demeurer» (S. ου, F. ου) : *Sirach*, XXII 19.

ωκ. «Faible» (S. ωκ, B. χωκ) : *Sirach*, XXII 19.

εκει (m). «Bras» (S. εκοι, B. χφοι) : *Exode*, VI 6.

ελ(ι)λε. «Habiter», dans ῥμηελα(ι)λε «hôte, habitant» (S. εοιλε, εοειλε, B. χωιλι) — ῥμηελα(ι)λε «habiter» : *Exode*, VI 4.

ελαμ, dans ηελαμ «vite» (même racine dans B. χωλεμ, F. κωλεμ) : *Exode*, II 18.

εωλη — εωλη, εελα (substantif) «révélation» (S. εωλη, B. εωρη, F. εωλη) : *Sirach*, XXII 24.

εαμ. «Force, puissance» (S. εομ, B. χομ, F. εαμ) — ογμεαμ ῥμα : *Exode*, IV 13. — εμεαμ, «devenir puissant, être fort» (S.

εμεομ, B. χεμχαμ, F. εεμεαμ⁽¹⁾) : *Exode*, I 7, 9, 12, (20); II 3.

εη- dans εμεαμ. = état construit de *εμε. Voir à εαμ.

εαμ dans χηεαμ. Voir ce mot.

εωητ. «Siffler» (S. εωητ, B. χωητ, F. εωητ) : *Exode*, IV 14.

εμεαμ. Voir à εαμ.

εερωκ (m). «Bâton» (S. εερωκ, B. εαρωκ) : *Exode*, IV 2, 4, 17, 20.

εω[τ]. «Rigole, canal» (S. εωτ) : *Exode*, II 16.

ειχ (f). «Main» (S. ειχ, B. χιχ, F. ειχ) : *Exode*, IV 2, 4, 4, 6, 6, 6, (6), (7), 7, 7, 17, (20), 24; VI 1, 1, 8.

[·]εμεε (?) εκεπασα : *Sirach*, XXII 28.

(1) Les trois dialectes sahidique, bohéique et fayoumique ont conservé dans ce mot le véritable état construit du verbe S. εμε, B. χηη, F. εηη. Le η est primitif dans cette racine. En akhmimique et dans les *Acta Pauli* on a, au contraire, εμεαμ. Le η est-il dû au α qui suit, ou bien représente-t-il l'état construit secondaire?

INDEX DES MOTS GRECS.

- ΑΓΛΘΟΝ, *Sirach*, XXII 25.
 ΑΓΓΕΛΟΣ, *Exode*, IV 24.
 ΑΙΣΘΗΣΙΣ, *Sirach*, XXII 20.
 ΑΛΛΑ, *Maccabées*, VI 16.
 ΑΝΑΓΚΑΣΕ, *Maccabées*, VI 18.
 ΑΝΑΓΚΗ, VI 7.
 ΑΝΘΡΩΠΟΝ, *Maccabées*, VI 21.
 ΑΡΧΗ, *Exode*, VI 25.
 ΑΡΧΗΓΟΣ, *Exode*, VI 14.
 ΑΡΧΕΙ, *Exode*, IV 10.
 ΑΡΧΩΝ, *Exode*, II 14.
 ΚΑΛΩΝΟΣ, *Maccabées*, VI 19.
 ΓΑΡ, *Exode*, I (19); IV 19; V 23; VI 1;
Sirach, XXII 22, 23; *Maccabées*, VI
 4, 10.
 ΓΕΝΕΑ, *Exode*, I 15.
 ΓΕΝΟΣ, *Exode*, I 9.
 ΓΡΑΜΜΑΤΕΥΣ, *Maccabées*, VI 18.
 ΔΕ, *passim*; écrit ΧΕ: *Exode*, I 15.
 ΔΙΔΩΝΗ, *Exode*, VI 4, 5.
 ΕΠΕΙΘΥ(ΝΙΑ), *Sirach*, XXIII 5.
 ΕΤΙ, *Exode*, IV 18.
 [ΘΗ]ΡΙΟΝ, *Maccabées*, V 27.
 ΟΛΙΨΙΣ, *Sirach*, XXII 26; *Maccabées*,
 VI 16.
 ΟΥΣΙΑ, *Maccabées*, VI 7, 8, 21.
 ΟΥΣΙΑΣΤΗΡΙΟΝ, *Maccabées*, VI 5.
 ΚΑΘΙΣΤΑ, *Exode*, II 14.
 ΚΑΚΙΑ, *Maccabées*, VI 3.
 ΚΑΝ, *Sirach*, XXII 28.
 ΚΑΠΗΝΟΣ, *Sirach*, XXII 27.
 ΚΑΤΑ, *Exode*, I 12, 14, 17; VI 16,
 19, 25; *Maccabées*, VI 2, 7, 20.
 ΚΛΗΡΟΝΟΜΙ, *Sirach*, XXII 26.
 ΚΛΗΡΟΝΟΜΙΑ, *Sirach*, XXII 26.
 ΚΛΗΡΟΣ, *Exode*, VI 8.
 ΚΟΛΑΣΕ, *Maccabées*, VI 14.
 ΛΛΟΣ, *Exode*, I 20, 22; IV 16, 21, 23;
 V 22, 23, (23); VI 7; *Maccabées*,
 VI 16.
 ΜΑΡΤΥΣ, *Maccabées*, V 27.
 ΜΕΝ, *Exode*, I 16.
 ΜΗ, *Exode*, II 14; IV 11.
 ΜΗΠΟΤΕ, *Exode*, I 10.
 ΜΗΠΩΣ, *Maccabées*, VI 15.
 ΜΥΣΤΗΡΙΟΝ, *Sirach*, XXII 24.
 ΝΟΜΟΣ, *Maccabées*, VI 1, 4, 5.
 ΞΕΝΕΙΟΣ, *Maccabées*, VI 2.
 ΟΝΟΛΟΓΕΙ, *Maccabées*, VI 6.
 ΟΡΓΗ, *Exode*, IV 14.
 ΟΥΔΕ, *Exode*, IV 10; *Maccabées*, VI 6, 6.
 ΟΥΤΕ pour ΟΥΔΕ, *Exode*, IV 10.
 ΠΑΤΡΙΑ, *Exode*, VI 14, 17, 19, 25.

ΠΕΡΙΛΓΕ, <i>Maccabées</i> , VI 10.	ΦΛΤΗ(ΩΜΛ), <i>Sirach</i> , XXII 18.
ΠΑΝΓΗ, <i>Sirach</i> , XXII 24.	ΦΥΛΗ, <i>Exode</i> , II 1.
ΠΑΝΗ, <i>Maccabées</i> , VI 17.	
ΠΟΛΕΜΟΣ, <i>Exode</i> , I 10.	ΧΙΩΗ (ἐπὶ ΧΙΩΗ), <i>Exode</i> , IV 6.
ΠΟΛΙΣ, <i>Exode</i> , I 11, 13; <i>Maccabées</i> , VI 8.	ΧΟΡΤΟΣ, <i>Maccabées</i> , V 27.
ΠΟΛΙΤΕΥΕ, <i>Maccabées</i> , VI 1.	ΨΥΧΗ, <i>Exode</i> , I 5; IV 19; <i>Sirach</i> , XXIII 6.
ΠΡΟΦΗΤΗΣ, <i>Exode</i> , VII 1.	
ΣΑΒΒΑΤΟΝ, <i>Maccabées</i> , VI 6.	ΖΕΘΗΟΣ, <i>Exode</i> , I 9.
ΣΑΡΞ, <i>Exode</i> , IV 7.	ΖΕΛΟΣ, <i>Exode</i> , II 3, 5.
ΣΟΦΙΑ, <i>Sirach</i> , XXIII 2.	ΖΥΠΟΜΕΙΝΕ, <i>Maccabées</i> , VI 20.
ΣΤΟΛ, <i>Maccabées</i> , VI 4.	ΖΩΣΤΕ, <i>Exode</i> , VI 4, (13); VII 3.

P. LACAU.

NOTE

SUR UN PAPYRUS CHIRURGICAL GREC

PAR

M. ÉMILE CHASSINAT.

Le manuscrit dont on trouvera ici la reproduction photographique appartient à M. Ad. Cattani⁽¹⁾. Il provient du Fayoum. Le texte en a été publié par M. J. Nicole, avec un abondant commentaire de M. J. Ilberg, dans l'*Archiv für Papyrusforschung*, t. IV, p. 269-283⁽²⁾. Il m'a paru utile de compléter cet intéressant mémoire en mettant à la disposition des savants qui s'occupent de l'étude de l'ophtalmologie le document sous sa forme originale.

Ce fragment mesure 0 m. 18 cent. de haut sur 0 m. 145 mill. de large. Il est écrit en belle onciale de petite taille sur le recto d'un feuillet de papyrus de couleur claire. Son contenu serait emprunté, d'après M. Ilberg, au II^e livre des *Χειρουργούμενα* d'Héliodore, qui exerçait à Alexandrie sous l'empereur Trajan. Il expose le traitement de diverses formes de *ῥεῦμα*, écoulements d'humeurs consécutifs de l'ophtalmie et de la blennorrhagie oculaire, au moyen d'incisions pratiquées sur la peau du crâne, *περισχυθισμός* et *ὑποσπαθισμός*, méthode encore en usage en Égypte dans le peuple et chez les Barbarins. L'opération du *periscythismos* se faisait de deux manières : avec suture, *κατὰ διζιν* (col. I, l. 14-15), ou en laissant la plaie se fermer d'elle-même, *κατὰ συντάρχωσιν* (col. I, l. 17).

L'auteur préconise le *periscythismos* avec suture et incision simple, qui est plus efficace et laisse moins de traces. Il cite à l'appui l'opinion d'Héracléides.

⁽¹⁾ M. Cattani a fait don de ce manuscrit à l'Université égyptienne du Caire.

⁽²⁾ Il a été également étudié, mais d'une manière plus spéciale, par un médecin oculiste espagnol, le Dr Rodolfo del Castillo (*La*

oftalmologia en tiempo de los Griegos), dans la *Revista de medicina y cirugía prácticas* (Madrid, décembre 1910). Ce mémoire est accompagné d'une reproduction très peu fidèle de l'original rédoit.

Puis vient ensuite la description de l'*hypospathismos*, dont le début a disparu dans une lacune. Philoxénos recommandait l'incision en forme de croissant au-dessus des tempes. On entravait ainsi la marche de l'humeur venant des parties frontales vers les muscles d'où provient l'écoulement oculaire. Mais Sostratos, Héron, Héracléides et Ménodoros appliquaient une méthode plus sûre, en opérant sur la tempe même, près de l'extrémité du sourcil, la partie concave du coup de scalpel tournée vers l'intérieur.

Les barbiers arabes ne procèdent pas autrement dans les villages égyptiens à titre préventif ou curatif des ophtalmies si communes dans le pays.

É. CHASSINAT.

FOUILLES À TEHNEH (1908)

PAR

M. JEAN LESQUIER

MEMBRE DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE.

La campagne entreprise à Tehneh du 27 février au 11 avril 1908 avait pour but principal de rechercher ce que pouvait donner ce site en fait de papyrus : MM. Jouguet et Lefebvre (1903), Lefebvre et Barry (1904) n'étaient pas parvenus à déterminer l'emplacement de la nécropole ptolémaïque, où l'on pouvait espérer trouver des momies à cartonnages; sur le *kôm*, seul le temple, découvert en 1903, avait été déblayé en 1904. Dans la recherche du cimetière ptolémaïque, je n'ai pas été plus heureux que mes prédécesseurs : les sondages opérés au cours de ma campagne en divers endroits de l'*ouadi* et de la falaise orientale sont restés infructueux; là où MM. Lefebvre et Barry notamment n'avaient pas cru devoir en faire exécuter, je n'ai trouvé que des squelettes mal conservés datant de l'époque chrétienne et entourés de quelques pauvres objets qui témoignaient d'une condition très inférieure. Sur le *kôm*, je n'ai relevé l'existence de conches d'*afsh*, et d'un *afsh* très dur, qu'en deux endroits, vers l'extrémité nord et immédiatement à l'est du temple; encore ces dernières étaient-elles recouvertes par une partie des déblais de 1904; on n'y a découvert, à grand'peine, que des bribes de papyrus byzantins et coptes. La fouille d'un groupe de chambres d'époque chrétienne n'a pas donné un meilleur résultat. Les travaux effectués dans le *kôm* ne paraissent pas cependant sans intérêt au point de vue topographique et archéologique.

I

Il n'est pas besoin de rappeler ce qu'est le *kôm* de Tehneh après les excellentes descriptions et les plans qu'en ont donnés MM. Ahmed bey Kamal et Lefebvre; je me contenterai d'y renvoyer (*Annales du Serv. des Antiq.*, IV, p. 232 et p. 228), en notant seulement que le plan de M. Lefebvre, un peu

schématique, me semble diminuer la longueur et la largeur du *kôm* vers le nord; et que, des deux escaliers portés sur le plan de M. Ahmed bey Kamal, celui du nord mérite seul ce nom et occupe d'ailleurs une situation plus septentrionale.

Quand j'ai abordé le *kôm*, seuls l'hémispeos et la voie sacrée étaient déblayés; la plupart des maisons situées sur le flanc ouest, qui descend vers le chemin Malaki, avaient été vidées par les *sebakhîn*; enfin quelques sondages avaient été opérés çà et là sur les points les plus élevés. Il fallait donc avant toute fouille s'orienter dans cet amas de débris, en s'aidant de la situation du temple et des hypothèses que pouvait suggérer l'aspect du site. Et il en est une qu'il imposait à l'esprit : c'est que l'antique Acoris avait été traversée dans sa longueur par une rue importante, qui, partant au sud de la voie sacrée, se prolongeait vers le nord jusqu'à l'emplacement du village moderne de Tehneh et dont le tracé se confondait en partie avec le sentier suivi aujourd'hui par les indigènes, quand ils conduisent au temple et aux tombeaux creusés dans le « front de Tehneh » les femmes stériles venues en pèlerinage. D'autre part, lorsqu'on regarde le *kôm* de l'ouest, des champs longés par le chemin Malaki, le socle du *gebél*, élevé dans la partie sud, sous le temple et la voie sacrée, semble s'infléchir au centre pour se relever vers l'extrémité nord; là, un escalier, dont je viens de parler à propos du plan de M. Ahmed bey Kamal, a été creusé d'ouest en est dans l'épaisseur du roc calcaire, qui forme falaise à cet endroit, et monte entre les deux hautes murailles ainsi taillées jusqu'au sommet du *kôm* : il me parut vraisemblable qu'il fût complété par une rue ou une ruelle qui le réunissait à la rue principale. C'est à l'examen de cette double hypothèse que furent consacrés mes premiers sondages.

Leur point de départ fut pris à l'extrémité d'une sorte de parvis, qui précède la voie sacrée quand on se dirige vers le temple, et qu'ont déblayé MM. Lefebvre et Barry en 1904 (pl. V). Cinq sondages pratiqués vers le nord sur le prolongement de la voie sacrée aux distances de 12 mètres, 17 mètres, 22 mètres, 36 mètres et 58 mètres à compter de son extrémité inférieure, mirent au jour des dallages, les premiers inclinés du sud au nord, le plus septentrional horizontal; une rue de direction sud-nord descendait donc du parvis vers la ville. Restait à savoir si elle se prolongeait vers le nord : de nouveaux sondages, exécutés sur une longueur de 120 mètres environ, ne donnèrent aucun résultat,

et il faut remarquer à ce propos que cette partie du *kôm* repose sur la région infléchie du *gebel* dont j'ai parlé; mais exactement à la hauteur et à l'est de l'escalier taillé dans le roc, à 13 mètres environ à l'intérieur du *kôm*, un dallage apparut, situé sensiblement sur le prolongement de la voie sacrée et de la rue et doucement incliné du sud au nord. Enfin, trois sondages opérés entre ce dallage et le haut de l'escalier donnèrent des dalles qui avaient pu paver une ruelle et des pierres probablement remployées comme substructures de maisons en briques.

A la suite de ces travaux préliminaires, je décidai : 1° de débayer la rue principale entre le parvis précédant la voie sacrée et le dallage horizontal; 2° de rechercher la communication entre le dallage du nord et l'escalier voisin; 3° de fouiller un monticule situé près de ce dernier dallage : placé dans le voisinage d'une voie importante, bien conservé à la différence de ceux qui entouraient le temple et la rue qui y conduisait, il pouvait renfermer des habitations intéressantes.

II

La première partie de ces travaux a complété le déblaiement du temple et déterminé l'emplacement d'une partie de l'acropole d'Acoris; ils se sont poursuivis sans incidents, ni surprises, et il suffit de donner ici une description de l'état des lieux après leur achèvement.

Porte du sud (plans, pl. V et VI; élévation, pl. I, fig. 1). — Le parvis avait été débayer par MM. Lefebvre et Barry sur une longueur sud-nord de 9 m. 50 c., jusqu'au point où paraissaient cesser les restes du dallage; il n'y avait là en réalité qu'une interruption : les dalles reparaissent, avec une inclinaison un peu plus accentuée, au voisinage et à l'intérieur d'une porte que je désignerai ici par le nom de *porte du sud*. De cette porte, je n'ai retrouvé que le seuil, le dallage intérieur et les assises du côté ouest jusqu'à une hauteur de 1 m. 50 c. environ — assez du moins pour qu'on se rende un compte suffisant de son plan et de ses dimensions. Sa profondeur nord-sud était de 2 m. 70 cent. et, à supposer les deux côtés symétriques, sa largeur totale de 5 m. 70 cent. environ, la baie mesurant 2 m. 70 cent. de large et chacun des piliers 1 m. 50 cent.; le dallage incliné prolongeant le parvis s'avancait jusqu'à 6 m. 60 c. à l'intérieur

de la porte, devenait horizontal sur une largeur sud-nord de 1 m. 50 cent., puis s'arrêtait, remplacé par une dalle unique formant seuil, de 0 m. 85 cent. sur 2 m. 30 cent.; cette dalle, qui n'était enfoncée dans le sol que des deux tiers environ de son épaisseur, était plus élevée que le dallage intérieur et que celui qui pavait, comme on le verra, la rue vers le nord; elle n'était pas contigüe au côté conservé de la porte, mais distante de lui de 0 m. 20 cent.; par contre, elle le dépassait vers le nord de 0 m. 25 cent. Le pilier de la porte, de 2 m. 70 cent. de profondeur sur 1 m. 50 cent. de largeur et 1 m. 45 cent. à 1 m. 50 cent. de hauteur, forme un bloc régulier, sauf à l'intérieur de la porte; là en effet, correspondant exactement au dallage horizontal, se trouve un évidement de 1 m. 50 cent. de larg. sur 0 m. 30 cent. de profondeur sur toute la hauteur conservée, ce qui donnait au dallage une largeur est-ouest de 3 m. 10 cent. : (largeur de la baie sur le seuil : 2 m. 70 cent.) + (2 × 0 m. 30 cent.) = 3 m. 10 cent. Formé de pierres d'un calcaire résistant, mal dégrossies sur leur face extérieure, mais régulièrement taillées, ce côté de la porte constitue encore aujourd'hui une masse extrêmement solide; et c'était une défense sérieuse pour l'enceinte sacrée. Du côté est, rien, je l'ai dit, n'a été retrouvé. Vers l'ouest, j'ai mis au jour, venant s'achever et s'appuyer au coin sud-ouest du pilier conservé de la porte, un mur en briques de direction est-ouest sur une longueur de plus de 3 mètres, puis tournant à angle droit vers le sud; dans sa première partie, son épaisseur moyenne est de 0 m. 55 cent. et, aux deux tiers environ de sa hauteur, sont placées en encorbellement des dalles d'une largeur totale de 1 m. 25 cent., engagées dans le mur de 0 m. 55 cent. et le dépassant extérieurement de 0 m. 70 cent. par conséquent. Je crois que ce sont là les restes du mur de l'enceinte sacrée.

LA RUE (plan, pl. V; vue, pl. I, fig. 2). — A plus de 25 mètres au nord de la porte du sud, s'élevait une autre porte dont je parlerai bientôt sous le nom de *porte du nord*. De l'une à l'autre descendait une rue dont l'emplacement a pu être déterminé avec certitude grâce aux fragments de dallage qui subsistent encore. Ce dallage a presque entièrement disparu au milieu de la rue, mais on le retrouve sur le côté ouest pendant 7 mètres environ à compter de la porte du sud; vers l'est, il manque d'abord sur une longueur de 3 m. 60 cent. environ, puis il reparait sans interruption sur une longueur de près de 12 mètres; plus

bas, on ne le retrouve qu'après 10 mètres environ, sur 0 m. 55 cent. de longueur et 1 m. 50 cent. dans sa plus grande largeur, en contact immédiat avec la première dalle horizontale de la porte du nord. D'après ces fragments, la rue avait, au moins dans la partie voisine de la porte du sud, une largeur minima de 6 à 7 mètres. Les maisons situées en bordure d'une pareille voie auraient pu être intéressantes. À l'ouest, il en est peu qui subsistent; les restes de murs qui s'appuient à la porte et au mur de l'enceinte sacrée, n'ont rien donné. À l'est, se trouvaient les assises d'un bâtiment, qui avançait sur la rue et en diminuait la largeur sur une longueur de 11 mètres; fouillé entièrement, il apparut fait de pierres remployées, dont beaucoup étaient empruntées au temple; parmi elles quelques-unes portaient des fragments de cartouches hiéroglyphiques profondément et grossièrement gravés, une autre des cannelures provenant d'un fronton, une autre des restes de bas-reliefs, qui pouvaient faire partie de l'aile d'un griffon; la plus importante provenait de l'architrave du temple; au-dessous d'elle, entre les blocs qui la soutenaient étaient ménagés de petits réduits ou celliers; une petite voûte en briques, construite à l'intérieur du bâtiment en pierres, fut fouillée et donna un lot d'objets ménagers, cordes, balais, débris de *maktafs*, broche à rôtir et même des galettes durcies très analogues aux galettes de dourah des fellahs : rien en somme qui répondît à l'importance de la rue.

LA PORTE DU NORD (plan, pl. V et IX, fig. 2; vue, pl. I, fig. 2). — L'emplacement de cette porte a été indiqué, et il suffit d'ajouter que son axe central ne prolonge pas exactement celui de la porte du sud; il tombe à 1 m. 60 cent. du bord est et à 0 m. 70 cent. du bord ouest de la dalle du seuil de cette porte. Le plan se reconnaît aisément. Lorsqu'on venait de l'extérieur, du nord, on trouvait d'abord devant la porte une sorte de petite place, pavée d'un dallage horizontal; ce dallage subsiste encore sur une largeur de 5 m. 50 cent. et une longueur de 6 mètres, qu'il n'a peut-être d'ailleurs jamais dépassée. Sur cette place s'ouvrait entre deux piliers la baie de la porte; le sol du passage, horizontal dans toute sa longueur, est formé de trois grandes dalles qui se succèdent du nord au sud. La première mesure 3 m. 20 cent. de longueur est-ouest sur 1 m. 60 cent., elle forme seuil à 0 m. 12 cent. au-dessus du dallage extérieur, dépassant légèrement vers le nord les assises des piliers de la porte et

les touchant presque à l'est et à l'ouest. La deuxième dalle compte 3 m. 10 c. de long sur 2 mètres; le niveau en est inférieur de 0 m. 25 cent. à celui de la première. La troisième et dernière dalle mesure 3 m. 60 cent. de long sur 1 m. 60 cent.; elle est élevée de 0 m. 22 cent. au-dessus de la deuxième; son coin sud-est s'appuie aux assises du bâtiment en pierres remployées, son bord sud aux derniers restes du dallage incliné de la rue, son coin nord-ouest s'engage dans l'encoignure évidée des assises ouest du pilier de la porte. De part et d'autre des deux premières dalles et, pour partie, de la troisième s'élevaient, uniformément distants de 3 m. 20 cent., les deux piliers. Du côté ouest, subsistent les fondations et la première assise de pierres immédiatement au-dessus, presque intacte : elles suffisent à montrer qu'il formait un parallélépipède de 2 mètres sur 5 mètres dans ses plus grandes largeur et longueur, échancré dans des proportions notablement différentes aux coins sud-est et nord-est; dans le premier en effet vient s'encastrer, on l'a vu, le coin nord-ouest de la troisième dalle du sol, diminuant le côté sud de 0 m. 30 cent. et le côté est de 0 m. 25 cent.; dans l'autre a été ménagée une encoignure de 1 mètre de largeur (est-ouest) sur 1 m. 70 cent. de longueur (nord-sud), destinée à recevoir une colonne basse, retrouvée brisée *in situ*. Bien que du côté est de la porte il ne subsiste, sauf en un point, que des fondations affleurant au niveau des grandes dalles, il est facile de voir qu'extérieurement le plan et les dimensions du pilier étaient presque identiques à ceux du côté ouest : il semble seulement s'être prolongé d'environ 2 mètres de plus vers le nord. Toutefois, si dans l'ensemble il est moins bien conservé que le côté ouest, certaines parties ont subsisté intactes ou peu s'en faut, sur lesquelles il est nécessaire d'insister (pl. II, fig. 1). C'est d'abord une sorte de bassin rectangulaire de 0 m. 87 cent. sur 0 m. 70 cent., légèrement creusé, placé en avant de la colonne basse, dont il va être question, et s'appuyant à la fois contre sa base et les assises de pierre subsistant, en ce seul endroit, au-dessus des fondations. C'est ensuite la colonne basse, placée dans une position exactement symétrique de celle de l'ouest, à savoir sa face est à 0 m. 10 c. du mur de l'est et sa face sud-ouest à 0 m. 15 c. et 0 m. 12 cent. de la dalle du seuil, comme l'indique la fig. 1. Taillée dans un bloc unique de calcaire coquiller, haute de 2 mètres, d'un diamètre de 1 m. 05 cent. dans sa plus grande largeur, elle est hexagonale à la base, au fût et au chapiteau; chacune des six faces mesure 0 m. 37 cent. sur une hauteur de

0 m. 40 cent. pour la base et de 0 m. 50 cent. pour le chapiteau, et 0 m. 35 cent. sur une hauteur de 0 m. 86 cent. pour le fût; celui-ci est séparé de la base et du chapiteau par des moulures mesurant au total 0 m. 12 cent. de haut sur 0 m. 13 cent. de profondeur et son diamètre n'est que de 0 m. 81 cent.; sur les faces est, nord-est, nord, nord-ouest, ouest et sur 0 m. 10 cent. environ de la face sud-ouest, il est légèrement évidé sur une hauteur de 0 m. 61 cent. à partir de la moulure inférieure; les autres faces sont assez grossièrement aplanies et même la face sud, qui s'appuyait au pilier, est très fruste. Les faces nord et nord-ouest du chapiteau portaient une inscription, sur laquelle je reviendrai

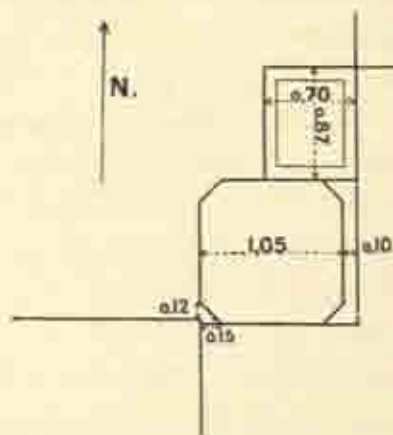


Fig. 1.

plus bas à raison de son importance chronologique. Enfin devant cette colonne et parallèlement à sa face ouest, se trouvait un banc de pierre, légèrement déplacé, mais évidemment *in situ*; de ses trois pieds, seul celui du sud n'avait pas bougé : il s'appuyait à l'est à la base de la colonne et était placé à 0 m. 10 cent. au nord de la grande dalle du seuil et parallèlement à elle; les deux autres, légèrement obliques par rapport à leur emplacement primitif et normal, étaient respectivement à 0 m. 60 cent. et

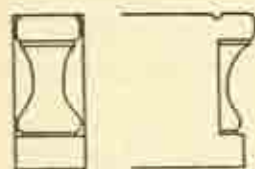


Fig. 2.

1 m. 05 cent. au nord du premier; chacun mesurait 0 m. 39 cent. de long sur 0 m. 13 cent. de large et 0 m. 30 cent. de haut; la face antérieure était sculptée (fig. 3); la pierre du siège, d'un seul morceau, mesurait 1 m. 90 cent. sur 0 m. 42 cent. de large et 0 m. 20 cent. d'épaisseur; elle était ornée de deux moulures près de l'arête supérieure de sa face antérieure.

Cette porte du nord constituait évidemment un ouvrage fort. J'ai recherché si des murs d'enceinte ne venaient pas s'y appuyer. Vers l'est, les sondages n'ont montré que l'existence de maisons en briques, dont quelques-unes s'élevaient sur des fondations de pierres. À l'ouest, au contraire, des murs importants accolés les uns aux autres ont été mis au jour; ce sont successivement, en

allant d'est en ouest : un mur de pierres de 0 m. 50 cent. environ de largeur; un mur de briques, large de 0 m. 80 cent. et un peu plus élevé que le premier; un troisième mur, en briques également, large de 1 m. 20 cent. et s'arrêtant au même niveau que le mur en pierre; enfin un dernier mur de briques, plus élevé, atteignant une largeur de 2 mètres; tous ces murs ont été relevés sur une longueur nord-sud de 6 mètres, sans aucune ouverture, ni passage; au nord, ils s'arrêtent brusquement à peu près à mi-longueur du pilier ouest de la porte sur un petit sentier qui descend vers le chemin Malaki. Je crois qu'ils faisaient partie d'une enceinte militaire et que la porte du nord donnait accès à l'acropole d'Acoris.

Il est d'autant plus intéressant de pouvoir dater l'ensemble des ruines mises au jour. L'inscription de la colonne ouest nous le permet dans une certaine mesure. Le mauvais état de la face nord-ouest a rendu impossible un déchiffrement complet, et l'estampage, fort difficile à prendre sur du calcaire coquiller dégradé, n'a pas été d'un grand secours; voici du moins ce que j'ai pu lire :

A : Face nord :

ΥΠΕΡ ΤΗΡΙΑΣ
ΤΟΥ ΚΥΡΙΟΥ
ΚΟΜΜΟΔΟΥ
ΑΝΤΩΝΙΝΟΥ
ΣΕΒΑΣΤΟΥ ΕΥΣΕΒΟΥΣ

ὑπὲρ [σω]τηρίας
τοῦ κυρίου
Κομμόδου
Ἀντωνίνου
Σεβαστοῦ Εὐσεβοῦς

B : Face nord-ouest :

ΙΛΙ ΙΛΤΙΘ
ΑΙΝΕΧΟ
ΙΜΜΩ ΙΟΓΚΙ
ΦΙΒΙΟΥ ΙΙ ΙΟΚΕΙΙ
ΚΑΛΟΥΜΕ
ΜΘΣΟΥΤΟ
ΕΠΑΓΑΘΩΙ

.....[
αι Νεχθ[(?).....
Ἀμμο[?]ίου καὶ (?).....
Φιβίου ος ἐ[π]ι-(?)
καλούμε[νος] (?)
.....
ἐπ' ἀγαθῶι

A. *Ligne 3.* La dédicace a été partiellement martelée, puis répétée en l'honneur de Commode, au contraire de ce qu'on rencontre ordinairement; ces lignes donnent un *terminus ante quem* pour la construction de la porte du nord.

B. *Ligne 1.* 'Ιζη[δ]? mais avec quel surnom ou épithète? — *Lignes 1 et 2.* [x]||α? ou fin d'une épithète au datif de la première déclinaison; cf. remarque précédente. — *Ligne 3, fin.* Un nom propre, très court. — *Ligne 4.* Après Φιέλου, le surnom (?), bien qu'il soit plus probable après ἐπι//καλούμενος. — *Ligne 6.* Peut-être : Λθ, Θωστ θ, sur un chiffre d'années mal martelé.

La porte du nord est donc restée, dans l'ensemble, telle qu'elle se trouvait sous le règne de Commode; les restes du dallage de la rue et ceux de la porte du sud paraissent remonter soit à la même époque soit à une période antérieure; presque tous les fragments du dallage sont sensiblement placés sur la pente qui, géométriquement, devait relier le parvis du temple à la porte du nord; quelques-uns d'entre eux sont peut-être à un niveau légèrement inférieur, soit qu'un tassement des terres se soit produit, soit qu'ils aient appartenu à un dallage antérieur sur lequel un autre fut établi par la suite; cette seconde hypothèse me paraît d'ailleurs moins probable; quoi qu'il en soit, il y a eu une rue prolongeant la voie sacrée jusqu'à la porte du nord et les deux portes ont coexisté. Si l'on se rappelle que le temple dévasté par les chrétiens était celui de Néron, comme le prouvent de nombreux cartouches, d'Antonin le Pieux, dont le nom a figuré sur l'inscription de notre colonne, de Dioclétien et Maximin, ainsi que le montrent les inscriptions peintes sur ses colonnes, on conclura que l'Acoris, dont les présentes fouilles font connaître en partie l'acropole, est l'Acoris romaine.

III

Les travaux effectués entre l'escalier taillé dans le roc et le dallage septentrional se divisent en deux parties : la première a établi l'existence d'une ruelle entre la rue principale et l'escalier; la seconde a révélé l'état antérieur à l'existence de cette ruelle (plan et coupes, pl. VII et VIII; vues, pl. II, fig. 2 et 3).

Le déblaiement de la région située entre l'escalier et le dallage fut entrepris à la fois de l'est vers l'ouest et réciproquement. Sur une longueur de 13 mètres environ en allant du dallage vers l'ouest, furent mises au jour une série de

dalles et de pierres indiquant l'emplacement d'une ruelle, large d'un mètre au maximum (de D à g); des deux côtés, des pierres remployées servaient d'assise inférieure aux murs de briques de maisons en ruines; ces maisons étaient au sud au nombre de deux; au nord, il était difficile de voir si les chambres appartenaient à une ou plusieurs maisons. Du côté ouest, on commença par débarrasser le haut de l'escalier des décombres qui le masquaient (pl. II, fig. 2). Le sol du palier était formé par le *gebel*, à peu près aplani et traversé par une rigole de direction sensiblement nord-est — sud-ouest, dans laquelle venait s'en déverser une autre, de direction est-ouest et de moindre longueur; toutes les deux étaient grossièrement taillées dans le roc (pl. VII, p). Ce palier était fermé au nord par un long mur de brique (*m*), qui se prolongeait vers l'ouest le long de l'escalier presque jusqu'au bord de la falaise surplombant le chemin Malakî; à l'est s'élevaient les restes d'une voûte en briques, légèrement surbaissée (*v*); elle soutenait le sol de deux chambres, doublées au nord par deux autres, symétriques, sans issue vers l'extérieur (*G*); aucune d'entre elles, d'ailleurs, ne se trouvait sur le prolongement de la ruelle déblayée d'autre part; le mur sud des deux plus méridionales prolongeait le mur édifié au nord de la ruelle; enfin au sud de l'escalier, se trouvait un mur (*m'*) parallèle et semblable à celui du nord. En le déblayant sur ses deux faces, on résolut le problème de la communication entre l'escalier et la ruelle : sur le palier de l'escalier, il était en effet percé d'une porte avec seuil en briques, et cette porte donnait sur le prolongement de la ruelle déjà déblayée, qui présentait d'intéressantes particularités. Le sol en était constitué, non plus par un dallage, mais par le *gebel*, aplani horizontalement jusqu'au bord de la falaise; c'est sur ce sol que reposait directement le mur de briques *m'*, tandis qu'au sud, et tout le long de la ruelle, le *gebel* se redressait verticalement, taillé en une haute marche jusque près du bord de la falaise; sur cette marche s'élevaient les murs en briques d'un groupe de maisons (*M*). Le milieu de la ruelle était occupé sur toute la longueur par une véritable canalisation, très soigneusement taillée dans le roc (pl. II, fig. 3); elle commençait à l'est par un petit bassin (*b*), continuait par un canal qui, large de 0 m. 30 cent. à 0 m. 40 cent., s'approfondissait en avançant vers l'ouest jusqu'à 0 m. 80 cent.; à un peu plus du tiers de sa longueur venait s'y jeter, après avoir passé sous le mur *m'*, la rigole du palier de l'escalier; enfin, au sud du ruisseau et au pied du groupe de maisons *M* furent trouvés deux bassins

rectangulaires, l'un (*b'*) petit et peu profond, l'autre (*T*) plus large et mesurant plus de 2 mètres de profondeur. Ce dernier était orné au fond sur ses parois est et ouest de montants et de linteaux de porte sculptés dans le roc; sur la paroi est, c'était une fausse porte, mais à l'ouest une baie étroite et basse, où l'on ne pouvait passer qu'en rampant, primitivement fermée par un bloc unique de calcaire qui avait été déplacé, donnait accès à une chambre funéraire. La sépulture avait été violée et il n'y restait que deux sarcophages en calcaire, l'un intact, l'autre brisé; ce dernier ne présentait d'autre décoration qu'une tête humaine grossièrement sculptée; le premier au contraire était couvert d'une décoration multicolore et d'inscriptions hiéroglyphiques; M. Chassinat, à qui j'en envoyai la copie, voulut bien m'informer qu'il était d'époque romaine.

Le résultat de cette première partie des travaux était donc triple. Ils montraient d'abord que la communication entre la ruelle et l'escalier n'était possible que par la porte du mur *m'* facile à défendre et à obstruer. Ils révélaient tout un système de canalisation des eaux, avec réservoirs et trop-plein s'écoulant vers le bord de la falaise. Enfin, ils prouvaient qu'à l'époque romaine les habitants d'Acoris se servaient encore de la partie haute du *gebél* située au voisinage de l'escalier comme lieu de sépulture : les maisons qui y étaient construites, la ruelle située entre elles, et sans doute aussi l'escalier, qui n'était utile que si les lieux étaient habités, sont donc de date relativement récente.

Cette conclusion, rapprochée du fait qu'au milieu de la ruelle (en *g*) le *gebél* cessait très nettement par une arête évidemment taillée de main d'homme me détermina à approfondir les fouilles commencées entre le dallage D et cet endroit. Les deux maisons situées au sud de la ruelle, le sol de celle-ci, les chambres en bordure au nord, ont été successivement étudiés. Les résultats des travaux sont résumés dans le plan et les coupes E-O, E¹-O¹, E²-O² (pl. VII et VIII). Dans la maison M' les fondations étaient faites de pierres calcaires régulièrement taillées et notablement plus larges que le mur de briques et de pierres remployées qu'elles soutenaient; le sous-sol, loin d'être aplani, était constitué par le *gebél* qui s'en allait plongeant assez rapidement selon une diagonale sud-ouest-nord-est, ainsi que l'indiquent les courbes du plan. La maison M' montra d'abord des restes de voûtes en briques, écroulées, mais dont les amorces nord et sud étaient encore parfaitement visibles; à un niveau

inférieur, autant qu'on pouvait s'en rendre compte d'après les débris de murs intérieurs provenant évidemment de plusieurs remaniements, elle devait être divisée en trois petites pièces longues et étroites; celle du centre contenait probablement un escalier conduisant aux deux autres; en déblayant celle de l'ouest, contiguë à la maison M', on rencontra le *gebel* à peu près au même niveau que dans le coin nord-est de cette maison; dans le reste de la maison, on ne pouvait continuer la fouille sans danger d'éroulement. Dans la ruelle, le dallage enlevé, on trouva que, pour les deux tiers environ, elle était établie non sur l'emplacement d'une ruelle antérieure, mais sur les débris de murs anciens; aux deux tiers de la longueur ces murs cessaient brusquement; entre eux et le point *g*, le sol était formé par le *gebel*, qui n'était plus aplani horizontalement comme dans la partie ouest de la ruelle: en *g*, il s'enfonçait verticalement sur une profondeur de 1 m. 50 cent., redevenait horizontal sur une longueur de 2 m. 25 cent., se relevait verticalement jusqu'à 0 m. 70 c. de haut, redevenait encore horizontal sur une largeur de 0 m. 32 cent., s'enfonçait de nouveau verticalement sur un mètre et plus de profondeur, après quoi on le retrouvait vierge et descendant selon une diagonale nord-ouest-sud-est, ainsi que l'indiquent les courbes du plan; il formait une sorte de bassin (B) évidemment taillé de main d'homme; le fond, les parois est et ouest étaient constitués par le roc; il en était de même de la partie inférieure de la paroi sud, dont le haut était formé par un mur de briques de direction oblique; quant à la paroi nord, elle était tout entière de briques: c'était le mur de la chambre G', dont il va être question, percé d'un petit jour (*j*) donnant sur le bassin. Sous la ruelle, à partir de *g*, comme dans le sous-sol de la maison M' le *gebel* ne s'enfonçait donc pas à pic comme la falaise située au-dessus du chemin Malaki, mais assez rapidement cependant; sa surface supérieure formant plateau de *g* au bord de la falaise ne dépassait pas dans cette région une largeur de 15 mètres. Restaient les chambres en bordure au nord de la ruelle (G', E et G''). Celle du centre (E) était une cage d'escalier; par une disposition intéressante, cet escalier descendait du nord au sud, s'arrêtant à quelque distance du mur sud et laissant à l'ouest et à l'est deux espaces vides, deux couloirs qui permettaient de se rendre du pied de l'escalier dans les deux chambres G' et G''. De ces dernières, la plus intéressante était la chambre G': sa paroi ouest était constituée par le *gebel* aplani verticalement, continuant

sur une profondeur plus considérable la paroi nord du bassin B; bien plus, dans sa partie la plus rapprochée de la ruelle, cette paroi était percée d'une large porte, donnant accès dans une ancienne chambre funéraire (T'), creusée au cœur du *gebel*, violée, vidée et évidemment employée par les habitants de la maison dont faisait partie la chambre C'.

Cette seconde partie des travaux confirmait les résultats de la première. La ruelle, qui met en communication l'escalier et la rue principale semble bien n'être contemporaine que du dernier âge de maisons; et celles-ci ont été construites à une date relativement récente, lorsque Acoris s'est étendue sur une région autrefois employée comme nécropole.

IV

Les maisons, dont la fouille a occupé la plus grande partie de la campagne, étaient situées dans un monticule d'une longueur de 20 mètres environ, allongé dans une direction nord-sud, à moins de 20 mètres à l'est du dallage septentrional. Vers l'est, ce monticule s'appuyait à d'autres éminences, de hauteur moyenne presque égale, et n'a pas été fouillé; son flanc ouest descendait par une pente assez rapide vers une région bien plus basse voisine du dallage. Le déblaiement, là où il a été poussé en profondeur jusqu'aux limites extrêmes, a porté sur une surface de 15 mètres environ de longueur nord-sud sur 10 mètres environ de largeur est-ouest. Lorsque fut enlevée la couche de terre mélangée de débris qui formait la surface du monticule, il apparut qu'on se trouvait en présence de trois niveaux de chambres étagés d'est en ouest; la hauteur maxima des murs subsistant à chaque niveau inférieur correspondait à peu près à celle du sol du niveau supérieur, qui était de 2 à 3 mètres; l'approfondissement a été poussé jusqu'à 7 mètres pour le niveau supérieur et 4 à 5 mètres pour le niveau intermédiaire; quant au niveau inférieur, enfoncé dans le sol du *kôm*, les murs retrouvés avaient résisté à la pression des terres et résistèrent encore à leur poussée, quand les chambres furent déblayées, jusqu'à une profondeur variant de 2 mètres à 2 m. 50 cent.; au delà, on ne trouva plus qu'un mélange de murs en partie disloqués et gachés et de terres tantôt consistantes, tantôt très meubles et formant en s'écoulant de larges crevasses; à cette profondeur, la fouille n'était plus possible; je l'ai

fait compléter par quelques sondages sans que jamais le *gebel* ait été atteint.

Les chambres, que j'ai déblayées et conservées, sont d'époque chrétienne : les débris de poteries grossièrement décorées de croix, de poissons, etc., les lampes, quelques fragments d'*ostraca* coptes, retrouvés très brisés par suite de l'écroulement des voûtes, ne laissent aucun doute à cet égard. On verra leur situation, leur disposition et leurs dimensions générales sur le plan sommaire ci-joint (pl. IX, fig. 1); ce qui importe le plus, c'est de marquer leurs caractères communs et d'étudier les procédés employés dans leur construction.

Et tout d'abord, je n'ai pas réussi à déterminer et à isoler, dans le groupe fouillé, un ensemble de chambres dont on puisse affirmer qu'elles formaient une maison complète ou un groupe de maisons. Il sera sans doute question plus bas d'un groupe de pièces qui ont à une date donnée communiqué toutes les unes avec les autres; mais rien n'assure que ce logement n'ait pas été complété par d'autres chambres aujourd'hui disparues. En tout cas, il n'a pu exister de rues ni dans la direction nord-sud entre A, B, C et D, E, F, G, ni dans la direction est-ouest entre A, E et B, F, ou B, F et C, G; quant au reste, l'absence de rues ne peut être donnée pour un fait certain. Tous les niveaux étant tronqués vers l'ouest (coupe, pl. IX, fig. 1), il a pu y avoir des chambres et des rues dont la trace n'a pas subsisté; l'étude de l'accès de l'extérieur aux chambres fouillées reste donc impossible, et de même la détermination des groupes de maisons et de maisons. Mais, étant donné le nombre des pièces et notamment des escaliers, il est très vraisemblable que nous nous trouvons ici en présence de plusieurs logements et probablement de trois : D, E; — A, B, F; — C, G.

Ces logements étaient des logements à étages. En dessous des chambres du niveau le plus élevé : A, B, C, D, j'ai retrouvé des murs appartenant à des chambres inférieures de deux âges différents : A¹, B¹, C¹, D¹, et A², B², C²; mais il y a entre ces deux âges des différences. Du plus ancien : A², B², C², il ne subsiste en général qu'une partie des murs; le reste, ainsi que les voûtes, écroulé, tassé, battu et recouvert d'une assise de briques, a servi de fondations et de sol à A¹, B¹, C¹; c'est là la vérification d'un fait bien connu; il faut seulement noter que la règle n'est pas absolument générale : le petit réduit ou cellier *g* situé à un niveau inférieur au sol de C¹, mais correspondant à celui de C², a été employé par les habitants de C¹ : son entrée primitive sur C² étant obstruée,

une autre fut ménagée, qui ouvre encore aujourd'hui sur le second palier de l'escalier G, entre l'amorce de la voûte et le sol de *g*. Les chambres de l'étage supérieur A¹, B¹, C¹, D¹ peuvent être simplement contemporaines de A, B, C et D; elles peuvent aussi leur être antérieures; mais, il n'est pas douteux que B¹ et C¹ ont été habitées en même temps que B et C; c'est la seule raison d'être des escaliers F et G. Pour A¹ et D¹, le cas n'est pas aussi simple. D¹ a certainement été habitée en même temps que D et communiquait alors avec elle par l'escalier E; quand j'ai déblayé D¹, cette chambre était pleine de décombres, bien que la partie centrale de la voûte fût seule écroulée; sans eux, d'ailleurs, cette voûte n'aurait très probablement pas pu supporter le poids de la lourde masse de briques élevée au centre de D pour ménager le cabinet *d*: il ne me semble pas douteux que D, dans son état actuel, n'a pu exister que si D¹ était déjà comblé et abandonné, mais qu'il y a eu une époque où D, sans ses divisions intérieures, communiquait avec D¹; on voit ici dans le détail comment l'habitation s'est peu à peu élevée d'un étage à l'autre dans les maisons édifiées les unes sur les autres. A¹ constitue encore pour moi une énigme : cette chambre n'a gardé aucune trace de communication avec celles qui la bornaient au même niveau; et pas davantage avec A, située au-dessus, qui, on va le voir, a communiqué avec B; aucun vestige d'escalier, rien que les amorces d'une voûte; il paraît pourtant difficile d'admettre que cette chambre, dont les murs étaient restés intacts sur toute leur hauteur, ait servi de sous-sol à A sans être utilisée. Quoi qu'il en soit, il reste que les maisons de l'Acoris chrétienne étaient des maisons à étages et escalier, et que l'étage inférieur peut avoir fait partie de constructions antérieures.

Le emploi des murs antérieurs comme fondations donne à ces chambres, quel que soit leur âge, un plan et des dimensions générales pour ainsi dire immuables, et d'ailleurs assez semblables de l'une à l'autre. Elles sont bâties presque toujours sur un rectangle, de 2 mètres sur 3 mètres (A), 2 m. 30 cent. sur 2 m. 50 cent. (D), 3 mètres sur 3 m. 20 cent. (B), 3 m. 50 cent. sur 4 mètres (C), 3 mètres sur 4 mètres (J), 3 m. 50 cent. sur 3 mètres (I); mais les dimensions de A sont sensiblement les mêmes que celles de A¹ et de A², celles de B les mêmes que celles de B¹ et B², etc. Seule, la distribution intérieure de ces petits rectangles change parfois : ainsi D¹ était divisé au tiers environ de sa longueur nord-sud à compter du nord par un mur est-ouest de

1 m. 70 cent. de long, épais d'une brique, mais n'atteignant pas la voûte; d'une façon analogue, B recouvrait tout l'espace occupé par B¹, *b* et *b'*, toutes trois voûtées. Le plan général de l'étage n'en est pas affecté. Mais ce qu'était ce plan, et s'il était identique à tous les étages dans ses grandes lignes, c'est ce qu'il est moins facile de dire puisque toutes ces maisons sont tronquées vers l'ouest, au moins à l'étage supérieur. Un bon exemple que ce qu'était au minimum un de ces logements nous est cependant fourni par les chambres dont le plan, les coupes et des photographies sont ci-jointes (pl. III, IV, X, fig. 1-3 et XI, fig. 1-4). Au premier étage actuel, ce logement comprenait la chambre A, communiquant avec la chambre B, dans le mur de laquelle se trouvait encore une petite console *c* destinée à recevoir une lampe; tandis qu'au-dessus de *b* et de *b'* les voûtes soutenant le sol de B s'étaient écroulées, elles subsistaient encore pour le reste de la surface. On descendait de B à l'étage inférieur par l'escalier F; qu'y avait-il au-dessus de F et de *f*? on l'ignore, mais il y avait certainement quelque chose, chambre ou terrasse, puisque les amorces d'une voûte subsistaient encore au-dessus de *f* et qu'une mince fraction de la voûte même se voyait encore en *v*². A la hauteur du second palier *q* de l'escalier F et séparé de lui par un seuil très étroit se trouvait un cabinet *f*, sans autre issue; au bas de F, à droite, il y avait un petit réduit ménagé dans la masse de maçonnerie séparant les deux parties de l'escalier; puis après avoir passé sous les restes *v*² de la voûte, on se trouvait en *b*, dans un petit appartement, assez allongé, communiquant à la fois avec un autre *b'*, de mêmes forme et dimensions, et avec une véritable chambre B¹. Je n'ai pas osé pousser à fond le déblaiement de *b*¹, dans la crainte de compromettre la solidité de B¹ et du mur séparant A-A' de B-b'; *b* a été entièrement vidé: deux hautes jarres, brisées par la chute de la voûte, dont les amorces *v* et *v'* se voyaient encore, s'y trouvaient dressées dans les coins; sous l'escalier F, était placé un long réduit, presque au niveau du sol; enfin B¹, peu encombré d'ailleurs, fut déblayé; la voûte, qui subsistait, a pu être conservée, n'ayant été atteinte pendant les travaux que d'un coup de *tourieh*, qui fit entrer un rais de lumière dans cette chambre obscure, éclairée seulement par sa porte (pl. IV, fig. 2). Cet étage inférieur ne comprenait aucune autre chambre puisque A¹ ne communiquait pas avec *b*¹. En somme, réserve faite pour la partie située au-dessus de F et *f*, nous pouvons dire que nous savons ce qu'était un logement d'époque

chrétienne à Acoris. A cette description, on peut comparer le plan de C, G, C¹, *g*, qui est encore plus simple.

Les escaliers jouent un rôle si important dans les maisons à étages qu'il faut insister sur leurs caractéristiques. Les dimensions des cages d'escalier sont plus réduites que celles des chambres; dans l'escalier E, qui semble avoir été assez extérieur au logement qu'il desservait, elles étaient de 2 mètres de long environ (nord-sud) sur 1 m. 80 cent. de large (est-ouest); dans F et dans G, où les pièces *f* et *g* prenaient accès sur elles, elles étaient respectivement de 2 m. 10 cent. (nord-sud) sur 1 m. 40 cent. (est-ouest) et de 1 mètre (nord-sud) sur 2 m. 25 cent. (est-ouest). Tous ces escaliers sont à unique révolution, s'appuyant aux murs extérieurs, et divisés en trois groupes de marches séparées par deux paliers rectangulaires; mais, si l'on se rappelle ce qui a été dit plus haut de la maison située près de l'escalier taillé dans le roc et remployant une chambre funéraire (C' E C², pl. VII), cette disposition n'était pas la seule connue à Acoris. Dans les maisons ici étudiées, la hauteur des escaliers et la répartition des groupes de marches et des marches étaient les suivantes : dans l'escalier E, la hauteur totale, de 2 m. 55 cent., était répartie, de haut en bas, en trois groupes de cinq, deux et huit marches, la hauteur moyenne des marches étant de 0 m. 16 cent. dans le premier groupe, 0 m. 15 cent. dans le deuxième, 0 m. 18 cent. dans le troisième; dans F, la hauteur totale de 2 m. 65 cent. était atteinte par des groupes de huit, deux et huit marches, dont la hauteur moyenne était par groupe respectif de 0 m. 14 cent., 0 m. 25 cent. et 0 m. 125 mill.; enfin, les groupes de marches de G, de cinq, quatre et six marches, pour une hauteur totale de 2 m. 80 cent., avaient respectivement 0 m. 19 cent., 0 m. 20 cent. et 0 m. 19 cent. comme hauteur de marche. La largeur de chacune des trois parties des escaliers n'était pas identique : en E, elle était successivement de 0 m. 70 cent., 0 m. 64 cent. et 0 m. 68 cent., avec des paliers de 0 m. 70 cent. \times 0 m. 64 cent. et 0 m. 64 c. \times 0 m. 68 cent.; en F, de 0 m. 75 cent., 0 m. 80 cent., 0 m. 67 cent., avec des paliers de 0 m. 75 cent. \times 0 m. 80 cent. et de 0 m. 80 cent. \times 0 m. 67 c.; en G, de 0 m. 65 cent., 0 m. 70 cent., et 0 m. 67 cent., mais dans cet escalier le palier le plus élevé ne mesurait que 0 m. 70 cent. \times 0 m. 30 cent. et n'équivalait guère qu'à une sorte de marche, tandis que le second palier avait pour dimensions 0 m. 70 cent. \times 0 m. 75 cent., la dernière partie de

l'escalier ayant une largeur un peu moindre (fig. 3). Tous ces escaliers étaient voûtés, au moins dans leur partie inférieure.

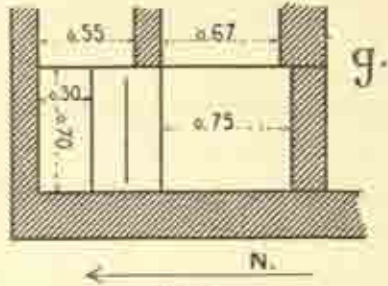


Fig. 3.

blement le même dans toutes ces maisons, il mesurait 0 m. 12 c. \times 0 m. 24 c. \times 0 m. 09 cent. L'appareil consistait dans la succession régulière d'une assise de briques posées à plat selon leur longueur et d'une assise de briques posées à plat selon leur largeur (fig. 4). Toutefois, lorsqu'il y avait passage d'un étage à un autre, de A¹ à A, de B¹ à B, de C¹ à C, une rangée s'intercalait, composée de briques placées de champ selon leur largeur, entre deux autres faites de briques posées à plat selon leur longueur (fig. 5). Presque tous les murs étaient doubles et mesuraient environ 0 m. 24 cent. d'épaisseur; il n'y avait d'exception à cet égard que pour la petite séparation élevée au milieu de D¹ et pour une partie du mur qui séparait l'escalier F de l'escalier G dans leur partie supérieure, où ils étaient simples, évidemment dans le



Fig. 4.

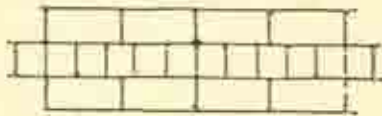


Fig. 5.

dernier cas pour donner à l'escalier F une largeur un peu plus considérable.

Les escaliers étaient toujours soutenus par un massif de briques plein, jamais construits sur voûte; ce massif n'était en partie évidé que dans deux cas, dans l'escalier F, pour ménager les deux réduits voûtés signalés plus haut.

La voûte a joué dans ces maisons un rôle essentiel, puisqu'elle a permis la construction par étages. Une fois, au-dessus de la partie inférieure de l'escalier F, c'était certainement une voûte en plein cintre surbaissé; le plus

souvent, à en juger d'après les débris de voûte subsistants, c'était une voûte en arc brisé; la seule retrouvée entière, celle de B¹, était dans ce cas; l'arc en était d'ailleurs assez voisin du plein cintre. L'arête de la voûte, horizontale dans les chambres, oblique dans les escaliers, était dirigée dans le sens de la plus grande dimension de la pièce : est-ouest dans la partie inférieure des escaliers F et G, dans les réduits *f* et *g*, nord-sud dans *b*, dans B¹, dans D¹ et dans la partie inférieure de l'escalier E. Cette voûte commençait à 2 m. 25 cent. du sol dans l'escalier F, mais la flèche, dans ce cas un peu spécial, ne dépassait pas 0 m. 30 cent.; dans l'escalier G, son amorce était placée à 1 m. 85 cent. du sol, mais la flèche était de près de 0 m. 50 cent., l'arc était d'ailleurs accompagné d'un tympan à l'extrémité donnant sur C¹ (pl. IV, fig. 1); le réduit *g* mesurait 3 m. 10 cent. de haut à la naissance de la voûte, 3 m. 60 cent. à son sommet, sur une largeur de 0 m. 75 cent.; dans *f*, situé à mi-hauteur de l'escalier F, la voûte commençait à 1 m. 10 cent. du sol; son arête, dont rien n'indiquait plus l'emplacement, pouvait n'être située qu'à 1 m. 80 cent., si le plafond était au niveau du sol de B et de A; enfin, dans B¹, la naissance de la voûte était à 2 m. 20 cent., son sommet à 3 m. 10 cent. du sol sur une largeur de 1 m. 50 cent. L'appareil des voûtes était extrêmement simple : les briques étaient placées dans le sens de leur longueur selon l'arc, de façon que les joints de la seconde rangée tombassent au milieu de chaque brique de la première, la largeur de la brique faisant face à l'intérieur de la chambre; les rangées de briques s'accumulaient les unes sur les autres dans l'espace compris entre une voûte et le sol de la chambre supérieure; je n'ai relevé aucune trace d'allègement à l'aide d'autres petites voûtes intérieures (fig. 6).

Les baies des portes avaient presque partout une hauteur légèrement inférieure à celle de la naissance des voûtes; dans les cas rares où elles étaient percées dans un mur de plan perpendiculaire à l'arête d'une voûte, tantôt elles en atteignaient la hauteur, par exemple au bas de l'escalier F, tantôt elles étaient diminuées par un tympan, par exemple au passage de G en C¹; à l'entrée de D¹, la hauteur de

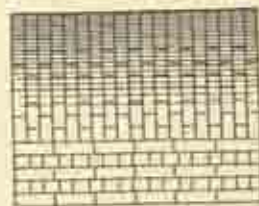


Fig. 6.

la porte était déterminée par celle de la voûte de l'escalier E, plus basse que la voûte de D¹. Quant aux fenêtres, je n'en ai constaté nulle part l'existence; dans bien des murs contigus à des logements voisins, elle était impossible; et beaucoup de chambres ne devaient recevoir de lumière que par l'escalier; c'était certainement le cas pour B¹, *b* et *b'*. Les murs parfois recouverts d'un enduit noirâtre, ne présentaient d'autre particularité que la petite console de B, déjà signalée, ou des niches ménagées dans leur épaisseur comme dans B¹.

V

Après une campagne aussi courte que celle dont les résultats viennent d'être exposés, il est peut-être hardi de porter un jugement sur la valeur du site de Tehneh. Certaines remarques peuvent cependant être présentées. Que ce site doive être tenu pour intéressant, ce n'est pas douteux : son antiquité, la colonie militaire qu'y ont fait connaître les papyrus Th. Reinach, les fouilles dans le cimetière gréco-romain, l'inscription découverte par M. Sayce au haut de la falaise libyque, le désignent à notre attention comme un poste militaire gardant les routes du désert. A cet égard, je puis ajouter que j'ai acquis d'un fellah de Tehneh une stèle funéraire, trouvée d'après son possesseur près de l'église copte, mais provenant vraisemblablement de la nécropole romaine; elle mesure 0 m. 32 cent. de haut sur 0 m. 22 cent. de large et est brisée sur le côté droit et en bas; son texte est le suivant :



*M. Teren-
tius Long(us)
mil(es) leg(ionis) II [I]
Cyr(enaicae). . . .*

5

On sait que la III^e *Cyrenaica* fut une des légions d'Égypte au I^{er} siècle et au

début du n°; et ce M. Terentius Longus a pu mourir à Acoris. Le caractère des portes, et des murs qui s'y appuient à l'ouest, concorde avec ce que l'on sait d'Acoris au point de vue militaire. Je n'incline pas à croire cependant que la ville ait été très importante dès l'époque gréco-romaine : ses ruines couvrent sans doute à l'heure actuelle une étendue notable; mais il est remarquable que la région de l'escalier ait encore servi de sépulture à l'époque romaine; sous les Ptolémées et sous l'Empire, Acoris ne s'étendait sans doute que sur les pentes les plus voisines du « front de Tehneh », du temple et de l'acropole, tandis que la partie septentrionale et plus élevée que le centre du *kôm* actuel était encore une nécropole; peut-être même pourrait-on expliquer ainsi l'absence de ce cimetière ptolémaïque, qui échappe à toutes les recherches. Le développement de la ville date pour une bonne part de l'époque chrétienne. La région, où des recherches ultérieures pourraient donner les résultats les plus intéressants, semble être la partie du *kôm* la plus voisine du temple, l'intérieur de cette acropole, délimitée sur un point par la porte du sud. Mais des fouilles méthodiques à Tehneh demanderont du temps, des hommes et de l'argent : à supposer qu'on se borne à une partie du *kôm*, il faudra toujours procéder par couches horizontales et enlever complètement les ruines fouillées avant d'attaquer une nouvelle couche. En ce qui concerne la recherche des papyrus, les maisons d'époque récente, étant voûtées, ne contiennent pas cet *afsh* qui sert de filon directeur dans d'autres sites; les objets en poterie sont extrêmement brisés; combien de maisons ne risquerait-on pas de fouiller avant de rencontrer une jarre qui contienne des textes intéressants! et qui sait si l'importance d'Acoris justifierait un pareil effort?

JEAN LESQUIER.

LES ROUTES D'AI DHAB

(NOTES POUR SERVIR À L'HISTOIRE DU DÉSERT ARABIQUE⁽¹⁾)

PAR

M. JULES COUYAT.

Aidab ou Aidhab fut un port de la mer Rouge dont le nom revient sans cesse sous la plume des anciens géographes ou voyageurs arabes dès qu'ils veulent mentionner la partie du désert de l'Est correspondant au Saïd.

La ville est actuellement perdue. Le nom qui la désignait est altéré ou oublié. Seuls les lettrés arabes appellent encore le désert Arabique le désert d'Aizab (عِيْذَاب, عَيْذَاب), remplaçant par un *zal* le *dal* avec lequel on l'écrivait autrefois, mais sans savoir pour cela l'origine du mot ou l'emplacement de la ville qu'il désignait.

Ibn Battouta⁽²⁾ et Magrîzi⁽³⁾ notamment nous donnent une description assez précise, bien qu'insuffisante, de cet ancien port et même essayent d'en préciser la situation sur la mer Rouge, autant qu'il était alors possible de le faire.

De l'ensemble de ces documents et des quelques renseignements qui nous sont parvenus de géographes ou voyageurs modernes, que j'aurai l'occasion de discuter ultérieurement dans mon mémoire sur les routes et les carrières du désert Arabique, il m'est permis de supposer l'ancienne ville d'Aidhab approximativement au Ras Elba, c'est-à-dire au sud de l'ancienne Bérénice et à environ 22° de latitude nord, non loin de la petite ville actuelle d'Hélaïp qui est le siège d'une garnison de police.

Aidhab fut très florissante pendant plus de deux siècles. Les commerçants indiens et arabes du Yémen qui sillonnaient le désert et concentraient leurs marchandises à Qous, alors capitale du Saïd, transitaient à Aidhab. Il n'y avait

⁽¹⁾ Voir *La route de Myos-Hormos*, dans le *Bulletin de l'Institut français*, t. VII, p. 15.

⁽²⁾ Trad. Défrémery et Sanguier, p. 109-111.

⁽³⁾ Trad. Bouriant, p. 588 et suiv.; voir QUATREMER, *Mém. géog. et hist. sur l'Égypte*, p. 127-162 et suiv.

d'ailleurs aucun autre port connu dans la mer Rouge, et l'importance de celui-ci était accrue par l'affluence de pèlerins musulmans qui prirent à un moment donné cette route pour se rendre à la Mecque et n'en fréquentèrent même pas d'autre. Peut-être est-ce pour cela que le port fut créé en face de la ville sainte : Maqrîzi fait remarquer qu'il se trouve devant Djeddah et un peu au sud du parallèle de Médine.

A l'époque où Ibn Battouta (726 hég.; 1326 après J.-C.) fit un de ses voyages à la Mecque en passant par cette ville, elle était alors très importante, peuplée d'indigènes, d'arabes — qui y possédaient même une mosquée — de chrétiens et probablement de juifs, car ils habitaient certaines îles de la mer Rouge à la période encore peu éloignée de la domination byzantine.

Peu de temps après, un siècle environ (806), la ville déchet sous l'influence d'une affreuse disette qui décima le Saïd, semant partout une effroyable misère peu propice aux transactions commerciales des Indiens ou des Arabes. En outre, les pèlerins musulmans abandonnèrent cette voie; les mauvais traitements qu'ils avaient eu à subir des indigènes l'avaient rendue d'autant moins agréable à parcourir que beaucoup d'entre leurs compagnons avaient succombé sous les épreuves terribles que leur avaient infligées les Bedjas alors qu'ils étaient maîtres du pays.

C'est que toute la région du désert voisine de la Nubie et du Saïd jusqu'au delà de Souakin était occupée par un peuple idolâtre que les Arabes appellent les Bedjas (prononcer *Bedja*) et auquel les Grecs et les Coptes avaient donné le nom de Blemmyes. On s'est demandé si ce peuple ne serait pas la tribu actuelle des Bichariïn. Cela ne fait pas de doute, non seulement à cause de la similitude des caractères ethniques, mais encore par ce fait qu'on les nomme encore ainsi dans le Haut-Saïd. Les Arabes du *Riff* et surtout les Abbabdeh appellent *Bedjaoui* la langue, différente de l'arabe, que parlent les Bichariïn, et les *Bedjas* les bédouins qui la parlent. Une tribu d'Abbabdeh, celle des Melekab, dont le pays, l'Ouadi Dehemit, est à proximité de celui des Bichariïn, ne connaît que le *Bedjaoui*; aussi, même pour les Abbabdeh, ces gens dont la majeure partie a perdu sa langue originelle sont-ils des Bedjas. Je crois que ce fait, à lui seul, résout la question, mais je l'examinerai de plus près, ultérieurement, en faisant intervenir les caractères anthropologiques de ces peuples encore mal connus.

Les Bedjas étaient surtout des pasteurs vivant de leurs troupeaux et du lait de leurs chameaux. Ils tiraient d'autres ressources de l'extraction et du commerce des métaux et des pierres précieuses que leur donnaient les grandes mines de leurs montagnes, notamment celles de l'Ouadi el-Allakhi (el-Allagi) d'où ils tiraient l'or, de Sekkait d'où ils extraisaient les émeraudes, ou de l'île Zehirget qui leur donnait des péridots.

On nous les montre cependant comme un peuple belliqueux redouté des Égyptiens. Leurs exactions se multiplièrent dans la vallée du Nil; leurs rapines les contraignirent à des escarmouches continuelles au voisinage des villes du Saïd ou de la Nubie.

Les richesses de leurs pays ne furent pas non plus sans exciter les convoitises des autres peuples; aussi eurent-ils à entreprendre de grandes guerres pour les conserver; mais vaincus sans cesse, écrasés particulièrement par les armées des nubiens *Abou'l-Kenz*⁽¹⁾ ou celles d'El-Ouari⁽²⁾, les Bedjas virent leur désert inondé successivement de chrétiens nubiens et de musulmans auxquels en partie ils se mêlèrent par la suite, car non seulement ils furent réduits à un semblant d'esclavage mais encore furent-ils à la merci des vainqueurs qui possédaient dès lors et le pays et ses richesses. Ils les mirent en valeur dans des proportions que laissent deviner le nombre de 60.000 chameaux qui furent un moment destinés à l'approvisionnement des ouvriers des mines.

Peu à peu, ils reprirent leur pays, profitant des jalousies et des inimitiés que leurs conquérants arabes avaient suscitées en Égypte et contre lesquelles il leur fallait faire face. Mais ils durent en abandonner une partie devant les Abbabdeh qui, venus d'Arabie, selon la légende, cherchaient une terre où ils pussent vivre et se développer librement.

Le désert d'Aidab correspondait, avons-nous vu, au Saïd et à la Nubie. Il avait donc pour limites approximatives, d'abord, naturellement le Nil et la mer Rouge; au nord, la route actuelle de Kéneh-Kosseir; au sud l'Ouadi el-Allagi et même s'étendait au delà. Peut-être également allait-il plus au nord de la ligne Kéneh-Kosseir, puisque les Bedjas se rendaient parfois à Kolzoum (Suez). Les Grecs et les Romains l'avaient appelé désert d'Arabie, mais pour eux

⁽¹⁾ Les *Abou'l-Kenz* forment encore de nos jours, sous le nom de *Kenou*, la plus forte tribu des barbares. Mais ils sont définitivement fixés dans la vallée du Nil. — ⁽²⁾ Sous Ibn Touloun.

il ne s'étendait pas au delà de la ligne d'Assouan à Bérénice, et se bornait au nord à la ville de Péluse qui limitait en même temps la vallée du Nil dans son côté oriental. Actuellement on l'appelle l'Etbaye ou Edbaï; l'Etbaye sud est surtout peuplée de Bichariins au voisinage de la mer Rouge, et d'Abbaddeh Melekah au centre. L'Etbaye du nord est occupée par les Abbaddeh Achabab. Mais la région située au nord de Kéneh-Kosseir qui est le pays des Mâaza n'en fait pas partie. Il faudrait donc reconnaître dans le terme d'Edbaï la déformation d'Aidab, ainsi que dans celui d'Hélaïp; les déformations de ce genre qui rendent un mot méconnaissable sont d'ailleurs fréquentes; je ne citerai comme exemple que celle de *Clyma* en *Kolzoum*.

Il existe cependant des ouadis Aidhab, l'un, situé en face de Bérénice, se dirige du sud au nord, près du Gebel Om Bsilla et tombe dans l'Ouadi Lahmi. Un autre, plus méridional, descend à la mer précisément au Bas Elba à une faible distance d'Hélaïp. Les bédouins les appellent respectivement Aédab et Aidéb. Il ne ferait donc pas de doute que ce dernier ait tiré son nom du voisinage d'Aidhab, quant à l'autre, il était sur la route qui conduisait du Saïd à ce port. Il y avait en effet plusieurs voies fréquentées pour se rendre à Aidhab, comme nous l'apprennent Ibn Battouta, Maqrizi et El-Idrisi. L'une, de Qous, permettait d'atteindre en dix-sept jours le but du voyage; en partant d'Edfou, on franchissait le désert en quinze jours, et d'Assouan il en fallait douze. Une autre, qui ne semble pas avoir été fréquentée assidûment, passait par les mines du Ouadi el-Allagi.

Le seul souci qui guida, comme en tout temps d'ailleurs, les voyageurs qui créèrent ces voies, fut l'approvisionnement en eau; les Arabes n'ont rien trouvé de nouveau dans leur choix, car toutes avaient déjà été parcourues fréquemment par les cohortes romaines et créées bien avant par les soldats de Ptolémée qui y avaient creusé des puits partout où la longueur et les fatigues de la marche nécessitaient de l'eau.

La première d'entre elles suivait naturellement le chemin de Bérénice qui nous est resté connu sous le nom d'*Itinéraire d'Antonin*. Je dis qu'elle s'imposait comme étant la plus courte que l'on puisse suivre, et d'ailleurs le nombre de routes conduisant à un même point n'est pas illimité pour que l'on puisse douter un seul instant de la préférence que l'on dut accorder à celle-ci.

Je ne l'étudierai pas ici, me réservant de la décrire en détail sous peu et

d'ailleurs je la relierai en ce moment de façon à pouvoir fixer avec précision les étapes qu'elle franchissait. Je puis cependant, dès à présent, en indiquer ses grandes lignes (voir pl. I).

Partant de Qous, l'on atteignait l'oasis de Lagôta et le large Ouadi Zedoun, dans sa partie la plus désolée; l'Ouadi Menih faisait suite et trois jours environ après le départ, en marchant en caravane, l'on quittait les grès nubiens, qui dans leurs vallées n'avaient donné que le spectacle de la plus triste et de la plus monotone nudité, pour pénétrer dans la montagne. Jusque-là, pas de bois; la verdure ne commence à apparaître que peu avant le Bir-Menih mais, ensuite on rencontre sur toute la route une végétation relativement abondante de bsilla (*Zilla myagroides* Fensk.) ou d'arbustes comme les markh (*Leptadenia pyrotechnica*) et les sallam (*Acacia tortilis* Schw.) ou encore de véritables arbres comme les acacias seyls.

Du Bir-Menih, l'on passait à Daghabai puis au Gebel Atout pour prendre enfin la vallée du Gerf et du Nougrou ou celle de Sammout qui conduisent droit à une plaine sablonneuse, située près de Bérénice et en face du Gebel Ferraïd (*Pentadactylus* de Cl. Ptolémée), et se continuait jusqu'au niveau d'Aidhab. Le pays dans sa partie méridionale abondait, disent les anciennes relations de voyage, en gazelles et en autruches; les gazelles sont encore très nombreuses à partir du Ras Banas, c'est-à-dire de Bérénice; mais, quant aux autruches, elles ont complètement disparu depuis une vingtaine d'années seulement, ce qui explique dans ces parages la présence d'ouadis ou gebels *na'am*. Un de mes guides d'Edfou, qui connaissait d'une façon impeccable le désert, pour l'avoir fréquenté assidûment toute sa vie, mais surtout dans sa jeunesse qu'occupait le commerce des esclaves, du Soudan au Caire et à la mer Rouge, en vit en abondance dans les ouadis Hôden et Natasch. Dès l'expédition du Soudan, l'introduction des Européens dans la Haute-Égypte donna naissance au commerce des plumes, et en peu de temps, la chasse détruisit ou fit retirer le peu de ces animaux qui fréquentaient le désert Arabique. C'est ainsi qu'en deux ou trois ans, me dit mon guide, ils devinrent introuvables; et, il est d'autant mieux renseigné que deux de ses parents vivaient exclusivement de la vente des plumes que leur procuraient leurs classes du Ouadi Hôden au Ouadi Natasch.

La route qui prenait naissance à Edfou est plus intéressante que la pré-

cédente, non pas qu'elle soit jalonnée de travaux d'art qui en affirment la fréquentation par les Arabes, mais uniquement parce qu'elle est sommairement décrite dans les voyages d'Ibn Battouta. Elle semble aussi avoir été plus fréquentée que les autres, car l'eau y abonde et puis elle est, notamment à son début et au voisinage de l'Ouadi Schaït, jalonnée de tombeaux de cheikhs morts au cours de leur pèlerinage, en affrontant les rigueurs du désert. Enfin, c'est sur son parcours qu'était le tombeau du vénéré cheikh Ech-Ghadily dans le Gebel Om Etra (Homaitlura d'Ibn Battouta) (pl. II, fig. 2).

Ibn Battouta partit d'Atouani⁽¹⁾, petit village qui existe encore sur la rive droite du Nil, à l'est d'Edfou, actuellement occupé par les Abbabdeh Abou-Diïn. Aujourd'hui, l'on part plutôt soit du village de Behera à l'est de Bedesieh, ou même mieux de la gare d'Edfou ou d'un poste de police situé à proximité de la gare. La route précédente se dirigeait en ligne droite de Qous à Aidhab; mais celle-ci prend d'abord la direction de l'est, passe devant le temple de Sêti I^{er} que découvrit Cailliaud au cours de son voyage aux mines d'émeraudes, et après deux bonnes journées de marche dépasse la tombe du cheikh Attéfa pour prendre ensuite par l'Ouadi Abou-Rahal la direction du sud-est et aboutir à Sammont. Ici se trouve une ancienne station gréco-romaine qui commandait le district aurifère de cette contrée et marquait une étape importante de la route des mines d'émeraudes. Encaissée encore un peu, elle devient ensuite spacieuse et atteint, par des vallées très boisées, après quatre fortes étapes, le tombeau du cheikh Ech-Ghadily.

La koubbeh consacrée à la mémoire du saint pèlerin n'était, il y a peu de temps, qu'un amas de ruines. Elle fut reconstruite par Abou-Gibran, le grand-père d'Ali Moustapha, cheikh actuel des bédouins Achabab (de la tribu des Abbabdeh). Le souvenir s'en est perpétué chez les bédouins, ainsi que dans sa famille qui se plaît d'ailleurs à raconter cette pieuse action.

C'est une sorte de mausolée (pl. II, fig. 1) surmonté d'un dôme blanchi à la chaux et dont les murs sont couverts, à l'intérieur, d'ex-voto de pèlerins. Latéralement, deux petites maisonnettes de même style y sont adossées et servent d'habitation aux gardiens qui, de très loin, envient l'honneur d'occuper

⁽¹⁾ *Atouani* ou *Atouni* sont les noms désignant la tribu des arabes d'*Haouat* qui a de nos jours émigré au Tih (Sinaï). Elle se serait donc étendue autrefois jusqu'au voisinage d'Edfou.

cette fonction. Les trois portes donnent sur une cour protégée d'un mur élevé, lequel est également entouré d'une auréole où le sol de l'ouadi, nettoyé, ne laisse plus voir la moindre petite pierre.

A mon passage⁽¹⁾, un seul gardien, venu il y a dix ans de Fez en vue de vénérer sur son tombeau la mémoire du vieux cheikh, habitait la koubbeh. Il avait bien un compagnon abbadeli qui partageait sa fonction mais qui, ennuyé de l'existence misérable qu'il lui fallait partager avec le maughrabin, fatigué vraisemblablement aussi des discours insensés de son pieux compagnon, s'enfuit un jour et ne revint plus.

Il y eut jusqu'à quatre et même cinq gardiens autrefois. Ils passaient leurs journées à prier, dormir et parler entre eux, interdisaient l'approche et naturellement l'entrée du mausolée aux passants. Ces gardiens tiraient leurs ressources de ceux qui, à leur passage, leur faisaient l'aumône d'un peu de maïs ou de farine, et en outre une fois l'an, le Gouvernement leur envoyait la *Kissoua*, c'est-à-dire un cadeau en farine et en vêtements.

Au départ du Tapis sacré les bédouins du voisinage se rassemblent à cet endroit pour prier. Ils mangent un pain en l'honneur du cheikh et même sacrifient un mouton, car l'usage veut que partout où se trouve un personnage vénéré, l'on mange mieux que de coutume.

D'ici, la route peut rejoindre celle de Qous, au sud de Bérénice, par les Ouadis Madsous et Ebaroun et l'Ouadi Khrit, puis de là suivre après le Ouadi Gourdi l'Ouadi Lahmi qui coupe la route en question. Mais on gagne au moins une journée à continuer directement au sud-est la voie suivie jusqu'alors, et du Gourdi aller prendre la plaine sablonneuse qui borde la mer, par les Ouadis Salip et Hôden.

Cette plaine porte le nom de Ouadah (Ouadeh) qui en arabe veut dire large, spacieuse, et qui dans le langage des bédouins signifie plaine ou route facile à travers une plaine. On appelle également une telle route : *rod*.

Ouadah, au dire de Maqrizi, était le nom que prenait la route d'Aidhab par Assouan. Celle-ci, en effet, est d'une extrême simplicité. Après avoir franchi la falaise granitique ou gréseuse qui limite le désert sur le vaste ouadi de Schellal, on se trouve sur une sorte de plateau qui, vu de ses sommets les plus

⁽¹⁾ Avril 1910.

élevés, apparaît comme une plaine semée de taupinières qui sont autant de petites collines schisteuses, granitiques ou serpentineuses largement espacées et laissant entre elles des passages aussi faciles que nombreux aux caravanes qui s'acheminent vers l'est. Il n'y a plus à proprement parler de route, tant la montagne est surbaissée; quelle que soit la direction que l'on prenne, on trouve forcément une issue directe sur la mer Rouge, et sans détour appréciable; cela explique assez le nom que lui donnèrent autrefois les voyageurs arabes.

Il ne semble pas que cette dernière voie ait été bien fréquentée par les pèlerins d'Aidhab; elle fut plutôt sillonnée par les caravanes qui approvisionnaient ce port (car c'était la ville égyptienne la plus proche), ou encore par les nombreux convois qui desservaient les mines du désert d'Aidhab, quand celles-ci eurent passé des Bedjas aux musulmans.

El-Idrisi mentionne les mines d'or du Ouadi el-Allagi comme si elles avaient été situées sur le chemin d'Aidhab et de Souakin; mais faute de documents en quantité suffisante, rien ne nous permet d'affirmer que cette voie fut fréquentée autrement que par les mineurs ou les caravanes qui les approvisionnaient. Aussi ne ferai-je que la mentionner sans lui attribuer d'autre importance que celle que lui donnent les auteurs arabes anciens.

En somme, il est facile maintenant de suivre à peu de chose près l'itinéraire des pèlerins musulmans qui, partant d'Égypte, allaient s'embarquer à Aidhab et d'autant plus facile que les routes qui se rendent le plus directement à un point donné sont généralement uniques, ou uniquement fréquentées à cause de leur commodité ou grâce aux ressources qu'elles offrent aux voyageurs et à leurs caravanes.

La première d'entre elles franchissait en dix jours et demi la distance de Bérénice, comme nous l'apprend l'*Itinéraire d'Antonin*. Il resterait donc six jours et demi pour aller au Ras Elba, ce qui, dans la plaine sablonneuse qui fait suite à Bérénice, est une durée normale; on ne met de nos jours pas plus de sept jours en caravane, et cinq à dromadaire. La distance ainsi parcourue en ce temps, remarquera-t-on, n'est pas proportionnelle à celle de Qous, elle lui est un peu supérieure; mais il faut remarquer que cette dernière partie du chemin est plus facile; la première, entièrement encaissée au milieu des montagnes, épousait les sinuosités des vallées et rencontrait donc sur son trajet le plus d'obstacles.

A tous les points où des bifurcations sont possibles sans nuire à la longueur de la route, on ne peut naturellement plus affirmer quel est celui des chemins qui fut préféré aux autres, car contrairement à ce qui s'observe dans les voies romaines, pas la moindre trace du passage des Arabes ne se rencontre, pas d'inscriptions non plus; il est vrai que ce qu'il pouvait y avoir de ces traces a peut-être disparu, mutilé par les bédouins, emporté par les torrents ou tombé en ruines, comme par exemple le tombeau d'Ech-Chadily qui certainement dut avoir des inscriptions intéressantes. Seule la voie qui traverse les grès d'El-Knaiss à Abou-Rahal, contient des dessins grossièrement martelés, mais de tous les âges, comme l'indique leur patine inégalement assombrie et des mots arabes devenus illisibles par l'érosion des grès sur lesquels ils ont été écrits. Aussi, à part la mention sommaire que font les auteurs arabes d'Aidbab et de ses routes, peut-on dire qu'il ne reste plus rien qui vienne en préciser l'histoire, plus rien qui affirme à quel degré atteignit autrefois leur importance, rien même qui en rappelle l'existence, si ce n'est quelques cabanes que l'on rencontrera peut-être un jour au Ras Elba, unique témoignage d'une importance déclinée.

J. COUYAT.

NOTE

SUR UN CYLINDRE TROUVÉ À MIT-RAHINEH

PAR

M. ÉMILE CHASSINAT.






Il existe, dans les collections publiques ou privées, un certain nombre de cylindres à figures égyptiennes ou égyptisantes portant des légendes cunéiformes⁽¹⁾. Les uns ont été trouvés en Égypte même; les autres, qui forment la majorité, proviennent des contrées asiatiques assujéties pendant un temps à la domination pharaonique ou qui furent en relations économiques avec la vallée du Nil. Beaucoup plus rares sont ceux dont l'origine est égyptienne et qui fournissent, à côté de représentations où l'influence étrangère est évidente, des inscriptions écrites en caractères hiéroglyphiques⁽²⁾. C'est dans cette dernière catégorie qu'il faut ranger celui que je décris ici.

Il a été ramassé, m'a-t-on dit, à Mit-Rahineh, dans le Kôm Aziziéh. Le cartouche dont il est marqué,  Menkhopirri, permet de l'attribuer soit à Thoutmôsis III soit à Piônkhi Menri⁽³⁾. Je suis plutôt tenté de croire qu'il convient de le reporter à ce dernier souverain, en raison de l'endroit où il a été découvert et aussi parce que les cachets de ce genre semblent avoir été d'un usage plus fréquent sous les dernières dynasties.

⁽¹⁾ On en trouvera plusieurs spécimens intéressants dans J. MÉNANT, *Recherches sur la glyptique orientale*, t. II, p. 202, 203 et 204, fig. 204 et 205, pl. VIII, fig. 4 et 5.

⁽²⁾ Voir dans J. MÉNANT, *op. cit.*, t. II, p. 202, fig. 202, un cylindre au nom d'Apriès. La scène qu'il reproduit est de style semi-égyptien semi-achéménide.

⁽³⁾ Je ne partage nullement l'opinion de M. F. Petrie (*A History of Egypt*, t. III, p. 293)

en ce qui concerne la lecture Khmany du nom . Sur le scarabée de sa collection, dont il donne une reproduction photographique (*op. cit.*, p. 292, fig. 120), les disques de  et de  sont de forme identique et n'ont pas de point au centre. Rien n'indique donc qu'il faille voir un  dans le premier cas et un  dans le second. Les raisons qu'il invoque par ailleurs pour appuyer cette lecture n'ont rien de particulièrement décisif.

Ce petit objet est en schiste. Il mesure 0 m. 025 mill. de hauteur. La scène qui le décore dénote, de la part de l'artisan qui l'a composée, une connaissance exacte des intailles mésopotamiennes. Le roi Menkhopirri y est figuré debout, la tête couverte du casque de guerre, l'uraeus au front, un disque solaire au-dessus de lui. Il est vêtu de la *shenti* et tient, de chaque main, un lion par la queue; un bouquetin accroupi surmonte le lion de gauche. Devant lui, une divinité ailée et cornue se dresse sur un lion passant à gauche (voir fig. 1).



Fig. 1.

L'œuvre est-elle imputable à un ouvrier égyptien? Il est permis d'en douter. En effet, la forme du casque s'écarte entièrement de celle que montrent les bas-reliefs pharaoniques.

Par contre, elle rappelle absolument celle du casque dont est coiffé un personnage qui figure sur un remarquable cylindre de la collection de Luynes, et dans lequel Ménant a voulu voir à tort un Hittite⁽¹⁾.

Cette ressemblance est complétée par la présence du disque solaire dans les deux cas. Il est bon de remarquer que les sculpteurs et les graveurs en intaille étrangers ont interprété en général d'une manière uniforme le casque égyptien. Ils en ont fait une sorte de mitre à deux pointes, que l'on reconnaîtra aisément, par exemple, dans le bas-relief du sarcophage découvert à Hiérapytna, dans l'île de Crète⁽²⁾. D'autre part, le dieu ailé est emprunté à l'iconographie religieuse chaldéo-assyrienne. Quant au roi tenant les lions, il appartient à la même imagerie; mais on doit noter cependant que le sujet paraît en Égypte vers la XVIII^e dynastie, où il fut probablement introduit à la suite des guerres

⁽¹⁾ J. MÉNANT, *Recherches sur la glyptique orientale*, t. II, p. 202 et pl. VIII, fig. 4.

⁽²⁾ A. JOURNÉ, *Scène d'initiation aux mystères d'Isis sur un bas-relief crétois*, dans le *Recueil de travaux*, t. XVI, p. 169 et seq.; voir la planche qui accompagne cet article. M. Jouin décrit ainsi cette coiffure : « pschent à double corne, très bas, presque pareil au bonnet phrygien ».

p. 164. Je ne connais pas, dans les représentations égyptiennes classiques ni même dans celles qui ont subi l'influence gréco-romaine, de couronnes qui puissent être dénommées de la sorte. Le *pschent*, n'est jamais cornu, et il n'a aucun rapport, dans sa forme générale non plus que dans le détail, avec le couvre-chef du personnage figuré sur le sarcophage d'Hiérapytna.

entreprises en Asie. Ce sujet figure sur une plaquette en bois du Musée du Louvre, au nom d'Aménôthès III⁽¹⁾. Ces indices, ainsi que le lieu de provenance du cylindre qui nous occupe, sont de nature à faire supposer que celui-ci fut confectionné par quelqu'un des artisans chaldéens, perses ou grecs d'Asie Mineure qui résidaient en grand nombre à Memphis.

Le kôm Aziziyéh, où il fut trouvé, couvre en effet très probablement l'emplacement du quartier ou du bourg du Mur blanc, $\Pi \uparrow \ominus$, le $\Lambda\epsilon\upsilon\chi\omicron\nu\tau\epsilon\iota\chi\omicron\varsigma$, qui servait de cantonnement à la garnison perse. Cette identification n'a jamais été proposée, à ma connaissance. Elle offre beaucoup de vraisemblance. Les nombreux objets que les *sebakhin* tirent de l'énorme butte diffèrent non seulement par la forme, mais aussi par le décor et par la technique, de ceux que l'on rencontre sur les autres parties du site de Memphis. Leur variété est aussi plus grande. Monnaies grecques primitives, phéniciennes, perses⁽²⁾; terres cuites, céramiques diverses délicatement émaillées, de style grec ou asiatique; bas-reliefs montrant des dieux étrangers ou des scènes empruntées à des coutumes inconnues des Égyptiens⁽³⁾; cylindres et pierres gravées de textes cunéiformes, phéniciens ou araméens⁽⁴⁾ s'y rencontrent en abondance, mêlés aux produits plus rares de l'industrie indigène. Il est évident que plusieurs groupements d'individus appartenant à diverses races avaient élu domicile en cet endroit et y vivaient ayant conservé leurs mœurs nationales, comme le font encore de nos jours les colonies européennes établies dans les grandes villes d'Égypte. Leur activité dut être grande, à en juger par les traces multiples qu'ils ont laissées, et ils comptaient certainement parmi eux des

⁽¹⁾ Elle est publiée dans G. MASPERO, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique*, t. II, p. 577. M. Maspero signale à la même place divers monuments thébains donnant des figures analogues.

⁽²⁾ On y a découvert récemment une monnaie d'or à légendes hiéroglyphiques semblable à celle que j'ai publiée dans ce *Bulletin*, t. I, p. 78 et seq. Voir E. CHASSINAT, *Une nouvelle monnaie à légende hiéroglyphique*, dans le *Bull. de l'Inst. fr.*, t. VII, p. 165.

⁽³⁾ J'ai vu, il y a cinq ou six ans, un curieux

bas-relief en calcaire, provenant de ce kôm, qui montre le mort étendu sur un lit de parade et entouré des membres de sa famille. Tous les personnages sont revêtus du costume perse; la forme et l'ornementation du lit accusent la même origine.

⁽⁴⁾ On m'a présenté l'an passé une amulette en pierre dure portant une inscription en cunéiformes perses, qui avait été achetée à un paysan travaillant sur le kôm. Un cachet araméen fut trouvé à court intervalle au même endroit.

artisans remarquables dans toutes les branches de l'industrie. La trouvaille faite, il y a deux ans, d'une série de cinquante à soixante modèles en plâtre de pièces d'orfèvrerie de style hellénistique, qui a passé depuis au Musée de Heidelberg, en est un témoignage certain.

É. CHASSINAT.

MISE AU POINT

PAR

M. HENRI GAUTHIER.

Les résultats des fouilles entreprises dans la partie nord de la nécropole thébaine pendant l'hiver 1908-1909 par *The British School of Archaeology in Egypt* et *The Egyptian Research Account* (XVth year) réunis font l'objet de l'ouvrage publié en 1909 par M. W. M. Flinders Petrie, intitulé *Qurneh*. Je n'ai pas l'intention de soumettre ici ce livre à une analyse critique complète et détaillée, mais je voudrais revendiquer, au nom de l'Institut français d'archéologie orientale du Caire, les droits du premier occupant et aussi du premier éditeur relativement à certaines parties de l'ouvrage. Sans doute je comprends fort bien que le labeur immense et si divers auquel se consacre en Égypte depuis de longues années le savant anglais à qui notre science est redevable de tant de belles découvertes et de tant d'aperçus nouveaux et ingénieux, ne lui permette pas de jeter les yeux sur toutes les publications dont s'enrichit chaque jour la littérature égyptologique. Il ne me paraît pourtant pas inutile de profiter de l'occasion qui m'est aujourd'hui donnée de faire observer à nos confrères étrangers, souvent si durs à l'égard de qui a pu omettre de citer leurs travaux, que le Français n'est pas le seul à se rendre coupable de pareils oublis.

Trois ans donc avant M. Fl. Petrie et ses collaborateurs, en 1906, l'Institut français d'archéologie du Caire pratiqua des fouilles dans le site de Drah-abou'l Neggah, et en 1908 il publia les résultats de ces fouilles⁽¹⁾. Or, sur quatre points de sa campagne, et non des moins importants, M. Petrie n'a fait que reprendre les travaux anciens de l'Institut français, guidé qu'il fut sans doute par les indications des indigènes. Sans perdre son temps à se demander

⁽¹⁾ H. GAUTHIER, *Rapport sur une campagne de fouilles à Drah-abou'l Neggah en 1906*, dans le

Bulletin de l'Institut français d'archéologie orientale du Caire, t. VI, p. 121-171, avec 13 planches.

comment il se faisait que des tombeaux entiers fussent ainsi tout déblayés et prêts à être copiés, il s'est mis à l'œuvre en toute tranquillité, et a pu de cette façon, en y consacrant fort peu de peine, de temps et d'argent, fournir à sa très courte saison de fouilles à Gournah un appoint assez considérable.

Voici donc les quatre points sur lesquels je voudrais rendre à l'Institut français ce qui lui appartient en toute légitimité :

1° Le graffito sur un rocher au nom du roi *Hââ-ûb-Ré-Apriès*, reproduit au trait sur la planche LVI de l'ouvrage de M. Petrie⁽¹⁾, a été mis au jour et photographié dès 1906 par les soins de l'Institut français d'archéologie⁽²⁾. J'ajouterai même que M. Petrie a commis une légère erreur en le transcrivant; l'original porte, en effet, 𐤏𐤁𐤏 , et non 𐤏𐤁 .

2° Le tombeau peint de *Baka* décrit rapidement par M. Petrie à la page 11, § 22, de son livre, et dont M^{me} Hilda Petrie a reproduit à l'aquarelle les scènes les moins communes, sinon les mieux conservées, aux planches XXXIV, XXXV, XXXVI et XXXVII, a été copié *in extenso* dès 1906 par les soins de l'Institut français d'archéologie. On en peut lire la description intégrale dans mon rapport, aux pages 163-171, et la photographie d'une bonne partie des peintures a été donnée aux planches XI, XII et XIII⁽³⁾. Je dois reconnaître, du reste, que les aquarelles de M^{me} Petrie, et principalement celle de la moitié nord de la paroi ouest représentant des oiseaux aquatiques sauvages s'ébattant au-dessus d'une touffe de papyrus (pl. XXXVII), sont très supérieures comme effet aux photographies en noir que j'étais en état d'en donner, n'étant pas moi-même peintre et n'ayant aucun artiste à ma disposition. J'ajouterai encore, à propos du personnage représenté en pied, en couleur, sur la planche XXXV du livre anglais, qu'il n'est pas *le fils* de Baki et de sa femme, comme le croit M. Petrie⁽⁴⁾, mais bien plutôt *leur père*; cela résulte avec évidence de la légende entourant le personnage⁽⁵⁾. Je ne vois aucun inconvénient à fixer à l'époque de

⁽¹⁾ Cf. aussi p. 15.

⁽²⁾ Cf. GAUTHIER, *op. cit.*, p. 141 et pl. II.

⁽³⁾ Un plan complet et détaillé du tombeau, donnant les cotes des dimensions, a même été levé et publié (GAUTHIER, *op. cit.*, p. 164).

Ce plan n'existe pas dans l'ouvrage de M. Fl. Petrie.

⁽⁴⁾ *Op. cit.*, p. 11.

⁽⁵⁾ Cf. GAUTHIER, *op. cit.*, p. 169, et PETRIE, *op. cit.*, pl. XXXV.

Thoutmôsis I^{er}, comme le fait M. Petrie, le terminus *ante quem* de la date à laquelle a pu être creusé et décoré ce tombeau, mais je dois ajouter qu'il peut fort bien être postérieur à ce règne, la reine Aahmès-Nofritari étant mentionnée comme divinité de la nécropole thébaine jusqu'à une époque très avancée de la XVIII^e dynastie. Enfin, l'auteur du déblaiement de ce tombeau n'est ici ni M. Petrie ni moi; j'ai déjà fait observer que je l'avais trouvé tout ouvert, et que les indigènes en faisaient remonter le déblaiement à des fouilles antérieures de quelques années à celles de l'Institut français, lesquelles semblent, au dire des Arabes de la localité, avoir été dirigées par M. Percy E. Newberry⁽¹⁾. Ce sont là détails dont M. Petrie aurait pu, comme je l'ai fait, s'enquérir.

3^e Le tombeau peint de *Piaay*, décrit très sommairement par M. Petrie à la page 11, § 24, de son livre, et dont M^{me} Petrie a reproduit en couleur trois scènes empruntées à la paroi nord (pl. XXXIX), a été copié *in extenso* dès 1906 par les soins de l'Institut français d'archéologie; j'en ai levé le plan exact, et j'en ai photographié la paroi ouest⁽²⁾. Il est bien vrai, comme le fait observer M. Petrie, que les couleurs de ce tombeau sont pauvres et pâles en comparaison de la richesse étincelante de celles du tombeau de Baki, mais je ne vois pas là une raison suffisante pour faire descendre l'exécution du tombeau jusqu'à la XX^e dynastie, le nom de *Piâai* étant connu déjà par plusieurs exemples de la XVIII^e dynastie⁽³⁾, et l'ensemble des tombes entourant celle de Piâai datant visiblement aussi de la XVIII^e dynastie⁽⁴⁾.

4^e Enfin le tombeau le plus ancien de tout le groupe des tombeaux peints copiés par M. Petrie au cours de cette saison, celui qu'il appelle, on ne sait trop en vertu de quel témoignage, *Sithathor Tomb*⁽⁵⁾, et ailleurs avec plus d'exactitude *Dancers' Tomb*⁽⁶⁾, et qui a été décrit par lui aux pages 10-11 de son

⁽¹⁾ Cf. GAUTHIER, *op. cit.*, p. 163-164.

⁽²⁾ Cf. GAUTHIER, *op. cit.*, p. 148-162, et pl. VI. Le plan est publié, avec toutes les mesures, à la page 149. Pourquoi M. Petrie, qui se flatte volontiers de ne rien laisser à faire derrière lui, a-t-il négligé de lever ce plan ainsi que celui du tombeau de Baki?

⁽³⁾ *Op. cit.*, p. 150.

⁽⁴⁾ Voir ce qui est dit à ce sujet par M. Petrie lui-même (*op. cit.*, p. 11, § 23), à propos du tombeau d'Amen-mes voisin de celui de Piâai.

⁽⁵⁾ PETRIE, *op. cit.*, frontispice.

⁽⁶⁾ *Op. cit.*, p. 10.

livre, a été, comme les précédents, déblayé en 1906 par l'Institut français d'archéologie. M. Petrie reconnaît, du reste, incidemment, par cette phrase sommaire, qu'il a eu là un devancier : « It had been excavated, dit-il, by someone in recent years »⁽¹⁾. J'en ai publié une description, peut-être un peu trop courte, et que celle de M. Petrie vient, je le déclare volontiers, fort heureusement compléter, aux pages 162-163 de mon *Rapport*; j'ai donné une photographie en noir de l'ensemble de la fresque de la paroi nord⁽²⁾, représentant des scènes de danses (ce que M. Petrie appelle une *festival scene of singers and dancers*)⁽³⁾, et M. H. Pieron, qui était alors mon collègue à l'Institut français d'archéologie, a peint à l'aquarelle les mieux conservées de ces curieuses figures⁽⁴⁾. Une comparaison des trois aquarelles de M. Pieron et de ma photographie d'une part, avec l'aquarelle de M^{me} H. Petrie d'autre part, montre au premier coup d'œil combien cette fresque eut à souffrir depuis que je la mis au jour en 1906, soit du fait des intempéries, soit peut-être aussi et surtout du fait des Arabes : une partie importante en avait déjà disparu en 1908-1909, principalement sur les deux bords à droite et à gauche. M. Petrie peut donc à bon droit se féliciter d'avoir obtenu l'autorisation du Service des Antiquités d'enlever la fresque pour la copier, puisqu'il n'était pas possible de préserver le tombeau soit par une porte soit par quelque moyen de couverture. Mais on aimerait à savoir où M. Petrie a transporté les morceaux de cette curieuse fresque; faute d'un pareil renseignement, elle demeure aussi bien perdue que si elle avait été laissée par lui en place, et dans ces conditions il est permis de se demander s'il n'aurait pas tout autant valu l'épargner et en éviter le morcellement et l'éloignement.

Je ferai observer pour les personnes que pourrait intéresser la comparaison entre l'aquarelle française et l'aquarelle anglaise, que les deux teintes de rouge et de jaune, si différentes dans les deux interprétations, ont été très fidèlement reproduites par M. H. Pieron, et que celles de M^{me} H. Petrie sont bien loin d'avoir rencontré le ton juste de l'original.

M. Petrie décrit soigneusement la scène registre par registre; mais pourquoi n'a-t-il pas vu que, à part deux de ses figures, les deux hommes Meri et

⁽¹⁾ PETRIE, *op. cit.*, p. 10; ce renseignement a probablement été fourni à M. Petrie par quelqu'un de mes anciens vâs ou ouvriers.

⁽²⁾ GAUTHIER, *op. cit.*, pl. VII.

⁽³⁾ PETRIE, *op. cit.*, frontispice.

⁽⁴⁾ GAUTHIER, *op. cit.*, pl. VIII, IX, X.

Ouadjî (les trois figures de serviteurs de notre planche IX semblent avoir disparu depuis 1906; tout au moins M^{me} Petrie ne les a-t-elle pas reproduites), tous les personnages de la fresque sont *des femmes*?

Enfin, en ce qui concerne l'époque à laquelle il convient de placer cette peinture, M. Petrie pense que cette époque doit être la XVII^e dynastie, époque de ce «rough but spirited archaic work which preceded the rise of the art of the XVIIIth dynasty»⁽¹⁾. J'ai rapproché jadis, au contraire, cette fresque des peintures des tombeaux de Beni-Hassan et l'ai placée au Moyen Empire⁽²⁾. Cette attribution au Moyen Empire m'avait été suggérée par la trouvaille de plusieurs cônes funéraires au nom d'Antouf dans ce tombeau; mais j'avais déjà indiqué⁽³⁾ qu'il ne fallait pas attribuer trop d'importance à ces cônes, vu l'état de bouleversement dans lequel se présente à nous la nécropole de Drah abou'l Neggah; et je suis tout prêt maintenant à faire descendre jusqu'à la XVII^e dynastie les danseuses de notre fresque. Il n'y a, du reste, pas un très grand écart de temps entre la XII^e dynastie et la XVII^e.

Enfin j'ajoute que M. Petrie a glané après moi dans le tunnel en briques servant d'entrée à la tombe (auquel il donne le nom de *Dancers' tomb passage*) quelques petits objets sans importance qu'il a tous réunis à la planche XXXI, n^{os} 8 à 15, de son livre.

En somme, de tous les tombeaux peints que M. Petrie aurait découverts au cours de sa campagne de 1908-1909, un seul lui appartient bien en propre, c'est le tombeau d'Amen-mes (p. 11, § 23, et pl. XXXVIII), déblayé en face de celui de Piââ et dans la même cour que lui; M. Petrie en place l'exécution vers le temps d'Amenhotep II, et cela, soit dit en passant, me semble être un argument de plus à ajouter à ceux que j'ai donnés plus haut pour placer le tombeau de Piââ également sous la XVIII^e dynastie.

Ces quelques considérations, que j'ai jugées utiles de publier pour le rétablissement de la vérité et de l'équité scientifiques, n'enlèvent rien, je me hâte de l'ajouter, ni au mérite de la campagne anglaise à Thèbes en 1908-1909, ni à l'intérêt du livre où en sont exposés les résultats; il y a fort heureusement beaucoup d'autres choses, nouvelles et importantes, dans le livre *Qurneh*. J'ai

⁽¹⁾ PETRIE, *op. cit.*, p. 11. — ⁽²⁾ GARNIER, *op. cit.*, p. 163. — ⁽³⁾ *Op. cit.*, p. 160, note 1.

voulu simplement montrer, et c'est là toute l'ambition de cette petite note, que lorsqu'on explore après tant de devanciers connus et inconnus un site aussi bouleversé et aussi saccagé que la nécropole de Gournah-Drah abou'l Neggah, on ne saurait s'entourer de trop de précautions, ni surtout négliger de prendre connaissance des travaux antérieurs qui ont paru sur le même sujet, sous peine de s'exposer, comme vient de le faire M. Petrie, à des redites et à des besognes inutiles.

H. GAUTHIER.

Le Caire, 6 mai 1911.

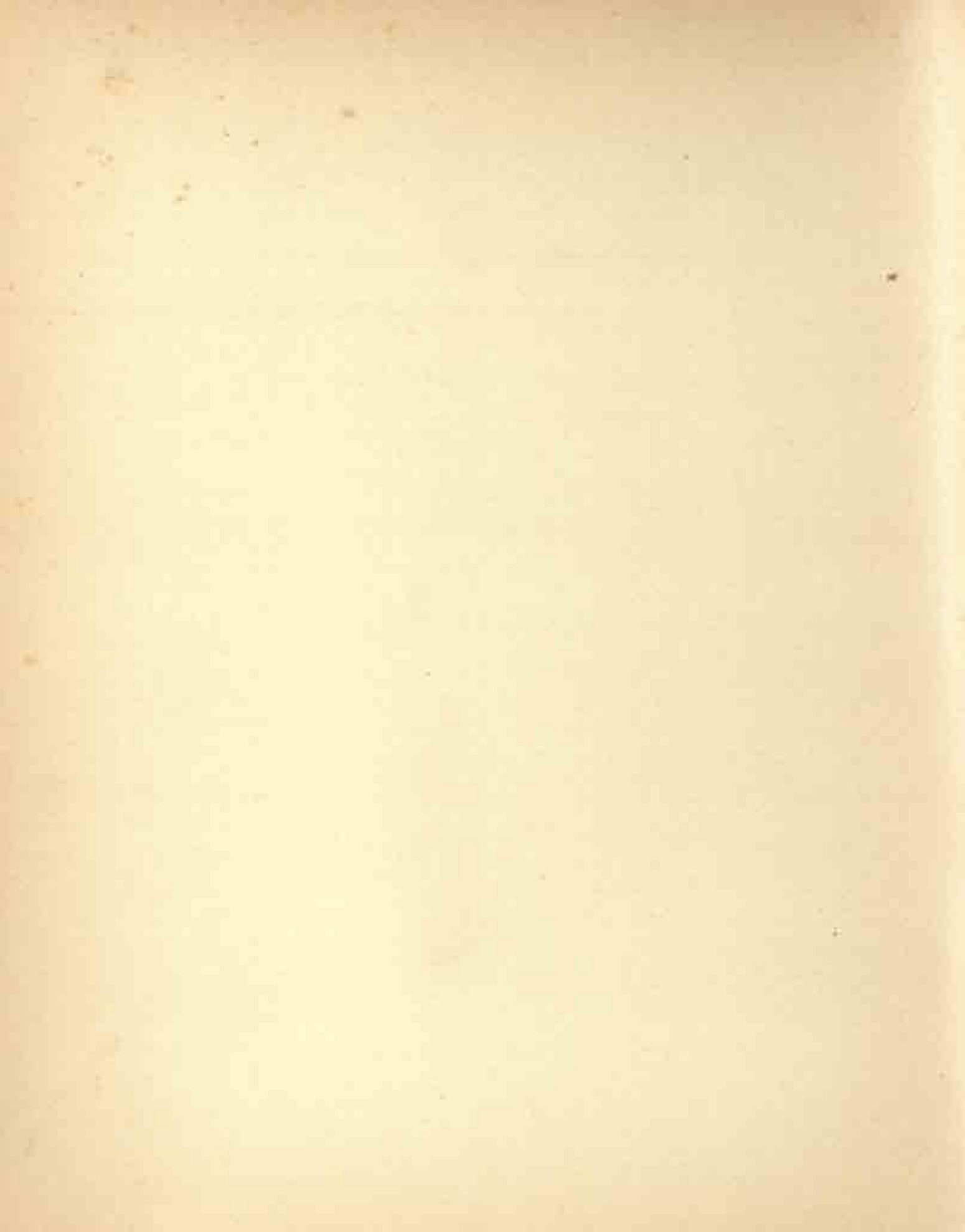
NOTE ADDITIONNELLE.

Cet article était déjà composé lorsque M. Chassinat voulut bien me signaler l'apparition d'un nouvel ouvrage de M. Arthur E. P. B. Weigall (*The Treasury of Ancient Egypt, Miscellaneous chapters on Ancient Egyptian History and Archaeology*, 1 vol. in-8°, Edinburg and London, William Blackwood and Sons, 1911). Dans ce livre de vulgarisation, M. Weigall a reproduit à nouveau, mais en noir, l'aquarelle de M^{me} H. Petrie représentant les scènes de danses du tombeau peint de la XVII^e dynastie, avec la seule référence *Copied by H. Petrie* (voir pl. XIII, entre les pages 132 et 133). Je suis d'autant plus surpris de constater que M. Weigall ignore lui aussi les travaux de l'Institut français d'archéologie qu'il est venu un matin de février 1906, en qualité d'inspecteur en chef du Service des Antiquités, visiter notre chantier de fouilles à Drah abou'l Neggah, et qu'après la fin des travaux j'ai eu à recourir à son administration pour organiser le transport au Caire des antiquités par nous recueillies. — H. G.

17 mai 1911.

TABLE DES MATIÈRES.

G. MASPERO. À propos d'un article de M. Moret sur l'égyptologie en France.....	1-13
É. VERNIER. Note sur les boucles d'oreilles égyptiennes (avec 7 planches).....	15-41
P. LACAU. Textes coptes en dialectes akhménique et sabidique (avec 2 planches).....	43-109
É. CHASSINAT. Note sur un papyrus chirurgical grec (avec 1 planche).....	111-113
J. LESQUIER. Fouilles à Teliche (1908) (avec 11 planches).....	113-133
J. COUYAT. Les routes d'Aidhab. — Notes pour servir à l'histoire du désert Arabe (avec 2 planches).....	135-143
É. CHASSINAT. Note sur un cylindre trouvé à Mit-Rahineh.....	145-148
H. GAUTHIER. Mise au point.....	149-156





Couvercle du sarcophage d'une prêtresse d'Amm.
(Musée du Caire).



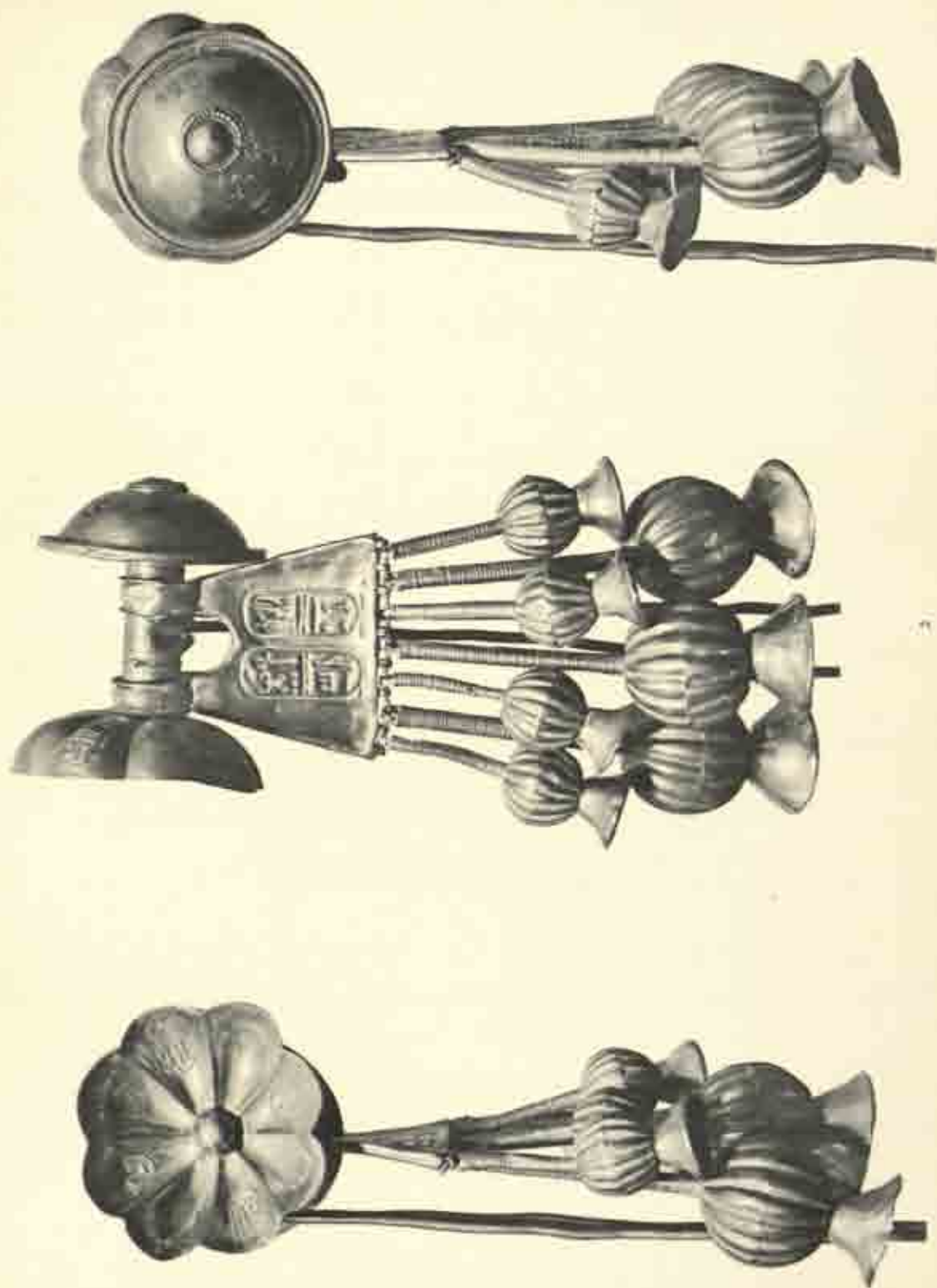
Couvercle du cercueil de la dame Isis.
(Musée du Caire).

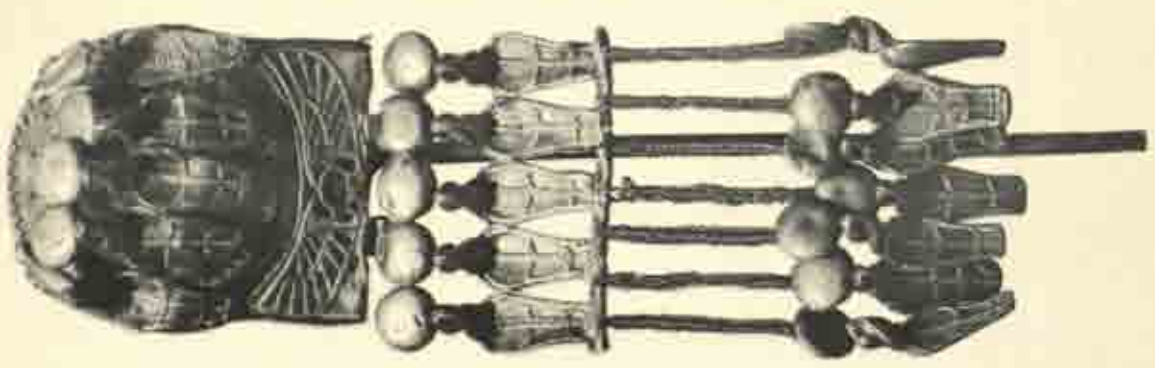
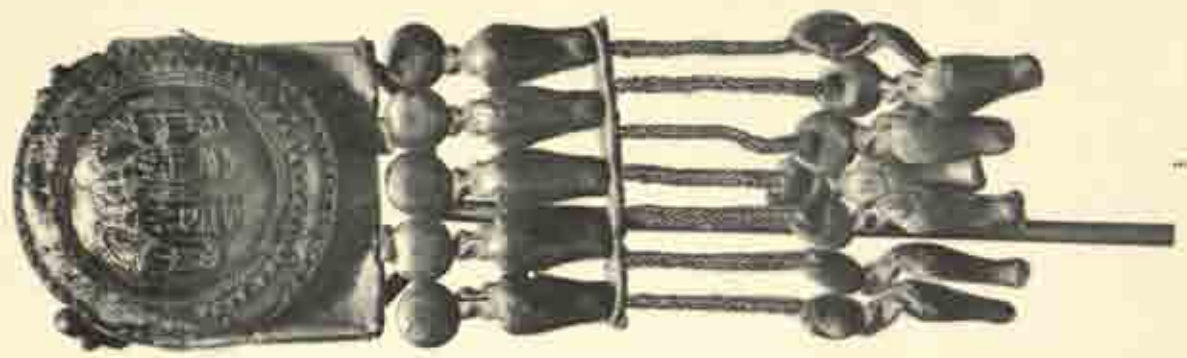


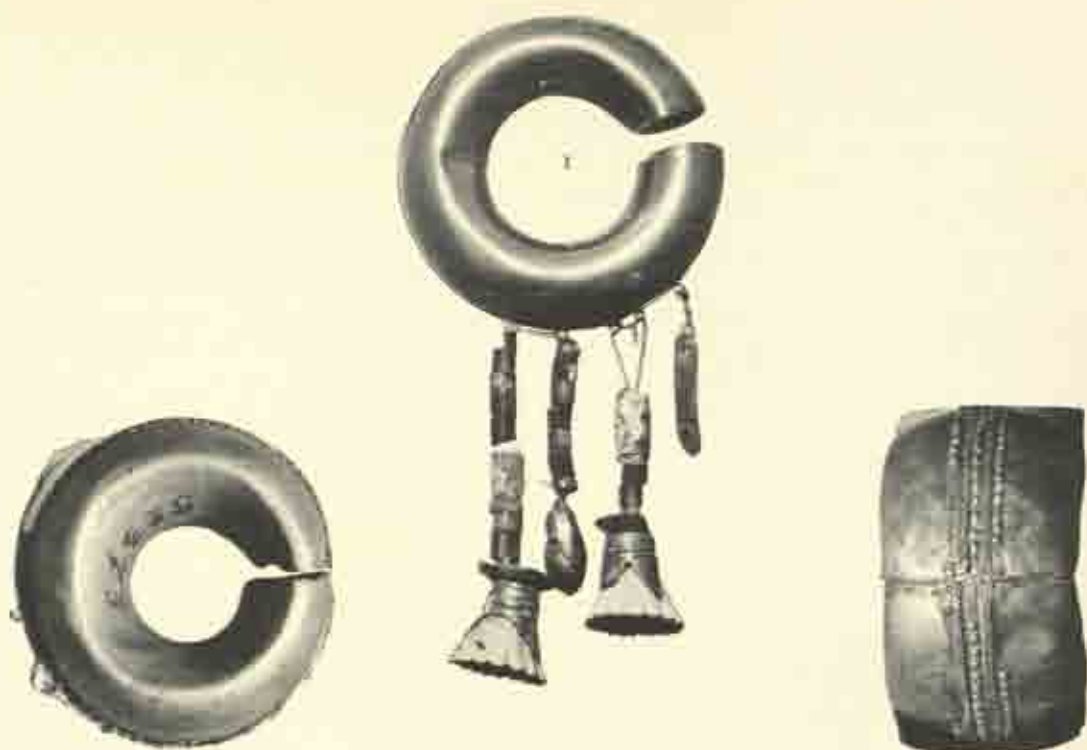
Buste d'une fille de Ramsès II.
(Musée du Caire).



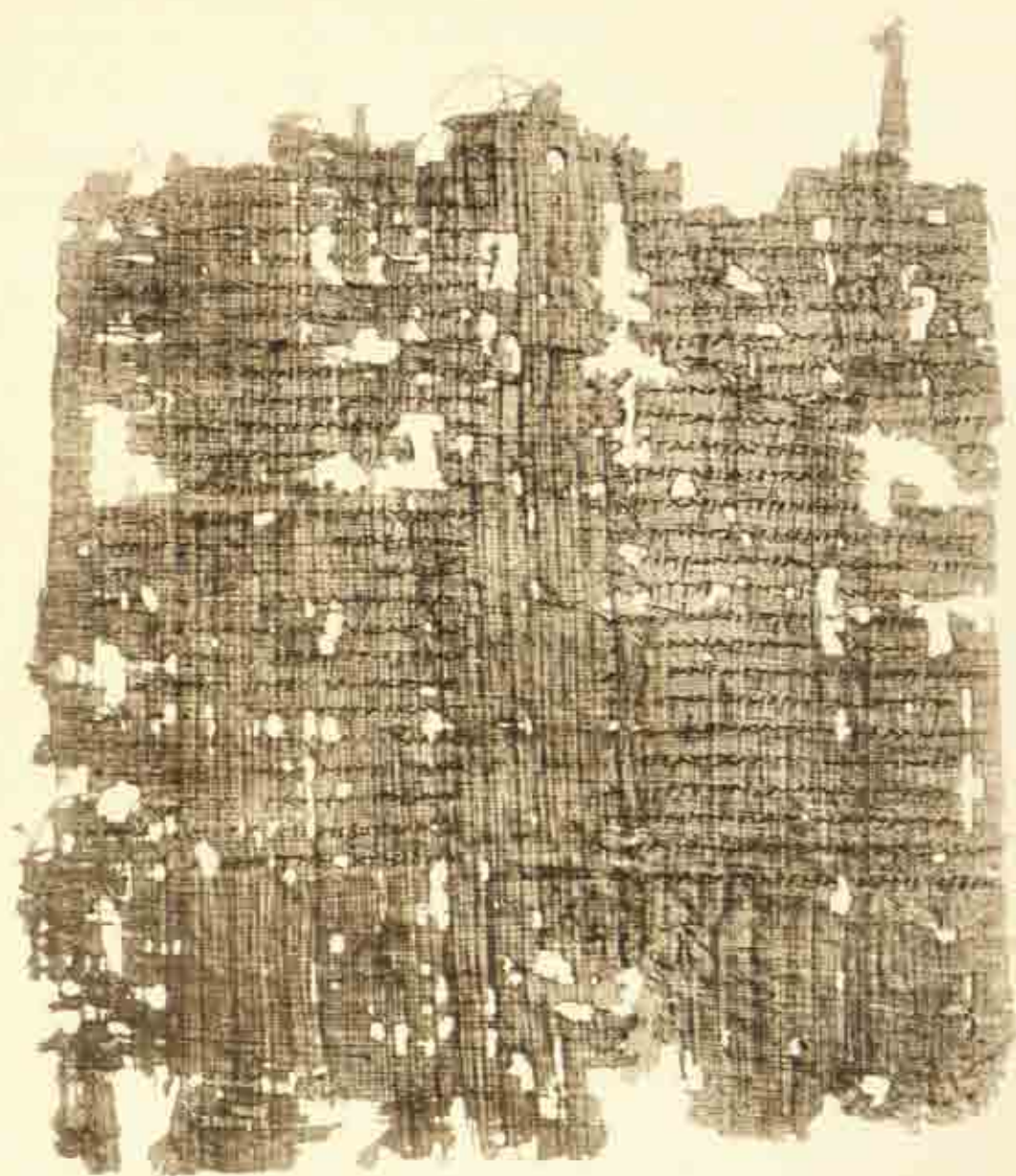
Tête d'homme (Musée du Caire).











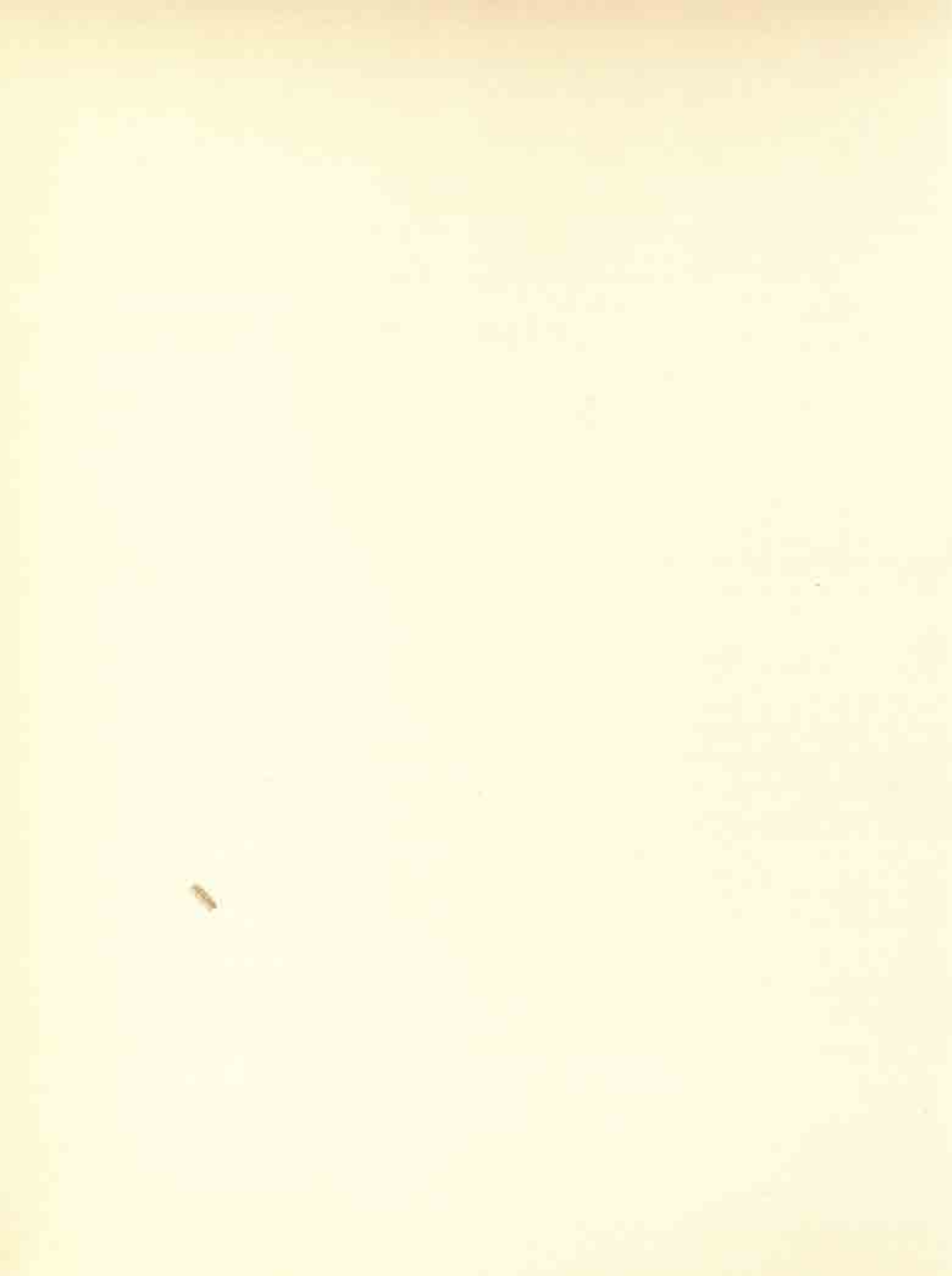
Papyrus Gattaoui.



1. — Porte sud, vue du nord.



2. — Ensemble de la fouille de l'Acropole.





1. — Vue de la colonne et du base.



2. — Vue du haut de l'escalier avant la fouille.



3. — Le haut de l'escalier débarrassé et la canalisation.



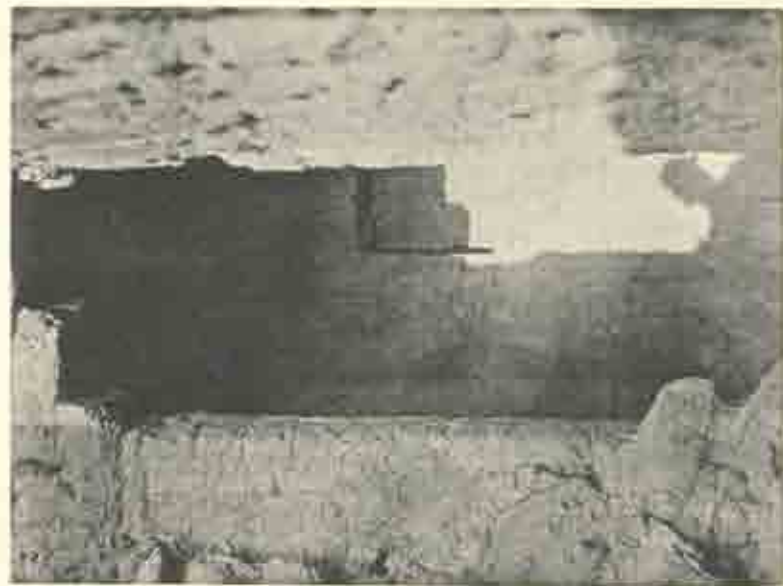
1 — La chambre B et l'escalier F (premier état).



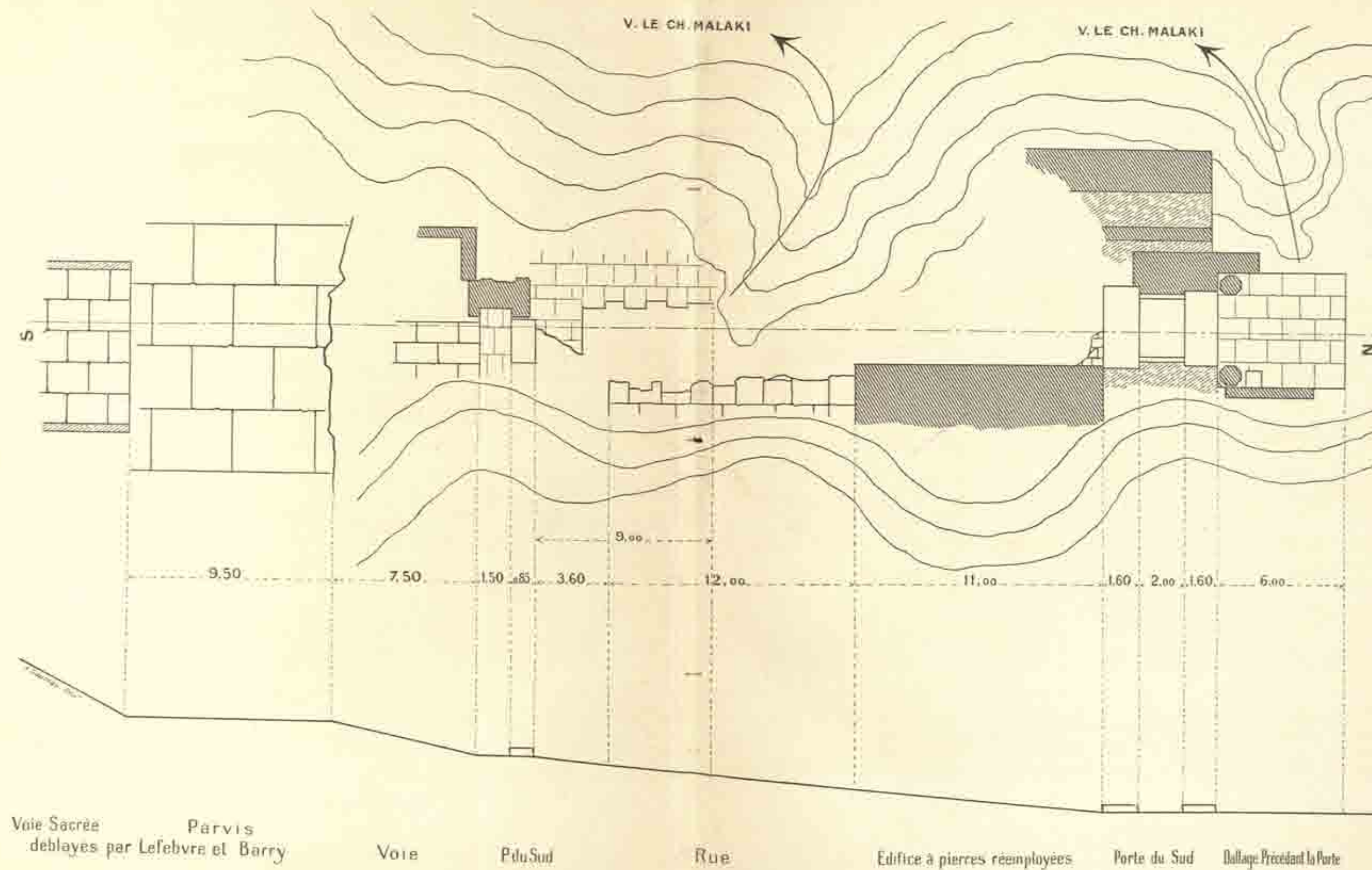
2 — La chambre B, l'escalier F, l'entrée de f
et de b) après la fouille.

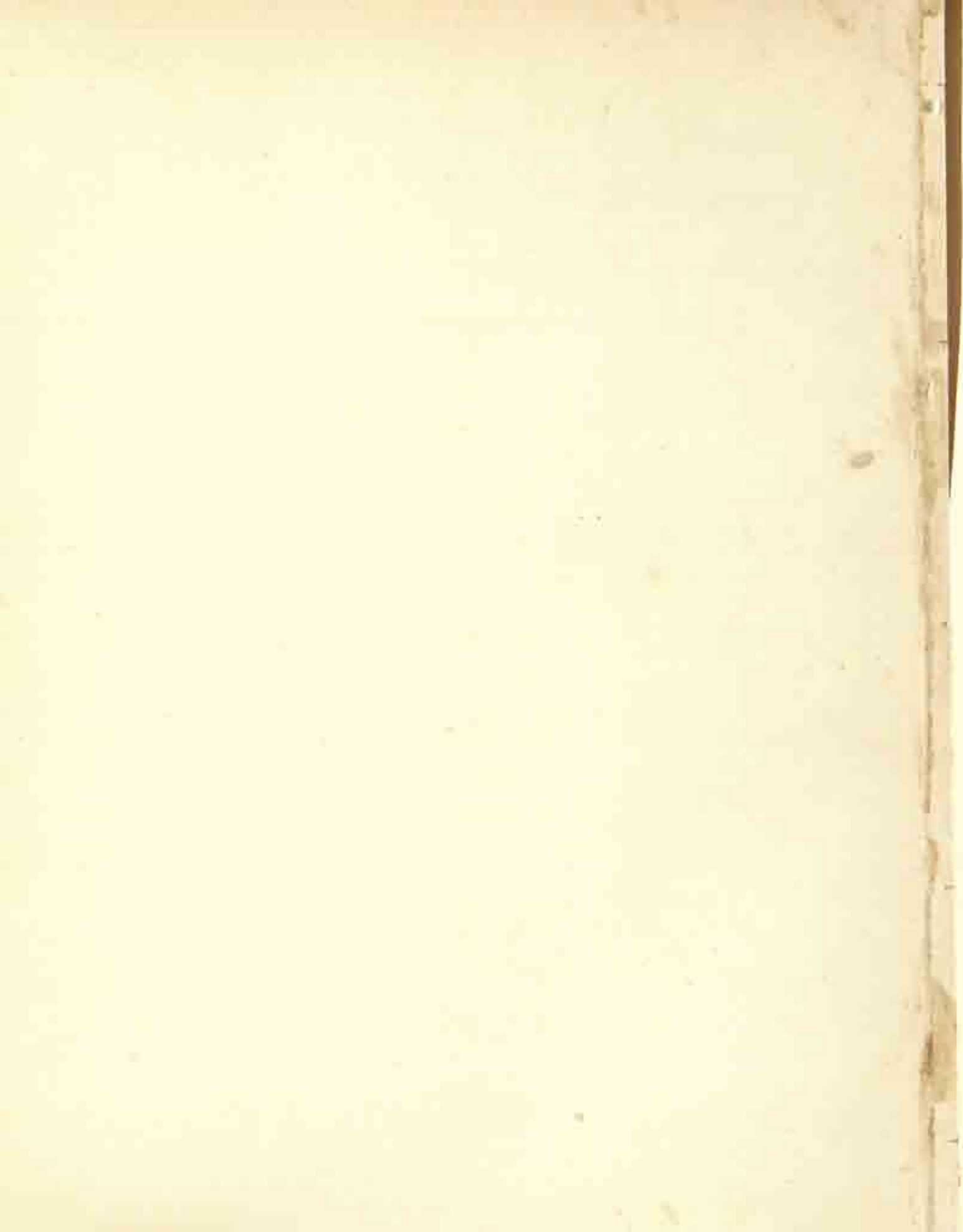


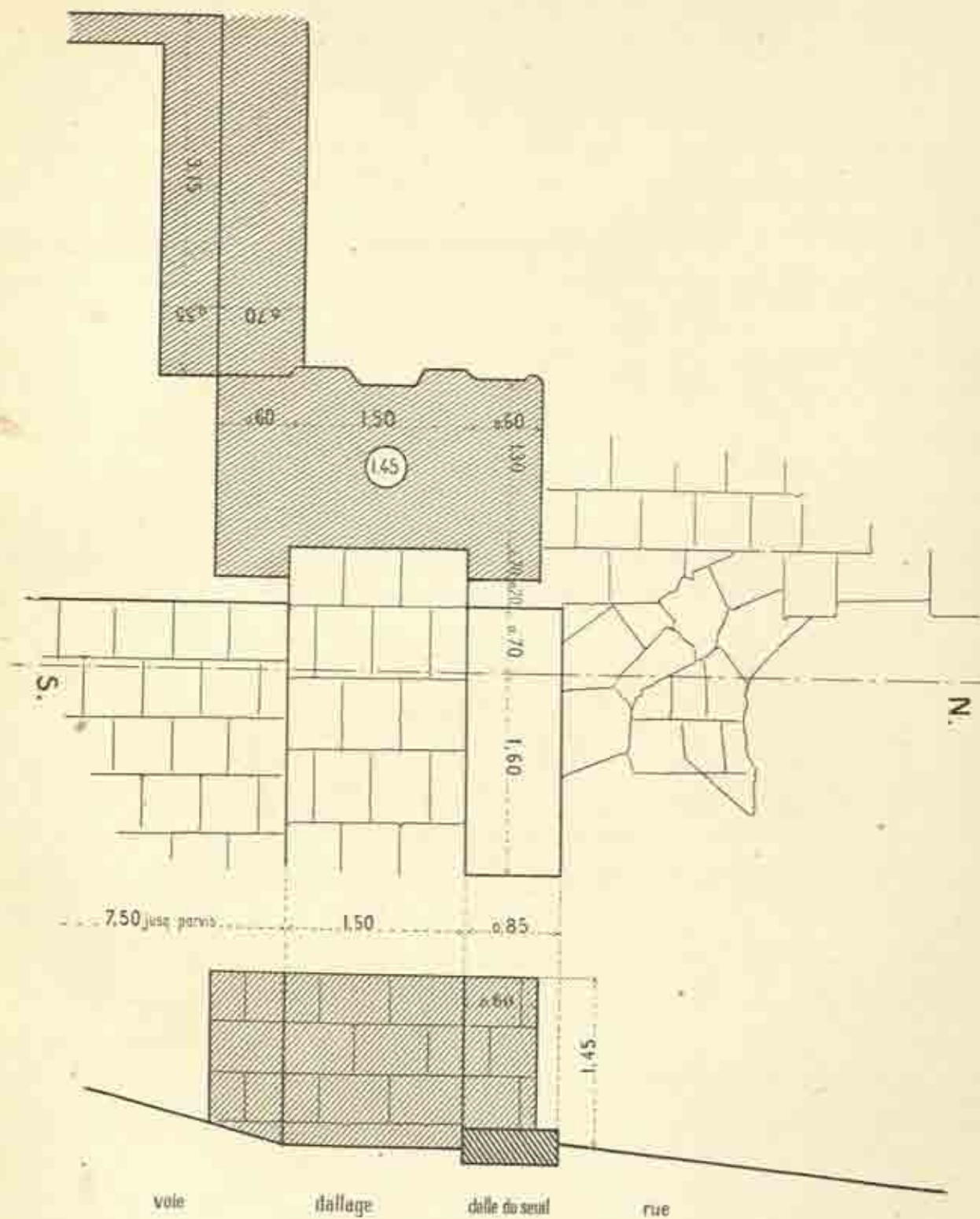
1. — La voûte à tympan à l'entrée de C).

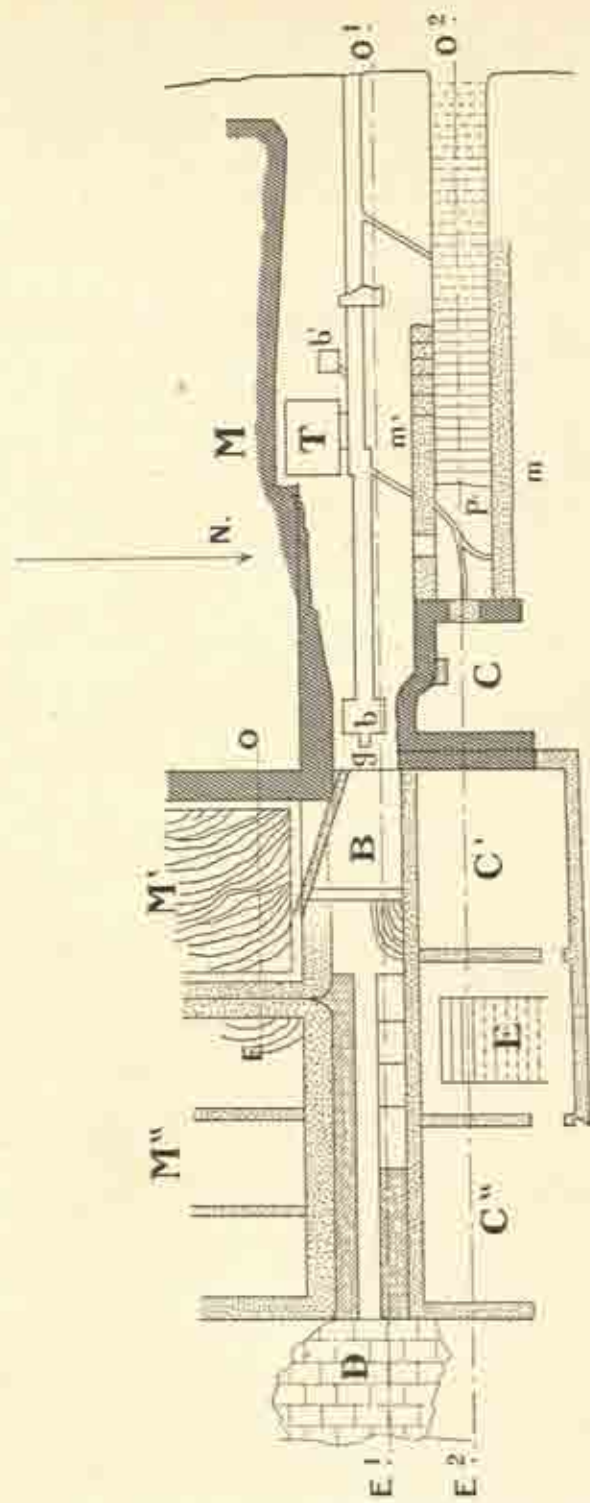


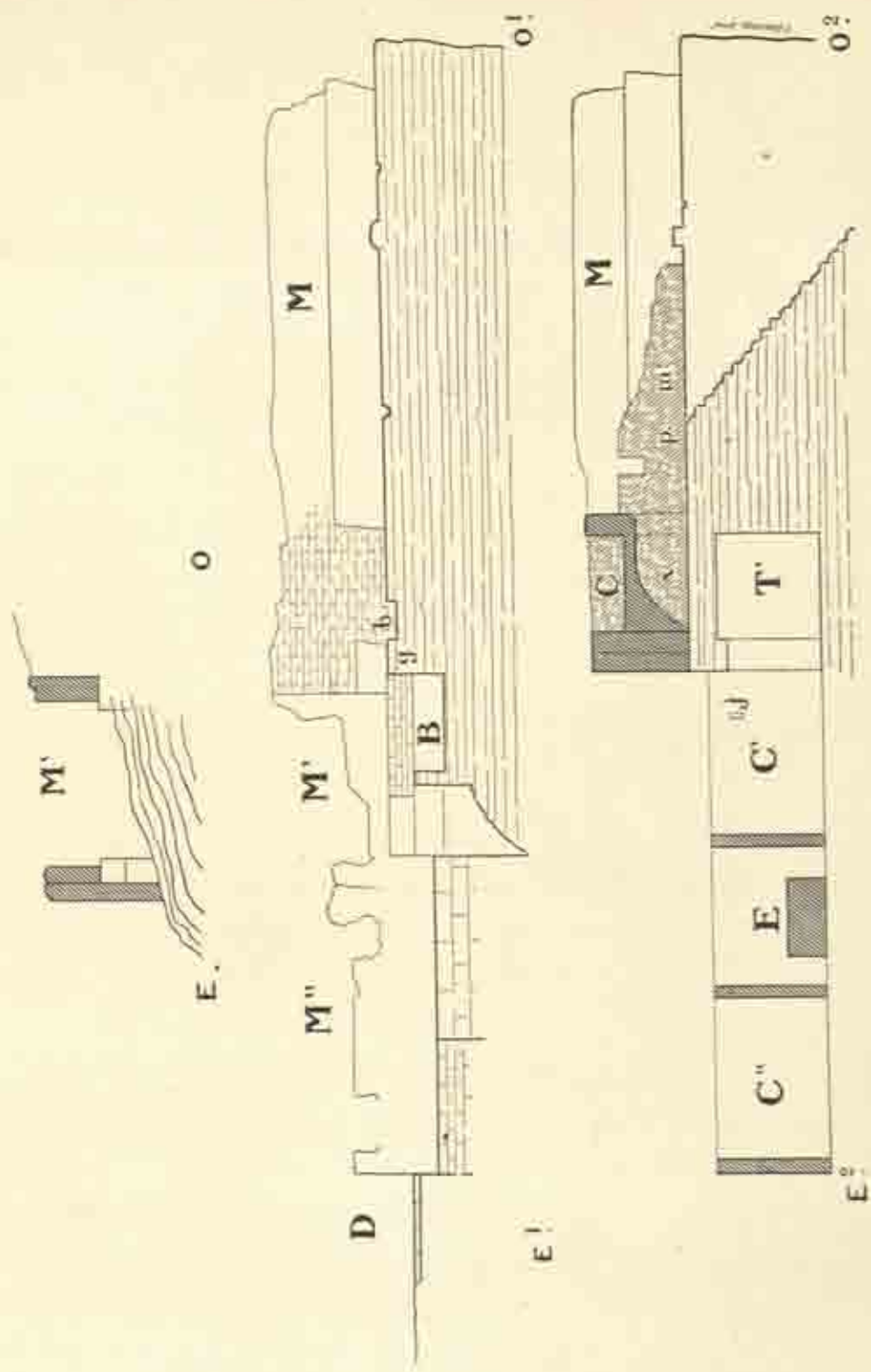
2. — L'entrée et l'intérieur de B).











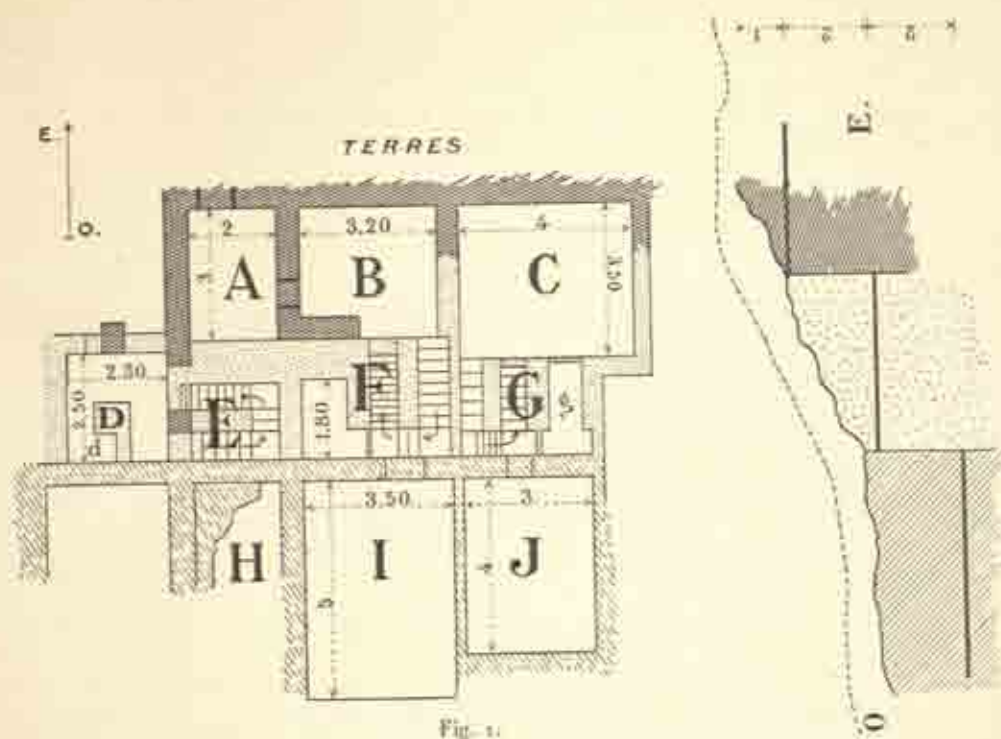


Fig. 1.

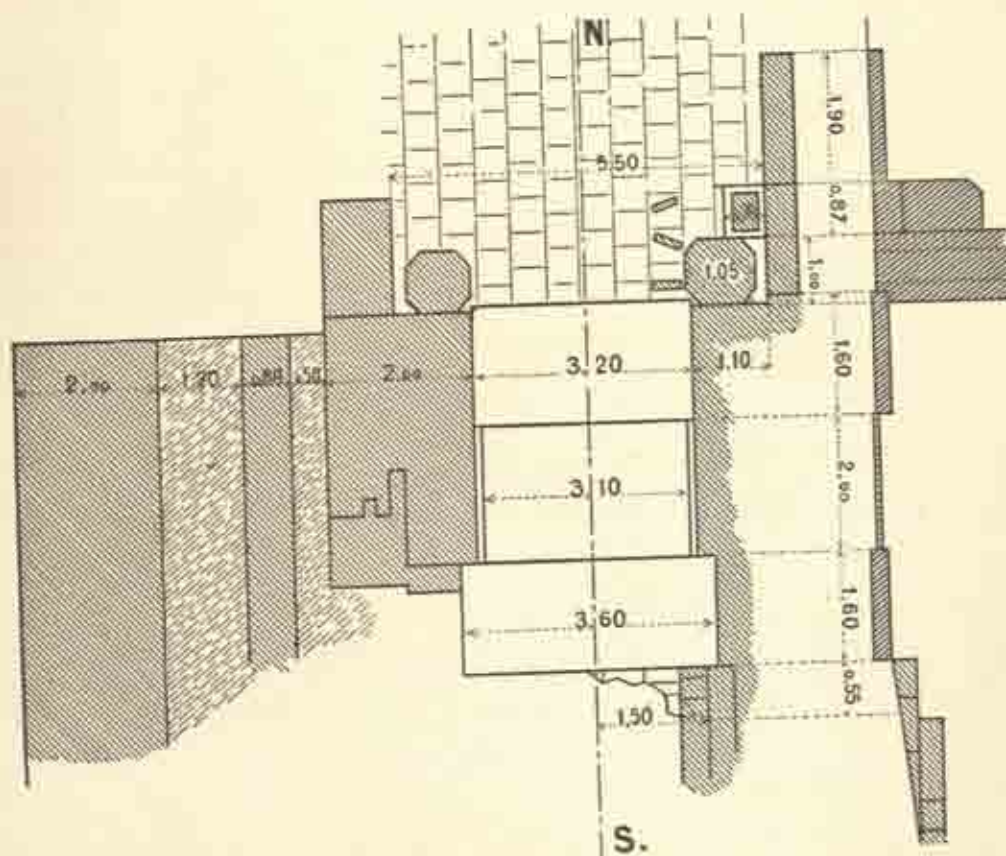


Fig. 2.

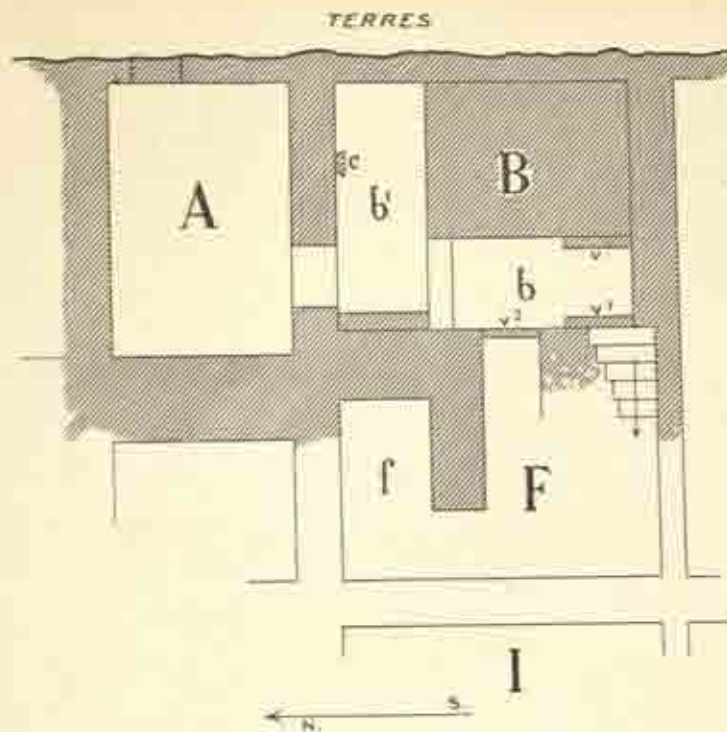


Fig. 1.

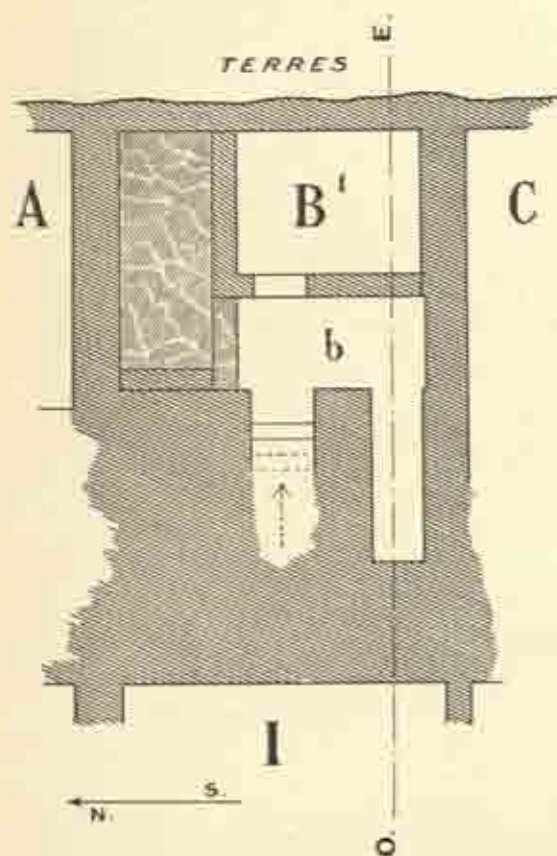


Fig. 2.

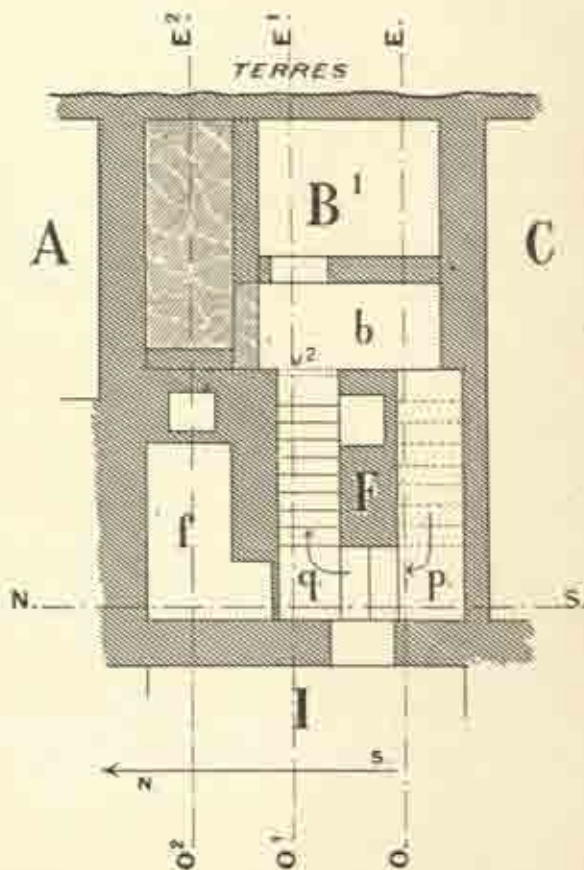


Fig. 3.

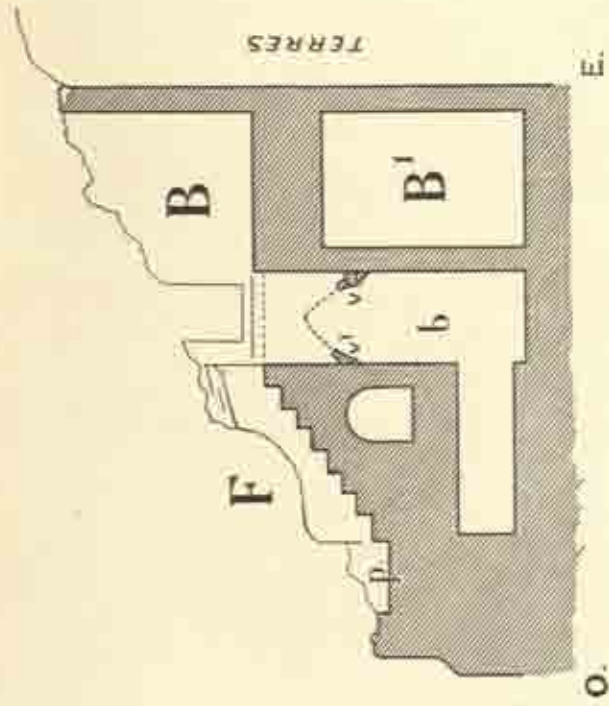


Fig. 1.

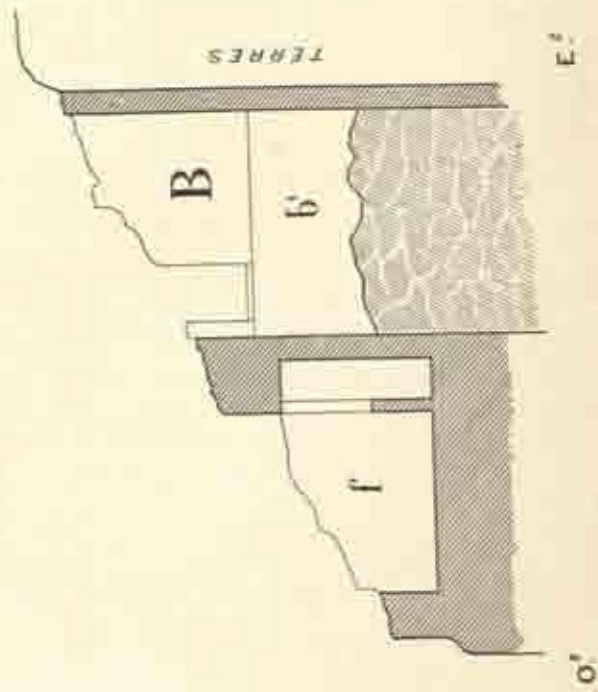


Fig. 3.

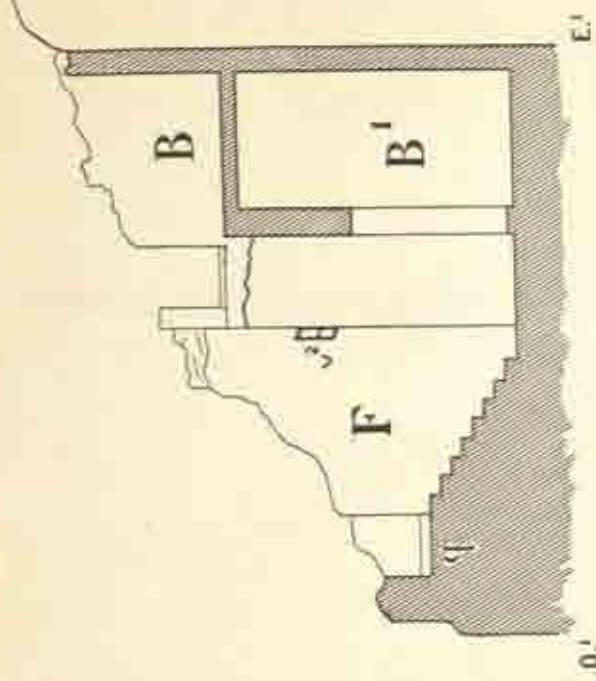


Fig. 2.

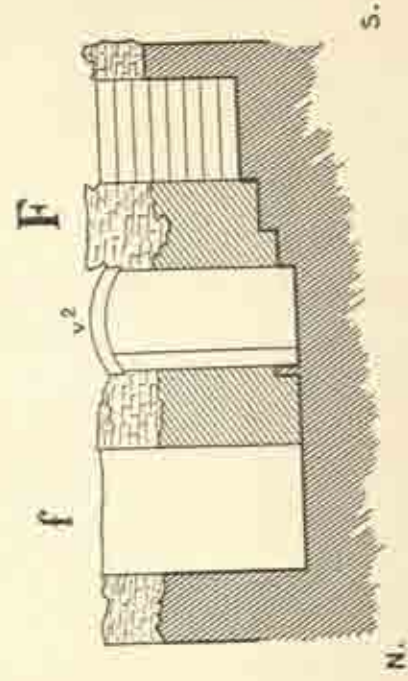
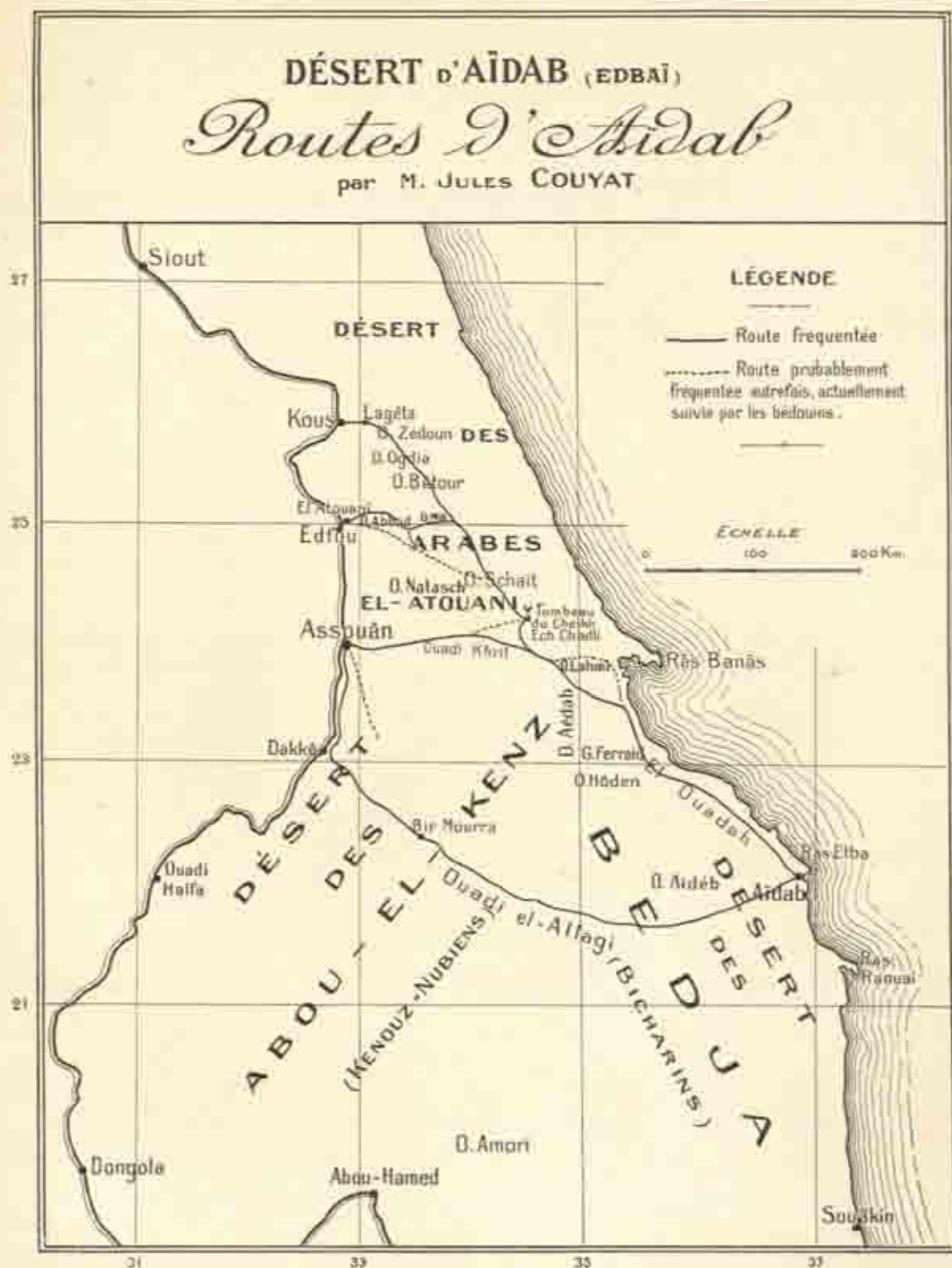


Fig. 4.





1. — Tombes du cheikh Echchadly.



2. — Gêbel Hamalshira (Oum Eira).

(107) *Emu*





"A book that is shut is but a block"

CENTRAL ARCHAEOLOGICAL LIBRARY

GOVT. OF INDIA
Department of Archaeology
NEW DELHI.

Please help us to keep the book
clean and moving.

SL. NO. 149. N. DELHI